

D. BIKÉLAS

Nouvelles grecques

ILLUSTRÉS PAR MM. LE C^{te} GIALLINA, GYZIS, IACOBIDES, LYTRAS,
PHOCAS, RALLI ET RIZO



MAISON DIDOT
FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
56, RUE JACOB, PARIS

A Madame Otto Salomon
hommage respectueux

(14 Août 1903)

D. Wilhelms

Nouvelles
grecques

*Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

D. BIKÉLAS

Nouvelles grecques

TRADUCTION DU
M^{IS} DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE

NOUVELLE ÉDITION

Illustrée par MM. le C^{to} GIALLINA, GYZIS, IACOBIDES, LYTRAS,
PHOCAS, RALLI et RIZO

MAISON DIDOT

FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

56, RUE JACOB, PARIS

—
1897

AVIS DES ÉDITEURS

Le succès de l'édition illustrée de Louki Laras, ouvrage de l'auteur des Nouvelles grecques, nous a engagés à publier de ces dernières une édition ornée de dessins, et à grouper en vue de cette collaboration artistique, les talents de MM. Giallina, Gyzis, Iacobides, Lytras, Phocas, Ralli et Rizo, qui nous ont paru tout indiqués pour interpréter d'une façon adéquate, c'est-à-dire soucieuse d'art autant que de couleur locale, le texte de M. Bikélas, leur compatriote.

Les Nouvelles grecques ont été traduites par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, sauf une, « Pourquoi je suis resté avocat », qui fut écrite après la mort de ce regretté ami de l'auteur.

Nous espérons que le présent ouvrage retrouvera, sous la forme séduisante d'un livre illustré, l'accueil favorable qu'il reçut lors de sa première apparition.

« On peut, sans préjuger son opinion, disait l'avant-propos de la première édition des Nouvelles grecques, constater dans chacun de ces récits une étude psychologique fine et délicate. Les événements, très simples, se passent en Grèce, et particulièrement dans les îles où

s'est écoulée l'enfance de l'auteur; mais, si la nature extérieure change selon les climats, la nature humaine ne change pas, l'homme est partout le même, et c'est sans doute à cette observation de la nature humaine qu'il faut rapporter le succès des ouvrages de M. Birkélas auprès du public de tous les pays. »



TABLE DES ILLUSTRATIONS

D'APRÈS LES DESSINS DE MM.

GIALLINA, pages 12, 25, 97, 100, 125, 155, 159, 169, 198, 205, 213,
223, 230, 239, 271, 275, 286.

GYZIS, pages 124, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 138, 140, 142,
147, 150, 151, 152, 153, 156.

IACOBIDES, pages 1, 3, 4, 5, 7, 9, 11, 15, 18, 20, 22, 27, 30, 32, 33,
35, 39, 40, 44, 51, 53, 55, 56, 61.

LYTRAS, pages 187, 194, 199, 202, 206, 210, 211.

PHOCAS, pages 236, 249, 253, 265, 275.

RALLI, pages 66, 67, 70, 84, 85, 88, 90, 93, 217, 219, 224.

RIZO, pages 98, 103, 107, 109, 111, 112, 113, 114, 161, 163, 165,
166, 172, 175, 177, 181, 182, 230.

LA SŒUR LAIDE

LA SŒUR LAIDE

I



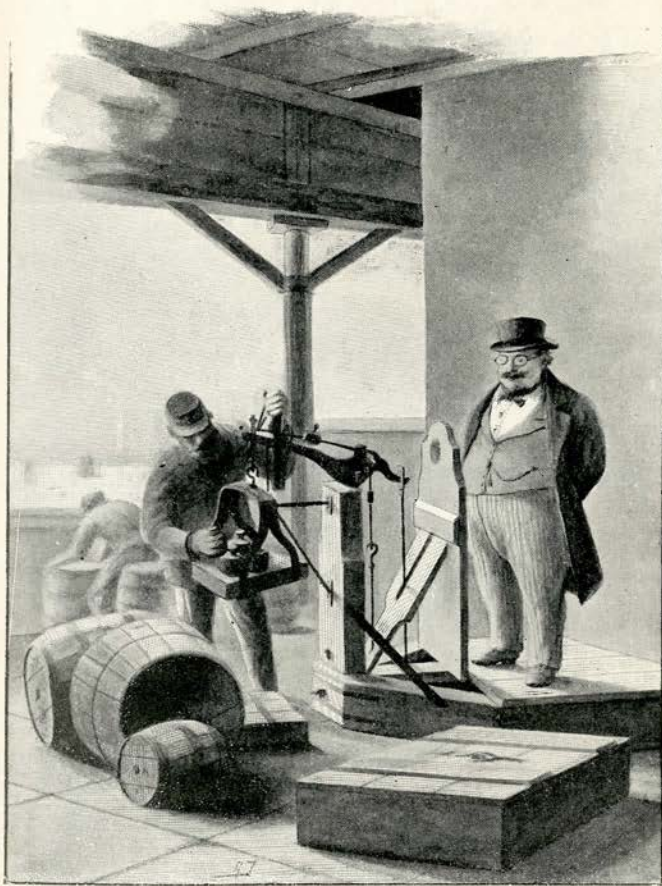
M. Platéas, professeur de grec au gymnase de Syra, revenait de sa promenade habituelle de l'après-midi. Autrefois, il faisait régulièrement cette promenade à l'endroit appelé *Vaporía*, mais, dès que l'on eut commencé à construire la route carrossable qui, disait-on, devait aller jusqu'à Chroussa, à l'autre extrémité de l'île, monsieur le professeur, au lieu de faire quatre fois le tour de l'unique promenade de Syra, porta ses pas de ce côté. Suivant les travaux avec grand intérêt, il allongeait, de semaine en semaine, son chemin en raison directe des progrès des ouvriers. Ses confrères disaient qu'en continuant ainsi, il finirait par aller jusqu'à Chroussa quand la route serait achevée ; mais, à cette époque, c'est-à-dire en 1850, le parti conservateur de la municipalité considérait comme inutile et sans but pratique, cette dépense qui n'était pas en rapport avec les ressources de la commune, de sorte que, depuis quelques mois, les travaux étaient arrêtés.

Le chemin était fait jusqu'à l'ouverture du vallon pierreux de Mana, et c'est à ce point que s'arrêtait la promenade quotidienne de M. Platéas.

Le professeur s'imposait cet exercice pour des raisons d'hygiène. En vérité, à le voir, on n'aurait pas cru qu'il eût besoin de prendre grand soin de sa santé. Mais cette pléthore même de santé, qui se manifestait par un embonpoint croissant, était pour lui une cause d'inquiétude qui justifiait ces mesures prophylactiques. L'exiguïté de sa taille faisait peut-être paraître sa circonférence plus grosse qu'elle ne l'était en réalité ; pourtant, son cou sortait avec quelque embarras des plis de sa cravate, et ses joues, d'un ton rouge de brique et rasées de près, s'avançaient un peu trop de chaque côté de son épaisse moustache. En somme, M. Platéas, qui avait déjà dépassé la quarantaine, remarquait, non sans préoccupation, que, depuis quelques années, il prenait une forme de plus en plus sphérique. Il conservait encore, il est vrai, son élasticité, et ses petites jambes supportaient aisément leur poids. Cependant, quand il avait un compagnon de promenade, il prenait toujours soin d'engager la conversation de manière à ce que son interlocuteur parlât à la montée, afin de n'avoir à prendre la parole qu'à la descente ou sur un terrain plan.

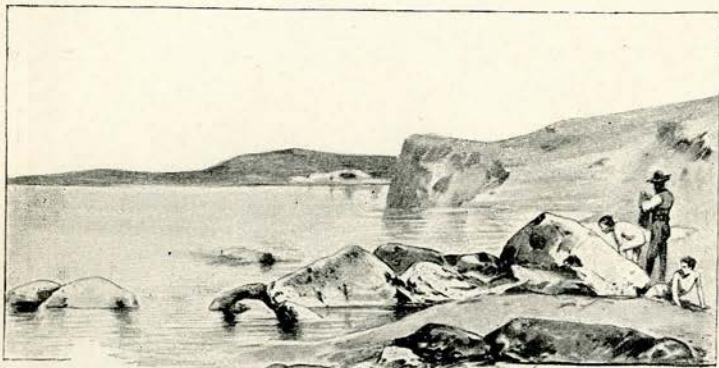
Si, jusqu'ici, l'exercice n'avait pas réussi à diminuer son embonpoint, il avait mis au moins un arrêt à son développement. C'est ce dont M. Platéas s'assurait en se faisant peser, une fois par mois, dans la balance de la douane, où l'amitié d'un contrôleur lui permettait de faire ces expériences. Outre la promenade, son médecin lui avait conseillé les bains de mer comme un moyen de com-

battre l'obésité. La plupart de ses amis, médecins ou non, avaient protesté contre ce conseil. Mais M. Platéas était



de ceux qui sont inébranlables dès qu'ils ont pris une résolution ou donné leur confiance, de sorte que ni les protestations, ni les insinuations ironiques de ceux qui considéraient les bains de mer comme un fortifiant, et,

par conséquent, comme devant faire engraisser, ne purent le faire changer d'idée. Il continua, durant deux saisons, ses bains de mer, et il les aurait continués toute sa vie, si un accident terrible ne lui avait inspiré de la mer une frayeur telle qu'il se serait exposé au risque de doubler sa circonférence plutôt que de voir se renouveler le danger dont il n'avait été sauvé que grâce à la vigueur et au



courage de
M. Liakos, juge au tribunal de
première instance. Sans lui, M. Platéas se noyait et cette
histoire n'aurait pu être écrite.

Voici comment la chose arriva. M. Platéas n'était pas un nageur de première force, mais il savait cependant se tenir sur l'eau et il aimait particulièrement à faire la planche. Un jour d'été il se reposait donc ainsi, couché sur le dos, tout à fait insouciant; un sentiment de bien-être sur cette mer tiède avait amené une sorte de somnolence, lorsque, soudain, il sentit l'eau s'entr'ouvrir sous lui, subitement fendue par un corps pesant, et le flot poussé sur son dos avec un bouillonnement violent. A l'instant

même, la pensée d'un requin se présenta à son esprit. Il se retourna brusquement pour nager et échapper au monstre, si c'était possible. Mais, soit frayeur, soit empressement, soit pesanteur, il perdit son équilibre et ses forces, et, au lieu de nager, il s'enfonça lourdement dans la mer. Tout cela eut lieu avec la rapidité de l'éclair, mais ces moments sont des siècles pour ceux qui les traversent, et l'imagination, subissant l'afflux violent du sang, travaille alors avec une telle rapidité que, comme M. Platéas le disait plus tard, s'il avait entrepris d'écrire tout ce qui avait alors passé par son esprit, il aurait pu en composer un volume entier. Scènes de son enfance, épisode de sa vie de jeune homme, visages de ses élèves favoris depuis le commencement de sa carrière professorale, mort de sa mère, déjeuner pris le matin, tout cela était venu à son esprit, dans une succession rapide et s'embrouillait sans se confondre. Et, en même temps, comme un accompagnement musical de ces visions, retentissaient continuellement à ses oreilles les vers de Valaoritis dans le *Simantron* (1) :

Glang! glang! la cloche!...

La veille, le pauvre M. Platéas avait lu *la Cloche*, du poète de Leucade. La description émouvante du jeune marin amoureux qui, rentrant au village, se jette à la mer pour arriver plus tôt au rivage où il entend résonner le glas funèbre,



(1) *Simantron* (la Cloche), poème d'Aristote Valaoritis. La traduction française se trouve dans les *Œuvres complètes d'Aristote Valaoritis*, traduites par M. J. Blancard. 2^e volume, page 391. Paris, Ernest Leroux, 1886.

où il voit le convoi de sa bien-aimée, et qui, tandis qu'il nage avec désespoir, est dévoré par le monstre de la mer, la description poétique de cette scène terrible l'avait tant ému que M. Platéas, plus tard, attribuait son accident à l'impression que lui avaient causée les vers du poète. Si, la veille, il n'avait pas lu *la Cloche*, il n'aurait pas pris pour un requin le corps qui nageait au-dessous de lui, car ce n'était pas la première fois qu'un jeune garçon s'était amusé à faire ainsi un plongeon sous les vastes épaules de M. Platéas; mais jamais jusqu'alors il ne s'en était effrayé, tandis qu'aujourd'hui ce souvenir poétique avait failli causer sa mort.

Par bonheur, M. Liakos prenait son bain à peu de distance. Lorsqu'il vit M. Platéas plonger contre son habitude, et les cercles de l'eau s'élargir au point où il avait disparu, il comprit ce qui se passait. Fendant la mer rapidement, il s'approcha, et, plongeant après lui, il parvint à le saisir, le ramena à la surface, et, non sans difficulté, il le poussa jusqu'au rivage, privé de sentiment. Grâce aux prompts secours qui lui furent donnés, M. Platéas revint à lui, à grand'peine il est vrai, mais enfin, il revint à lui, et là, sur le bord de la mer, il fit un double serment : d'abord, de ne plus jamais se mettre à l'eau désormais; ensuite, de ne jamais oublier que c'était à M. Liakos qu'il devait la vie.

Ce double serment, il le tint fidèlement. Il le tint même avec tant d'exagération envers son sauveur que celui-ci, sans se repentir assurément d'avoir sauvé le professeur, se prenait souvent à regretter qu'un autre que lui ne se fût pas trouvé là à point pour lui rendre ce service et mériter son encombrante reconnaissance, tant ses mani-

festations de gratitude avaient fini par l'ennuyer. Partout, M. Platéas vantait les mérites de son sauveur; toute l'île retentissait des louanges qu'il lui donnait; chaque fois qu'il le rencontrait, et il le rencontrait plusieurs fois par jour, il s'élançait vers lui avec enthousiasme et ne perdait aucune occasion de proclamer que désormais son seul désir était de trouver une occasion de prouver ses senti-



ments par des actes. « Ma vie

vous appartient, lui disait-il, je vous l'ai consacrée. » En vain M. Liakos protestait en essayant de lui persuader que la chose n'en valait pas la peine, que tout autre personne, à sa place, en aurait fait autant; M. Platéas, ne se laissait pas convaincre et continuait à proclamer sa reconnaissance. Cependant si, d'un côté, il était ennuyé de ces protestations, de l'autre, M. Liakos ne pouvait pas rester insensible à cette adoration. Le professeur de grec s'était tant attaché au juge de première instance que ce-

lui-ci avait fini par considérer le premier comme faisant partie de son existence. Ces rapports quotidiens amenèrent une sorte d'intimité entre ces deux hommes qui différaient pourtant du tout au tout.

M. Platéas revenait donc de sa promenade quotidienne. C'était par une de ces belles journées de février, avant-coureur du printemps, lorsque le soleil caresse de ses rayons les premières feuilles des amandiers précoces, que la mer bleue resplendit, et que sourit le ciel limpide de la Grèce. Mais le soleil penchait vers son couchant, et le professeur prudent ne voulait pas s'exposer à la fraîcheur du soir, se rappelant qu'en cette saison l'hiver reprend ses droits aussitôt que le soleil se cache. Il était près du chantier maritime où Syra finissait alors, et il marchait encore le long du rivage lorsqu'il aperçut de loin M. Liakos, son Liakos bien-aimé, qui sortait de la ville. Un sourire de satisfaction éclaira la face ronde de M. Platéas. Il leva ses deux mains, dont l'une tenait une canne solide, et, haussant la voix pour se faire entendre de son ami, encore loin de lui, il lui cria ce vers de l'*Iliade* :

Τίς δὲ σὺ ἔσσι, φέριστε καταθνητῶν ἀνθρώπων;
 Lequel es-tu, des hommes mortels, toi, mon brave?

Car M. Platéas poussait, jusqu'à la manie, l'habitude de mêler à ses paroles des citations d'Homère. Il avait la réputation de savoir, par cœur, toute l'*Iliade* et toute l'*Odyssée*. Il repoussait, avec modestie, cet éloge de sa science, mais sans cesser pour cela ses citations qui tendaient à la consolider. Les mauvaises langues disaient, il est vrai, que les vers ne s'appliquaient pas toujours exactement à la circonstance, mais les hellénistes de Syra



ne confirmaient pas cette médisance, peut-être parce qu'ils n'étaient pas à même d'en contrôler l'exactitude.

Tout le monde souriait cependant lorsque M. Platéas, élevant la voix, introduisait majestueusement au beau milieu d'une conversation banale, les hexamètres sonores d'Homère.

Lorsque les deux amis furent près l'un de l'autre, M. Platéas serra affectueusement la main de son sauveur, en s'arrêtant devant lui.

— Que ne m'avez-vous dit, mon cher ami, que vous aviez l'intention de vous promener aujourd'hui? Nous aurions fait route ensemble. Mais pourquoi sortir si tard? C'est le moment de rentrer.

— Je me suis attardé, en effet; je croyais vous rencontrer plus loin.

Et, avec une indifférence simulée, M. Liakos ajouta :

— Y a-t-il beaucoup de monde dehors?

— Très peu. Ne connaissez-vous pas les habitants de Syra? Ils aiment mieux se frotter les coudes sur leur place étroite; il n'y a que les gens de goût qui se plaisent :

... παρὰ θίνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

..... sur le rivage de la mer retentissante.

— Et qui étaient aujourd'hui ces hommes de goût? demanda, en souriant, M. Liakos.

— J'aurais dû employer le nombre duel, en parlant d'hommes de goût!

Et M. Platéas se mit à rire de sa plaisanterie. M. Liakos sourit, lui aussi, mais il voulait une réponse plus précise. Il reprit donc, en s'efforçant de plaisanter.

— Avons-nous au moins des imitateurs? Combien de personnes avez-vous rencontrées aujourd'hui? Lesquelles?

— Toujours les mêmes, M. un tel, M. un tel...

Et M. Platéas se mit à énumérer sur ses doigts les philosophes péripatéticiens (comme les appelaient les gens qui se bornaient à fréquenter la place), qu'il avait rencontrés, tous vieux, ou au moins d'âge mûr, excepté un jeune homme, atteint de romantisme et qui se croyait poète.

— Et point de dames! insinua M. Liakos.

— Si fait! Madame Trois Étoiles avec son troupeau d'enfants et le négociant... comment l'appelle-t-on? Ah! M. Mitrophanis avec son couple de demoiselles.

M. Liakos apprit ainsi ce qu'il voulait savoir sans dévoiler à son ami le but de ses questions.

La chose n'était pas difficile. M. Platéas n'avait pas la perspicacité d'un Lyncée et ne voyait pas beaucoup au delà de ce qui l'entourait. Cela, sans doute, était un effet de la droiture innée et de la simplicité de son caractère; n'ayant jamais su rien feindre ni rien cacher lui-même il était porté à croire aisément tout ce qu'on lui disait. La facilité avec laquelle il était chaque année, le premier



avril, la victime de ses amis était devenue proverbiale. Dès la veille, il se tenait sur ses gardes; mais ses précautions ne l'empêchaient jamais de se laisser

prendre. C'était un homme de premières impressions. Quelquefois, mais pas souvent, il approfondissait les questions, après coup, et il découvrait qu'il n'avait pas compris, ou parlé, ou agi comme il aurait dû le faire. Mais, la plupart du temps, ses secondes réflexions venaient trop tard et étaient inutiles. Il s'en consolait en pensant : Ce qui est fait est fait!

— M'accompagnez-vous un peu, reprit M. Liakos; qu'en dites-vous?

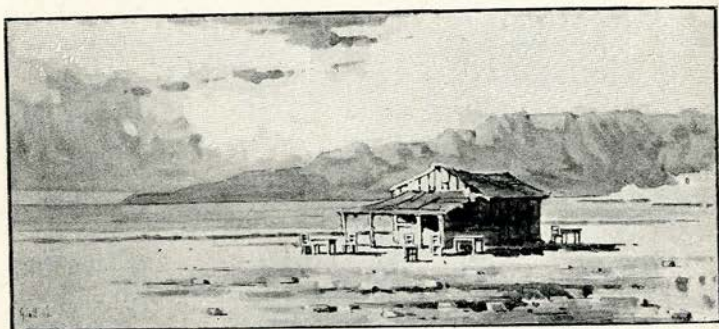
— A cette heure-ci, mon cher!

— Jusqu'au tournant du chemin?

— Venez donc bien plutôt chez moi. Je vous ferai boire d'un petit vin musqué que j'ai reçu hier de Siphnos (1). Je vous le recommande.

(1) Ile de l'Archipel grec.

— Puisqu'il s'agit d'offrir, asseyez-vous donc là avec moi, pour respirer l'air frais de la mer; j'irai, après, déguster les produits de votre patrie.



Et il montra du doigt, derrière M. Platéas, le modeste café qu'un spéculateur hasardeux avait, depuis quelques semaines seulement, improvisé, *aux Sables*, en faisant un léger enclos de planches et en posant quelques tables.

M. Platéas se retourna du côté du café, leva les yeux vers le soleil couchant, tira sa montre de sa poche, regarda l'heure et poussa un léger soupir.

— Vous faites de moi tout ce que vous voulez, dit-il, en suivant M. Liakos.

II

Les deux amis se dirigèrent vers le café vide, à la grande satisfaction du propriétaire qui sempressa d'accourir et d'offrir ses services. M. Liakos prit habilement ses mesures de manière à voir, de sa place, la route qui allait du côté de Mana. M. Platéas s'assit en face, le dos tourné à la campagne et le visage du côté de la ville, non sans quelque inquiétude sur l'effet de l'air du soir, inquiétude qui se trahissait par un frissonnement fréquent des épaules, et par le soin minutieux qu'il prit de boutonner sa redingote jusqu'au cou.

Ils se mirent à causer de différentes choses se rapportant à leurs occupations journalières. M. Liakos fournissait à son ami des sujets, et M. Platéas s'en donnait à cœur joie de pérorer à son aise, en introduisant force citations homériques dans sa conversation. Cependant, il remarquait que son interlocuteur, au lieu de le regarder tandis qu'il parlait, avait les yeux constamment tournés du côté de la route et se penchait souvent pour voir encore plus loin, du côté du tournant. M. Platéas, suivant le regard de M. Liakos, se retournait, lui aussi, de temps en temps; il se retournait tout d'une pièce, pour regarder, à travers ses lunettes, ce qui pouvait attirer ainsi l'attention de son sauveur; mais il ne voyait rien, et se rasseyait d'aplomb sur son tabouret pour continuer la conversation.

A la fin, M. Liakos vit ce qu'il attendait. Ses yeux

brillèrent, l'expression de son visage changea; il ne faisait même plus semblant de prêter attention aux paroles du pauvre professeur qui, en ce moment, racontait avec chaleur, les épisodes d'une récente lutte homérique entre deux des plus savants professeurs de l'université d'Athènes. Mais, voyant le regard de M. Liakos obstinément fixé derrière lui. M. Platéas interrompit son discours, appuya sa grosse main sur la table pour faciliter l'évolution qu'il préparait sur son tabouret, et se disposait à regarder encore une fois ce qui pouvait captiver ainsi l'attention de M. Liakos; lorsque celui-ci, devinant son intention, posa tout à coup sa main sur la main de son ami, et la lui serrant avec force, lui dit à voix basse, mais d'un ton d'autorité : « Ne vous retournez pas ! »

M. Platéas resta la bouche ouverte, ne sachant que penser, mais il ne se retourna pas. Il demeura immobile, les yeux sur les yeux de son ami, lequel les tenait toujours fixés sur la route. L'expression de M. Liakos faisait comprendre à M. Platéas que l'objet de son attention se rapprochait, mais il n'osait ni bouger ni parler.

— Parlez donc, dit tout bas M. Liakos; continuez donc votre conversation.

— Que voulez-vous que je dise, mon cher? vous m'avez coupé la parole et les idées.

— Récitez alors quelque chose.

— Réciter!... Quoi?

— Tout ce que vous voudrez; *l'Iliade!*

— Il ne me vient pas à l'esprit un seul vers.

— Dites le *Credo* alors; dites tout ce que vous voudrez, mais ne restez pas muet.

Le malheureux M. Platéas sentait sa volonté paralysée. Il était comme un automate subissant



l'influence de M. Liakos dont la main droite continuait à serrer sa main gauche posée sur la table. Il commença, d'une voix bégayante et comme mécanique, à réciter la première partie du *Credo*, mais soit qu'il sentit l'impiété de cette action, soit à cause de l'incohérence et de la confusion de ses idées, au milieu de son trouble, du *Credo* il passa sans transition au premier chant de l'*Illiade*. Sa mémoire lui faisait défaut. Quel pensum n'aurait-il pas infligé à un de ses élèves, s'il lui avait entendu défigurer de la sorte l'immortelle Rapsodie!

Il récitait encore lorsque M. Liakos, lâchant enfin sa main, se leva et, se tournant vers la route, fit un salut cérémonieux. M. Platéas tourna les yeux vers les personnes ainsi saluées, et il vit le dos d'un monsieur d'un certain âge qui était entre deux dames élégantes. Il ne lui fut pas difficile de reconnaître le trio, même vu de dos.

M. Liakos se rassit; il était tout rouge. M. Platéas, sous le coup de sa stupéfaction, fit le signe de la croix!

— *Kyrie eleison!* dit-il. C'est pour M. Mitrophanis et ses filles, toute cette histoire!

— Je vous demande bien pardon, répondit M. Liakos, d'une voix qui trahissait encore son émotion. Je ne voulais pas qu'ils pussent supposer que nous parlions d'eux.

— Seigneur, mon Dieu! Que ne me disiez-vous que vous êtes amoureux?

— Oh! oui, je l'aime de tout mon cœur!

Et, se retournant encore une fois, il suivit du regard l'une de ces personnes.

M. Platéas écouta cette confession avec un sentiment indéfini de malaise moral. Il avait compassion de la profonde émotion de son ami; peut-être, se mêlait-il un peu de jalousie pour le sentiment qui causait son trouble. Il s'étonnait de ce que M. Liakos ne lui eût pas encore parlé de cet amour; il s'irritait contre lui-même de ne pas l'avoir deviné, même avant que l'autre eût parlé. Mais tout cela était si confus dans son esprit qu'il n'aurait certainement pas pu l'exprimer.

Après quelques moments de silence, tandis que résonnait encore à son oreille l'aveu plein de passion de son ami : « Je l'aime, » il lui demanda naïvement, sans réflexion :

— Laquelle des deux?

M. Liakos le regarda avec étonnement. Il ne prononça pas une parole, mais son regard disait : « Peut-on le demander? »

M. Platéas se frappa le front :

— Où avais-je l'esprit? s'écria-t-il. Excusez-moi, mon cher. De dos, comme je les voyais, tout à l'heure, on ne les distingue pas et j'avais oublié que le visage de l'aînée n'est pas fait pour inspirer l'amour. Tandis que la pe-

tite!... Ah! je ne dis rien, elle est charmante; vous avez bien choisi.

M. Liakos écoutait sans répondre.

— Voyez-vous cela? continua M. Platéas, en exprimant enfin ce qu'il avait sur le cœur : être amoureux et n'en rien dire à son ami; tenir ses peines cachées! Ah! si ç'avait été moi, quelle différence! Je ne vous aurais pas fait grâce d'un seul de mes soupirs. Et il fit sortir un — Ah! —, qu'il essayait de rendre amoureux, du fond de sa vaste poitrine. Le diapason du soupir, ou peut-être même l'idée seule de M. Platéas amoureux, ramena le sourire sur le visage assombri de M. Liakos.

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais rien dit? reprit M. Platéas.

— Je ne vous ai rien dit, répondit M. Liakos, pour ne pas vous ennuyer.

Mais voyant une expression de regret et de reproche sur le visage de son ami, il ajouta tout de suite :

— Je vais tout vous dire, puisque vous le voulez.

Cependant il gardait le silence comme s'il hésitait à commencer.

M. Platéas secoua les épaules encore une fois, regarda le soleil et vit qu'il avait déjà disparu derrière la montagne :

— Ne vaut-il pas mieux causer de tout cela en marchant, ou bien chez moi? Il est temps de rentrer.

Et il se leva.

M. Liakos se leva également, et les deux amis prirent le chemin de la ville.

Quel homme amoureux n'a ressenti, dans des moments d'angoisse, le besoin d'épancher le trop plein de son cœur

dans le cœur d'un ami? On a beau être retenu par le respect même que l'on sent pour la pureté de ce sentiment; celui qui aime préfère garder, comme dans un sanctuaire sacré, le mystère de son amour plutôt que de découvrir



son trésor devant des yeux qui peut-être ne sauront pas l'apprécier. Il hésite, il diffère; mais la passion débordante ne peut manquer de se manifester à la fin, et il faut, à toute force, un confident.

Seulement, M. Liakos avait déjà choisi et trouvé le dépositaire de son secret, de sorte qu'il ne se pressait pas de profiter de l'occasion qui se présentait en ce moment, et il gardait le silence, se repentant déjà de l'étourderie qui lui avait fait promettre de tout dire à son ami; non qu'il ne l'estimât et qu'il ne l'aimât; mais, en vérité, il ne le considérait pas comme un homme propre à recevoir des confessions amoureuses. Il ne le croyait pas capable de comprendre la délicatesse d'un pareil sentiment; et puis il lui semblait commettre une trahison, en lui dévoilant, à lui, ce secret de son cœur qu'il avait déjà confié à un autre.

M. Platéas remarqua l'hésitation de son ami mais il l'attribua à l'émotion. Après un moment de silence, voyant que la confession ne venait pas d'elle-même, il voulut la provoquer par des questions. Les réponses, bien que sincères, étaient courtes. Quoi qu'il en soit, M. Platéas en put conclure que son ami était amoureux depuis trois ans, c'est-à-dire depuis son arrivée à Syra. Dès ce moment,

il s'était juré, ou bien d'obtenir pour femme la plus jeune des filles de M. Mitrophanis, ou de ne jamais se marier. Ce n'était que depuis quelques mois à peine qu'il avait pu comprendre que ses sentiments étaient payés de retour, lorsqu'il avait eu, pour la première fois, l'occasion de rencontrer dans une maison amie la jeune fille, et de lui parler.

— Où cela est-il arrivé ?

— Chez ma cousine.

— Votre cousine connaît les filles de M. Mitrophanis ?

— Oh ! oui, elle était l'amie de leur mère.

— Ah ! je comprends maintenant, s'écria M. Platéas, c'est votre cousine qui recueillait vos soupirs ! C'est elle qui était votre confidente ! Voilà pourquoi vous ne m'avez rien dit à moi.

M. Liakos sourit, mais M. Platéas sentit comme une sorte de jalousie de la préférence accordée à la cousine.

— Du moment qu'elle vous plaît et que vous lui plaisez, reprit-il après avoir interrompu un moment son questionnaire, pourquoi ne la demandez-vous pas en mariage ?

— Je l'ai demandée, il y a une semaine ; j'ai prié ma cousine d'aller trouver M. Mitrophanis, mais...

— Mais quoi?... Où pourrait-il trouver un meilleur gendre ? Il n'a pas refusé, je suppose ?

— Non, il n'a pas refusé ; mais il a mis une condition qui pourra se réaliser, Dieu sait quand ! Et, en attendant, il ne veut pas que nous nous voyions. Il y a dix jours que je ne l'ai pas vue, même de loin ; vous comprenez maintenant, avec quelle émotion, aujourd'hui...

— Quelle est donc cette condition ? reprit M. Platéas.

— Attendre que la sœur aînée soit mariée! Il ne veut ni marier, ni même fiancer la cadette avant l'aînée.

— Mauvaise affaire, mon ami; je crains que vous n'ayiez à attendre bien longtemps? La grande sera difficile à caser. Mais enfin, tout peut arriver; il ne faut jamais désespérer de rien.

M. Liakos se tut, en proie à une mélancolie visible.

— Et pourtant, reprit-il peu après, cette jeune fille est un trésor, malgré sa laideur. Il n'y a pas sur terre d'âme plus belle; elle-même a supplié son père de changer de résolution; elle l'assure qu'elle ne veut pas se marier, que son seul désir est de rester près de lui pour soigner sa vieillesse, et élever les enfants de sa sœur; mais il est inflexible. Quand il s'est mis quelque chose dans la tête, c'est fini!

La langue de M. Liakos se délia. Autant il avait répondu sommairement aux questions de son ami en parlant de son amour, autant il était intarissable sur les éloges qu'il faisait de la fille aînée de M. Mitrophanis. Peut-être soulageait-il un peu son cœur en agissant ainsi, car parler d'elle c'était encore une manière de parler de la cadette; il touchait, par ricochet, l'objet dont il ne voulait pas parler directement.

— C'est un ange de bonté, continuait-il; elle adore sa sœur; elle a pour elle les tendresses d'une mère, et, en réalité, elle a remplacé sa mère depuis que ces pauvres jeunes filles sont orphelines. C'est elle qui dirige la maison, et comme elle la dirige bien! Ma cousine ne cesse de me répéter qu'elle n'a jamais vu nulle part autant d'ordre, une



maison aussi bien tenue!... Et néglige-t-elle le reste pour se livrer uniquement aux soins du ménage? Non certes! Il y a bien peu de femmes qui aient lu et qui sachent autant qu'elle. Ah! quant à cela, M. Mitrophanis mérite tous les éloges; il a fort bien élevé ses filles. Ce n'est certes pas de sa faute si la beauté n'a pas été également répartie entre elles, mais la beauté de l'âme est égale pour toutes les deux. L'ainée aussi est un trésor. Heureux celui qui la prendra pour femme!

M. Platéas écoutait d'abord avec un peu d'étonnement la soudaine éloquence de son ami. Peu à peu son étonnement se changea en malaise; l'idée lui vint que... Mais il n'était pas homme à cacher ce qui lui passait dans l'esprit. Il s'arrêta au beau milieu du chemin, interrompant brusquement la marche et le discours de son ami, et se tournant vers lui :

— Pourquoi donc me dites-vous tout cela? lui demanda-t-il. Pourquoi me faites-vous ainsi son éloge? Vous seriez-vous par hasard mis en tête de me la colloquer?

M. Liakos resta abasourdi. L'idée ne lui était jamais venue, jamais il n'avait pensé que M. Platéas pouvait être compris dans la liste des hommes à marier. Et cependant... pourquoi pas? Que lui manquait-il pour cela? Comment n'avait-il jamais pensé qu'il pouvait fort bien devenir ce beau-frère si désiré?

Tout cela lui venait à l'esprit d'une manière confuse, tandis qu'il regardait fixement M. Platéas, ne trouvant rien à répondre à cette question inattendue.

Celui-ci continua sérieusement :

— Écoutez. Je vous dois la vie; mon existence vous appartient. Mais, si, comme marque de ma reconnais-

sance, vous me demandez de me marier, j'aime mieux retourner sur le champ à la mer, et là, où vous m'avez sauvé, me noyer devant vous, pour vous payer ma dette.

Pourquoi cette déclaration si raide ?

Elle marquait assurément un sentiment de mécontentement, mais ce mécontentement provenait-il de tout ce que son ami venait de lui dire relativement à la sœur aînée, ou bien du silence complet qu'il avait gardé jusqu'ici, et de la réserve qu'il avait mise à parler aujourd'hui de la cadette ? Lui-même, peut-être, n'en savait rien ; mais, ce qui était évident, c'est qu'il n'était pas content. Cela ressortait de ses paroles mêmes et du ton dont il les avait dites.

Cette façon de parler blessa M. Liakos.

— M. Platéas, répliqua-t-il sèchement ; je vous l'ai dit souvent, et je vous le répète pour la dernière fois, je l'espère, je n'ai et ne veux avoir aucun droit à votre reconnaissance. Quant à vous marier, soyez bien certain que je n'ai jamais songé à vous présenter comme un parti, ni à vous chercher une femme. Je n'avais pas la moindre arrière-pensée de ce genre quand je vous ai parlé de mes affaires, dont je regrette de vous avoir entretenu.

Les deux amis reprirent leur marche interrompue, mais tous les deux gardaient le silence. Ils marchaient, l'un à côté de l'autre, impatients de se quitter convenablement. Heureusement ils étaient tout près de l'endroit où ils de-



vaient se séparer pour rentrer chacun chez soi. M. Platéas renouvela son invitation :

— Ne viendrez-vous pas goûter de mon vin de muscat ?

— Merci, il est tard, et je suis attendu.

— Chez votre cousine ?

— Peut-être.

Et M. Liakos essaya de sourire.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas ? reprit M. Platéas, d'un ton de conciliation.

— Pourquoi vous en vouloir ?

— Tout ce que je vous ai dit était peut-être inutile, d'autant plus que vous n'avez jamais essayé d'entraver ma liberté...

Et le brave professeur se mit à rire.

— Mais... ajouta-t-il, il vaut toujours mieux que les choses soient nettes.

— Certainement, certainement !

Après avoir serré la grosse main que M. Platéas lui avait tendue amicalement, M. Liakos continua son chemin, en pressant le pas, tandis que le professeur se dirigeait lentement vers sa maison.

III

La maison de M. Platéas était située sur une hauteur, dans le quartier qu'embellit aujourd'hui la construction de l'Orphelinat. A cette époque, il y avait fort peu d'habitations sur ce versant éloigné du centre. La vue de là haut était étendue et variée. Mais ce n'était pas la vue qui avait attiré M. le professeur, c'était le bon marché relatif des terrains. Il avait, lui-même, bâti sa maison dont les murs représentaient bien des années de travail. Cette demeure était petite et modeste, mais elle était à lui, elle ne devait rien à personne; et il n'avait plus de loyer à payer. Le doux sentiment de l'indépendance était une compensation suffisante de la fatigue qu'avait le propriétaire obèse à franchir deux fois par jour, pour arriver jusqu'à sa porte, la montée de *la Rivière*.

Cette montée s'appelle ainsi : *la Rivière*, comme le savent tout ceux qui ont visité Syra, parce qu'à l'origine elle était le lit même du torrent qui, en hiver, roulait les eaux de pluie, de la montagne à la mer. Du reste, les eaux s'écoulaient par là encore aujourd'hui. Dans les fortes pluies, la rue se transforme encore en torrent; mais, au lieu de pierres et de rochers, ce torrent est maintenant bordé, des deux côtés, par des maisons dont les portes sont suffisamment élevées au-dessus du sol pour éviter

l'inondation. On voit que le nom de la rue a sa raison d'être, même aujourd'hui.

Heureusement les pluies sont rares à Syra. Mais lorsqu'elles



sa maison zags, à latérales. Il y des jours où il contraint de rester mé chez lui, toutes communications étant interrompues.

surviennent, la rue de *la Rivière* est souvent impraticable. En pareille circonstance, M. Platéas était forcé de gagner en faisant des zig-travers les rues avait même était enfer-

La plus grande satisfaction que cette demeure avait procurée à son propriétaire, c'était de lui avoir permis de donner à sa vieille mère le bonheur de passer ses derniers jours dans l'aisance et chez elle, après les longues privations et les épreuves, au milieu desquelles elle avait élevé son fils jusqu'à ce qu'elle l'eût vu surmonter les difficul-

tés de sa carrière professorale. C'est dans cette maison que la vieille femme mourut paisiblement. Il y avait déjà un an de cela, mais sa chambre était restée intacte. Le professeur en aurait eu besoin pour y placer plus à l'aise sa bibliothèque qui s'augmentait de jour en jour, mais il la respectait et voulait qu'elle demeurât vide. Il en avait fait comme le sanctuaire de la mémoire de sa mère.

Le seul héritage qu'il en avait reçu, était sa vieille servante, la taciturne Florou, dont il supportait patiemment les caprices séniles, se contentant de son service intermittent et de sa cuisine insuffisante. Mais la domination de Florou s'arrêtait au rez-de-chaussée. Le professeur retrouvait son repos dans sa chambre, au premier. C'est là qu'il travaillait. Sur sa table, devant sa fenêtre, il préparait ses leçons, il lisait ses auteurs favoris. La plume à la main, ses livres ouverts devant lui, il regardait, distrait, par-dessus les toits des autres maisons, la mer et les lignes bleuâtres des îles voisines ; ou bien, la tête penchée et les paupières closes, il ne regardait rien, parce qu'il s'endormait.

M. Platéas aimait sa maison. Depuis qu'il la possédait il sortait peu, si ce n'est pour ses leçons et pour sa promenade régulière, et c'était toujours avec un nouveau plaisir qu'il revoyait ses murs et qu'il ouvrait sa porte.

Ce soir là, il y revint avec une satisfaction plus grande que de coutume, comme dans un port de refuge, après le péril qu'il avait soupçonné à travers les éloges de la belle-sœur présomptive de M. Liakos.

— Il ne me manquerait plus que cela ! se disait-il en parlant tout seul, tandis qu'après avoir soigneusement plié sa redingote, il endossait sa vieille robe de chambre

et s'entourait la tête d'un foulard de soie, en guise de bonnet, comme il avait coutume de le faire chaque soir; il ne me manquerait plus que cela!.... Introduire ici une



f e m m e

pour mettre

tout sens dessus dessous; pour

me forcer à sortir quand je veux rester, rester quand je veux sortir; l'écouter quand j'ai besoin de silence; ouvrir la fenêtre quand j'ai froid, parce qu'elle a trop chaud, ou la fermer quand j'ai chaud, parce qu'elle a trop froid!....

Et, en disant cela, il ferma sa fenêtre.

— Le mariage est une sottise que l'on peut faire quand

on est très jeune; une fois qu'on est devenu sage, cela n'est plus permis. J'ai heureusement échappé à cette servitude dans mes jeunes années ce n'est pas maintenant que j'irai aliéner ma liberté!

Αὐτίκα δούλιον ἤμαρ ἐμοὶ περιμηχανάωντο.

Un jour d'esclavage se préparait pour moi!

Et, en imagination, il vit devant lui la femme qu'on avait voulu lui faire épouser, il y avait longtemps déjà, comme il l'avait vue l'année précédente, lors de son dernier voyage dans son île, avec des cheveux blancs et des rides précoces, entourée d'un petit troupeau d'enfants, jouant, se disputant et criant.

— Grâce à Dieu, continua-t-il à haute voix, ce n'est pas moi qui les ai sur le dos! Que mon remplaçant en jouisse!

Florou vint l'interrompre, en ouvrant brusquement la porte. Elle regarda étonnée par toute la chambre, mais voyant que son maître parlait tout seul, elle secoua la tête et lui dit laconiquement : — Servi.

— C'est bien! Je viens.

Et il descendit au rez-de-chaussée, où, à côté de la cuisine, il y avait une chambre qui servait à la fois de salon et de salle à manger.

M. Platéas se mit à table avec appétit; mais à mesure que sa faim s'apaisait, sa pensée se reportait aux épisodes de sa promenade. Après avoir commencé par apprécier les avantages de sa liberté, il se mit à penser à M. Liakos, et il sentit une profonde pitié pour son sauveur.

— Pauvre diable! se disait-il. Enfin! on n'est pas maître de ses sentiments. Il est tombé sous les flèches de

Cupidon et il croit que le bonheur est là où il le cherche !
Puisse-t-il le trouver et ne pas se repentir plus tard !... En
somme, on n'a jamais que ce qu'on mérite, et le bonheur
de l'homme dépend de sa manière de sentir et de réflé-
chir.

En parlant ainsi, M. Platéas s'imaginait philosopher,
mais sa philosophie n'était qu'une tentative instinctive
faite pour repousser des pensées désagréables, car il re-
voyait devant lui M. Liakos, en proie à une angoisse inex-
primable, essayant en vain de cacher l'agitation de son
âme. Il se tourmentait de la pensée que son ami avait
peut-être eu, en effet, l'idée de lui faire épouser sa future
belle-sœur, et que c'était par délicatesse qu'il n'avait pas
voulu en parler d'abord ; puis, qu'offensé par le ton de lui
Platéas, il avait déclaré n'y avoir jamais pensé !... Après
tout, M. Liakos n'avait-il pas le droit de réclamer un pa-
reil.... sacrifice, même de la part de celui qui lui devait
la vie ?

Et lui, comment avait-il récompensé son sauveur ? Non
seulement il s'était dérobé à ce sacrifice, méconnaissant
la délicatesse de son ami, mais il lui avait laissé douter
de sa reconnaissance, puisqu'il avait proposé de s'acquit-
ter plutôt en se noyant qu'en se sacrifiant pour faciliter la
réalisation du bonheur de celui qui lui avait sauvé la vie.
Sa conduite lui paraissait injustifiable, impardonnable !
A tout le moins, il aurait pu, il aurait dû tenir un autre
langage à son sauveur, au lieu de le blesser ainsi. Plus il
pensait à cela, et plus il se sentait tourmenté. Le sang
montait à ses joues ; sa philosophie s'embrouillait ! Enfin,
il repoussa violemment son assiette, après avoir mangé
ses derniers raisins secs, jeta sa serviette sur la table, et

monta dans sa chambre, tout à fait mécontent de lui-même.

— J'ai mal agi, se disait-il. Pourquoi l'offenser avec mes paroles irréfléchies? Qu'avais-je besoin de lui dire cela? Mais la réflexion me vient toujours trop tard!

Et, se donnant un coup de poing sur la tête, il se mit à se promener dans sa chambre de long en large, au milieu de l'obscurité croissante, jusqu'à ce que Florou vint poser la lampe sur la table.

Elle entra et sortit sans dire un mot.

Le professeur s'arrêta un moment, les yeux fixés sur la lumière. Sa lampe lui rappelait son devoir; elle l'invitait au travail; elle lui disait qu'il fallait préparer, comme d'habitude, sa leçon du lendemain.

Mais, pour la première fois de sa vie, il sentait qu'il ne pouvait fixer son attention sur ses livres. Il hésitait! Il se remit à marcher, pensant à la fois à M. Liakos, à ses élèves, aux deux filles de M. Mitrophanis, et à son gymnasiarque (1). A la fin, dans cette confusion d'idées, l'instinct professionnel prit le dessus. Il s'assit devant sa table, y rangea méthodique-



(1) Proviseur.

ment les trois gros volumes du *Dictionnaire* de Gazis, la *Syntaxe* d'Asopios et ses autres instruments de travail ; il prépara son encrier, son papier ; il ouvrit l'*Iliade* y trouva la page marquée pour la leçon du lendemain, et commença son étude, en notant l'étymologie de chaque mot, la syntaxe de chaque phrase et les particularités rythmiques de chaque hexamètre. Il expliquait alors le chant sixième de l'*Iliade*

Mais bientôt, laissant là syntaxe, étymologie et métrique, oubliant ses élèves et les nécessités de l'anatomie pédantesque qu'il faisait d'Homère, il se mit à lire, d'un bout à l'autre, le passage ouvert devant lui : les adieux d'Hector à Andromaque. Jamais, jusqu'à ce moment, il n'avait soupçonné, dans cet épisode, les beautés qu'il y découvrait. La description incomparable de l'amour conjugal et de l'amour paternel ; le bonheur résultant d'une affection réciproque et la douleur de la séparation, tout cela ne lui avait jamais fait une impression pareille. Jamais le professeur de grec n'avait lu ou récité de cette façon les vers de l'*Iliade*, car maintenant, tandis qu'il les lisait, à travers Hector il voyait M. Liakos. C'était à lui qu'il pensait ; et M. Liakos éprouvait l'amertume de la séparation avant d'avoir goûté la douceur du bonheur conjugal comme Hector !

M. Platéas ferma le livre avec impatience et se leva de nouveau. Mille pensées diverses l'assiégeaient tandis qu'il allait de son lit à sa table et de sa table à son lit.

— Enfin, s'écria-t-il, pourquoi ne pas croire qu'en effet Liakos n'a jamais eu la pensée de me marier ? Je suis fou de l'avoir supposé ! Ai-je une tête d'homme à marier ?

Il s'arrêta devant sa glace, éclairé de côté par la lumière de la lampe, et il vit le reflet de la moitié de sa figure avec le foulard enroulé autour de sa tête, tandis que l'autre moitié restait dans l'ombre, les deux pointes du nœud se dressant au-dessus de son front.

— En vérité, dit-il en riant, à nous deux, nous aurions fait un bel Astyanax!

Un peu calmé, il se rassit. Mais, de nouveau, entre la table et ses yeux commencèrent à flotter des images et des scènes qui n'avaient aucun rapport avec sa leçon du lendemain. Comprenant enfin qu'il lui serait impossible de travailler sérieusement, le professeur crut plus sage de se mettre au lit et de dormir. Il pensait que le sommeil achèverait de le calmer.

Il se lèverait de meilleure heure le lendemain, et préparerait sa leçon d'un esprit plus rassis.

Il alla donc se coucher et éteignit sa lampe.

Mais le sommeil ne vint pas. Il se retournait, dans son insomnie, et, au milieu de l'obscurité et du silence, la tension de ses nerfs changeait de plus en plus ses réflexions en remords.

Les longues heures de la nuit passaient lentement ainsi. Enfin, à l'aube, il s'endormit, mais ses idées, transformées en affreux cauchemar, le réveillèrent en proie à une violente terreur. Il avait rêvé que son matelas était la mer, son oreiller un requin et qu'il avait la tête dans la gueule du monstre; le requin prenait graduellement



la forme et la figure de la fille aînée de M. Mitrophanis et une voix, la voix de Liakos, résonnait à son oreille répétant sans cesse : « Glang! glang! ingrat! glang! glang! ingrat! »

Il s'assit sur son lit trempé de sueur, et tandis qu'il pressait sur son front le foulard dénoué dans l'angoisse du rêve, il prit une résolution héroïque.

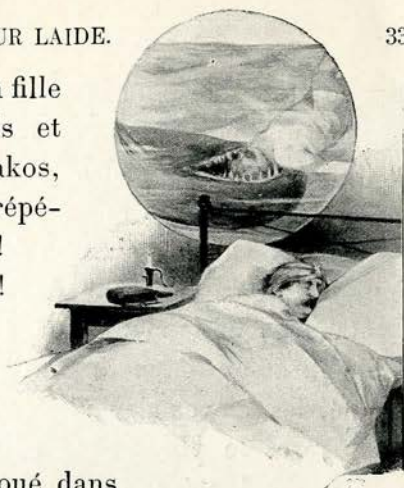
— Eh bien, je l'épouserai! s'écria-t-il. Je dois cela à mon sauveur! Il faut que je fasse mon devoir et que je mette ma conscience en repos.

Il se remit sous sa couverture, le cœur léger, cette fois, et l'esprit tranquille, débarrassé de soupçons, de doutes, d'hésitations et de remords.

Les rayons du soleil, inondant sa chambre, le réveillèrent une grande heure plus tard que d'habitude. C'était la première fois que cela arrivait au professeur ponctuel; Florou en fut stupéfaite. Il avait la tête lourde, les yeux brûlants; il fit sa toilette en toute hâte, but sa tasse de café noir et reprit son travail interrompu la nuit précédente. Mais aujourd'hui encore, son esprit était ailleurs. Malgré tout, à l'heure réglementaire, il était au gymnase et faisait sa leçon!

Mais quelle leçon!

Au début, les élèves avaient été étonnés de ne plus trouver à leur professeur sa sévérité habituelle. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que son indulgence inaccou-



tumée était due à un manque d'attention complet de sa part et non point à leur exactitude dans l'explication du texte. M. Platéas, ô miracle! était distrait! Alors, enhardis, ils se firent un malin plaisir d'entasser sottises sur sottises. Ce chant sixième de l'*Iliade* fut massacré, ce jour-là, au triple point de vue de l'étymologie, de la syntaxe et de la rythmique. Le professeur resta impassible jusqu'au moment où l'heure réglementaire ayant sonné, les élèves s'en allèrent en commentant, au lieu d'Homère, le phénomène extraordinaire de la longanimité de M. Platéas, tandis que celui-ci sortait du gymnase en reprenant le fil de ses pensées : « Comment s'y prendre pour mettre à exécution son héroïque résolution? »

Depuis son réveil, il ne pensait qu'à cela sans pouvoir trouver le moyen. La chose n'était pas aussi simple qu'il l'avait cru pendant la nuit. Sa bonne résolution d'épouser la fille aînée de M. Mitrophanis ne suffisait pas; il y avait aussi des démarches à faire. Lesquelles? S'adresser à son ami? Mais, et surtout, après ce qui s'était passé entre eux hier, il hésitait à aller lui dire... Quoi?... « Je me sacrifie pour vous!... » Non! Recourir à l'intervention de la cousine de M. Liakos? Cela aussi présentait quelque difficulté. Il est vrai qu'il connaissait cette dame ainsi que son mari. Il les saluait dans la rue; mais il ne lui avait jamais parlé et il ne se sentait ni le droit ni le courage de lui demander de s'employer comme intermédiaire.

Il songeait à tout cela, ne sachant quel parti prendre, tandis qu'il traversait la place en se dirigeant vers sa maison, car il était midi, l'heure du dîner, lorsque, tout

à coup, il vit venir de son côté M. Mitrophanis. Cette rencontre dissipa subitement ses irrésolutions. Comme par une inspiration soudaine, l'idée lui vint de s'adresser directement au père de la jeune personne. Quoi de plus simple ?

Sans peser le pour et le contre de sa démarche, n'ayant pas, du reste, le temps d'y réfléchir, joyeux de l'occaltait, en quelque pour le tirer d'embarras, il salua le vieillard, et, s'arrêtant devant lui :

— Monsieur Mitrophanis, je suis bien content de vous rencontrer, car j'ai deux mots à vous dire.

— Monsieur Platéas, je crois ? dit le vieillard, en lui rendant poliment son salut.

— Lui-même.

— Et que puis-je faire pour vous, Monsieur Platéas ?

M. Platéas sentit alors pour la première fois quelque embarras, mais il n'était plus temps de reculer. Il reprit courage et continua :



sion qui se présentait, d'elle-même

— Monsieur Mitrophanis, sans périphrase, voici : Je désire devenir votre gendre !

Cette demande, à brûle-pourpoint, causa au vieillard un étonnement qui lui fut plutôt désagréable. En elle-même, elle ne le surprenait pas, car la beauté de la plus jeune de ses filles l'avait déjà souvent exposé à la nécessité de refuser des propositions de ce genre ; mais jamais elles ne lui avaient été adressées aussi brusquement. En vérité, de tous les prétendants qui s'étaient présentés jusque-là, M. Platéas paraissait le moins mariable, autant par son âge que par ses autres avantages. Mais cela ne pesa pas beaucoup, en ce moment, dans l'esprit du vieillard qui se dit seulement : « Comment ? lui aussi ! »

Puis s'adressant à M. Platéas :

— Votre proposition, lui dit-il, m'honore infiniment ; mais ma petite est trop jeune encore, et je ne pense pas à la marier.

— Quelle petite ? Ce n'est pas la petite que je vous demande ? Je vous demande la main de mademoiselle...

Il voulait dire son nom, mais il s'aperçut alors qu'il ne le savait pas.

— Je vous demande la main de votre fille aînée.

A ces mots, M. Mitrophanis ne put plus cacher son étonnement. C'était la première fois que pareille chose lui arrivait. Gardant le silence, il regarda fixement M. Platéas, qui sentait de son côté que la patience allait lui manquer.

— Monsieur le professeur, dit enfin le vieillard, j'avoue que votre proposition m'est faite d'une façon un peu inattendue et surtout inaccoutumée. Ne croyez-vous pas qu'il y avait du bon dans nos coutumes anciennes et tra-

ditionnelles, et que ces questions se traitent mieux par des intermédiaires?

M. Platéas ne s'attendait pas à cela. Il s'imaginait tout bonnement que le père de la demoiselle allait lui sauter au cou, là, en pleine rue, enchanté d'avoir trouvé ce gendre si désiré!

— Je pensais, bégaya-t-il, que vous me connaissiez assez et que le plus simple était de vous parler moi-même.

— Assurément, assurément! Mais si vous vouliez charger un de vos amis de venir me parler... Si vous vouliez bien me donner le temps de réfléchir, vous m'obligeriez.

— Très bien. Je vous enverrai M. Liakos.

A ce nom, le vieillard fronça le sourcil.

— Ah! dit-il, M. Liakos est dans le secret!

Le pauvre professeur comprit qu'il avait fait une sottise en mêlant le nom de son ami à cette négociation. Il allait dire quelque chose, sans savoir lui-même quoi, mais M. Métrophanis, le prévenant, le tira d'embarras.

— C'est bien! J'attendrai M. Liakos.

Et, le saluant, il continua son chemin.

Jamais M. Platéas ne s'était trouvé dans un malaise moral comparable à celui auquel il était en proie depuis la veille. Rien, pas même son accident, lorsqu'il avait failli se noyer, ne pouvait être comparé à ses tortures actuelles. Alors, le danger était venu soudainement, et ce n'était que lorsqu'il fut passé, qu'il en avait senti toute l'étendue. Aujourd'hui, l'incertitude de l'avenir redoublait son angoisse. Au moment où il croyait toucher au port, voilà que tout était remis en question. Il restait

là, au milieu de la place, les bras ballants, regardant le dos de M. Mitrophanis qui s'éloignait.

— Il faut que je voie Liakos, se dit-il; mais où le trouver à cette heure?

A ce moment, la cloche de l'église de la Transfiguration sonnait midi; le professeur se rappela: d'abord, que son dîner l'attendait chez lui; ensuite, que M. Liakos avait l'habitude de dîner dans un restaurant derrière la place. Il se dirigea de ce côté, et, en effet, à la porte, il rencontra le juge.

— Oh! mon cher! s'écria-t-il. Oh! mon cher!

— Qu'y a-t-il donc? Que vous est-il arrivé? demanda M. Liakos avec inquiétude.

— Ce qui m'est arrivé? Une chose à laquelle je ne me serais jamais attendu! Je viens de demander à M. Mitrophanis la main de sa fille aînée, et, au lieu de me...

— Vous avez été lui demander la main de sa fille?

— Oui! qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Ne me disiez-vous pas hier, que...

— Et puis après! J'ai réfléchi pendant la nuit, et je me suis convaincu que je dois me marier et que je ne pourrai jamais trouver une meilleure femme.

— Écoutez, Platéas, dit M. Liakos, avec une émotion visible, je comprends vos réflexions parce que je vous connais, mais je ne puis accepter, de votre part, un pareil sacrifice.

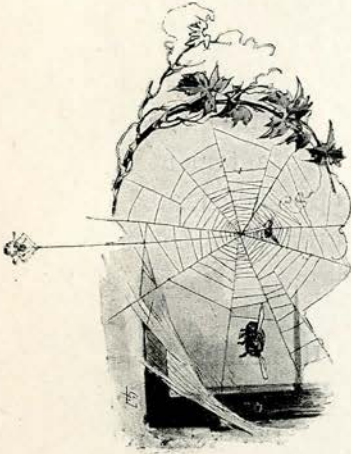
— Quel sacrifice? Et qui vous demande d'accepter ou non? Je suis décidé à l'épouser parce que je veux me marier, et je l'épouserai, et si son père refuse son consentement, je l'enlèverai. Voilà!

Et il se mit à raconter avec vivacité sa conversation avec M. Mitrophanis.

M. Liakos écoutait en souriant. Lui aussi, depuis hier soir, il pensait à ce mariage, et, plus il y pensait, plus il le trouvait bon et convenable. En s'examinant lui-même, il se persuadait qu'il n'était pas influencé par son désir de faire disparaître l'obstacle qui s'opposait à son propre bonheur, mais qu'en réalité, M. Platéas et la sœur de celle qu'il aimait ne pouvaient qu'être heureux en unissant leurs destinées. Quant au consentement de M. Mitrophanis, il n'avait aucune appréhension. La mission dont M. Platéas voulait le charger le préoccupait un peu, surtout après l'hésitation qu'avait montrée le père avant de l'agréer. Mais, comment refuser ce service à son ami qui le lui demandait? Il promit d'aller voir M. Mitrophanis, le jour même, et de venir, le soir, trouver M. Platéas pour lui communiquer l'heureux résultat de ses négociations.



IV



La mission de M. Liakos n'était pas en effet, sans difficultés. Après le départ de M. Platéas, resté seul, il y pensa, non pas sans inquiétude, Il avait, lui-même, un intérêt trop grand à la réussite de cette affaire pour que son intervention pût être considérée comme impartiale, ou bien que les éloges qu'il ferait du prétendant fussent considérés comme absolument sincères. La négociation aurait dû être remise entre les mains d'une autre personne plus désintéressée. Si cet étourdi de Platéas ne s'était pas tant pressé de le désigner comme son représentant, ils auraient pu, tous les deux, consulter la cousine et lui confier la conduite de cette affaire délicate, tandis qu'à présent son intervention aurait pu donner à M. Mitrophanis un nouveau sujet de mécontentement.

Pendant, pourquoi ne pas prendre son avis, au moins confidentiellement? Elle était femme de sens et d'expérience, capable de trouver le moyen de surmonter tous les obstacles.

Un moment, M. Liakos fut sur le point d'aller la trouver, mais, toute réflexion faite, il considéra, d'abord, comme une indiscretion, de communiquer à une tierce personne le secret de M. Platéas, sans son consentement, puis, comme une faiblesse, de ne pas exécuter courageusement la mission qu'on lui avait confiée et qu'il avait acceptée.

En avant, donc ! Courage !

Et M. Liakos se dirigea, non sans quelque appréhension, vers le bureau du père de celle qu'il aimait.

M. Mitrophanis recevait, en ce moment un lot de café. Les charrettes venaient de la douane, l'une après l'autre, et les portefaix transportaient les sacs dans le magasin. M. Liakos eut quelque peine à arriver jusqu'à la porte.

Le magasin était vaste et carré. A un angle donnant sur la rue, un enclos de planches formait le bureau qui recevait le jour par une fenêtre grillée ; mais la lumière, qui ne pénétrait dans le magasin que par le bureau et par la porte donnant sur la rue, était insuffisante pour éclairer l'intérieur.

M. Liakos, se tenant sur le seuil, ne voyait pas ce qui se passait au dedans ; cependant il comprit, tout de suite, qu'il était venu dans un moment inopportun. Il entendait une discussion animée qu'il ne comprenait pas et que, du reste, il ne cherchait pas à comprendre. Des paroles vives étaient échangées ; des voix irritées retentissaient, dominées par la voix imposante et menaçante du vieux négociant.

M. Liakos demeurait interdit. Il avait entendu parler de la raideur de M. Mitrophanis ; mais il n'avait jamais

pensé que la colère pouvait porter à un tel diapason sa voix, d'ordinaire calme et sérieuse. Il eut peur et cherchait à s'en aller, sans se faire remarquer, lorsque le vieillard, interrompant la discussion, l'interpella brusquement, du fond du magasin.

— Que voulez-vous, M. Liakos ?

— Je voulais vous dire deux mots, mais je vous dérange, je viendrai à un autre moment.

— Passez dans mon bureau ; je suis à vous, à l'instant.

M. Liakos enjamba quelques sacs, et, entrant dans le bureau, s'assit sur l'unique chaise libre à côté de la table du négociant. L'air qu'il respirait était chargé d'épaisses émanations d'un mélange de denrées coloniales. Le bruit de la dispute recommençait dans l'intérieur du magasin. Les mots : poids, sacs, douane, revenaient fréquemment dans la discussion ; M. Liakos écoutait ce bruit confus et cherchait à se représenter le vieillard calme et paisible qu'il avait vu la veille, à la promenade, entre ses deux filles.

Enfin, le tumulte s'apaisa, et M. Mitrophanis entra dans le bureau, les sourcils froncés.

— Je suis venu dans un mauvais moment, se disait M. Liakos.

— C'est au nom de M. Platéas, je suppose, que vous venez, dit le vieillard, d'un ton où perçait l'ironie.

— Il m'a fait part, en effet, de la conversation qu'il a eue avec vous, ce matin.

— Je dois vous avouer, Monsieur Liakos, que l'empressement que vous mettez à trouver un mari pour ma fille aînée me paraît un peu étrange.

— Monsieur Mitrophanis, je vous prie de croire que la proposition de M. Platéas était spontanée, et que ce n'est pas moi qui la lui ai suggérée.

Le vieillard sourit d'un air d'incrédulité.

— La seule chose qui puisse m'être reprochée, continua M. Liakos, c'est de lui avoir découvert mon secret, mais, jamais, soyez-en bien certain, il ne m'est venu à l'esprit de le pousser à la démarche qu'il a faite spontanément, et vous me faites injure en l'attribuant à un sentiment intéressé de ma part.

— Je le crois, puisque vous le dites, et je ne veux point approfondir comment il se fait qu'il me demande ma fille, qu'il ne connaît pas, précisément aujourd'hui, après votre confiance d'hier.

— Quoi qu'il en soit, continua-t-il, en arrêtant M. Liakos qui s'apprêtait à prendre la parole, je ne puis vous donner une réponse immédiate. Il faut que vous me laissiez le temps de la réflexion. Ne vous donnez pas la peine de revenir, je vous ferai connaître ma réponse.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton sec.

M. Liakos se retira tout penaud. Ce n'était pas tout à fait un refus, mais ce n'était pas, non plus, un consentement, et, ce qu'il y avait de plus grave c'étaient le ton et les manières de M. Mitrophanis. On aurait pu, jusqu'à un certain point, les attribuer aux suites de la dispute qui venait d'avoir lieu dans le magasin; mais il n'en était pas moins vrai que, comme il l'avait cru, l'intérêt personnel qu'il avait à la réussite de la négociation avait éveillé les soupçons du beau-père, et, en même temps, lui fermait la bouche.

Que de choses il aurait pu dire à M. Mitrophanis, et il

n'avait rien osé dire ! Il sentait que son intervention avait déjà été fâcheuse et qu'elle pourrait finir par causer un désastre irréparable. Il aurait fallu un diplomate plus

habile pour mener cette affaire à bonne fin. Pourquoi

n'avait-il pas suivi sa première inspiration qui était d'avoir recours à sa cousine ? Et pourquoi ne pas le faire encore maintenant ?

M. Platéas ne s'en formaliserait certainement pas, surtout si le succès était au bout. En somme, le pauvre homme, dans son embarras, sentait le besoin d'être encouragé et soutenu, et, tandis que d'un côté, il hésitait, de l'autre, ses pieds le portaient d'eux-



mêmes vers la maison de sa cousine.

Devant la porte, toute hésitation cessa.

M. Liakos trouva sa cousine occupée à transformer la jaquette de son fils aîné, devenue, depuis l'année passée, trop étroite pour lui, en une veste, encore trop ample pour son cadet. Les deux garçons étaient au collège et les

trois filles, qui étaient venues entre eux, préparaient leurs devoirs sous les yeux de leur mère, tout en prenant une leçon pratique d'économie domestique, par l'exemple qu'elle leur donnait.

La mère, qui était fine, comprit bien vite, aux façons de M. Liakos, que ses filles étaient de trop et elle les envoya jouer.

— Qu'y a-t-il donc encore? lui demanda-t-elle, lorsqu'ils furent seuls. Quoi de nouveau?

— Qui vous dit qu'il y a du nouveau?

— Eh! eh! Comme si je ne vous connaissais pas! On voit de loin que vous avez quelque chose d'important à me dire.

Elle connaissait, en effet, M. Liakos, d'abord parce qu'elle l'avait vu grandir, mais aussi parce que sa perspicacité féminine pénétrait jusqu'au fond de son cœur. M. Liakos s'imaginait aussi connaître sa cousine; mais alors, comment n'avait-il pas pensé qu'il ne lui serait pas facile d'obtenir son concours pour la conduite d'une affaire dont il ne lui avait pas laissé prendre l'initiative. La cousine aimait à s'occuper de mariage en général, et surtout lorsqu'il s'agissait de personnes de sa connaissance, mais elle avait la prétention, justifiée par son expérience en pareille matière, de prendre le premier rôle dans la conception ou la conduite de ces combinaisons matrimoniales. Autrement, elle ne les approuvait pas aisément et ne se faisait même pas faute, à l'occasion, de les contrecarrer. Sans le trouble où son insuccès dans le bureau de M. Mitrophanis avait jeté M. Liakos, il aurait peut-être songé à prendre quelques mesures préalables pour se rendre sa cousine favorable; mais, il n'y avait pas pensé,

et il ne tarda pas à comprendre la faute qu'il avait commise.

Lorsque, sans préambule, il annonça qu'il avait trouvé un mari pour la sœur de celle qu'il aimait, au lieu d'exprimer sa satisfaction ou au moins quelque curiosité, la cousine continua son ouvrage avec une indifférence affectée ; elle dit seulement : « Ah ! » et cet « ah ! » tenait le milieu entre une question et une exclamation. Mais soit qu'il exprimât l'étonnement ou l'ironie, cet « ah ! glaça M. Liakos. — Tout est donc contre moi ! se dit-il.

— Et quel est ce prétendant ? reprit-elle après un moment de silence, sans interrompre sa couture.

— M. Platéas.

La cousine laissa tomber son aiguille, et, levant sur M. Liakos ses yeux pleins d'un étonnement moqueur :

— M. Platéas ? s'écria-t-elle, et elle se mit à rire, mais à rire !... Jamais, M. Liakos ne l'avait vue aussi gaie.

— Je ne vois pas que la chose soit si drôle, dit-il avec un grand sérieux.

— Pardon ! reprit-elle, en tâchant d'étouffer son fou rire ; excusez-moi, si je vous offense dans la personne de votre ami, mais je ne me figure pas M. Platéas amoureux.

Et elle recommença à rire. Cependant, voyant l'expression du visage de M. Liakos, elle reprit avec étonnement :

— Comment vous êtes-vous mis ce mariage en tête ?

— Non, reprit celui-ci, sans répondre à sa question, faites-moi le plaisir de me dire ce que vous trouvez en lui de répréhensible ?

— Répréhensible? répéta-t-elle en imitant la voix de M. Liakos, sa personne n'est pas répréhensible, elle est tout simplement ridicule.

— J'avoue que son extérieur n'est pas imposant.

— Imposant! Vous ne parlez qu'avec grands mots! Je parie que vous allez me réciter un vers d'Homère.

— Écoutez-moi, reprit M. Liakos, en changeant de ton. Moi aussi, j'ai commencé par voir la chose comme vous. Mais, après y avoir réfléchi, j'ai reconnu que ma première impression n'était pas la bonne. M. Platéas a toutes les qualités qui font un bon mari; il sera ridicule, le jour de son mariage, avec la couronne de fleurs sur la tête... (1).

La cousine fut reprise du fou rire, et son hilarité finit par se communiquer à M. Liakos; mais cette expansion de gaité une fois passée, la conversation reprit sérieusement. M. Liakos raconta l'affaire dans tous ses détails. A mesure qu'il avançait dans son récit, il voyait se dissiper les préventions de sa cousine, quoiqu'elle continuât ses objections. Lorsqu'on arriva à l'analyse psychologique du futur :

— C'est un hypocondriaque, dit-elle!

— Il prend soin de sa santé, répondit M. Liakos, parce qu'il n'a personne à soigner. Demain, il soignera sa femme, comme il a soigné sa mère, tant qu'elle a vécu, et son hypocondrie passera.

— C'est un pédant.

— C'est un mince défaut pour un professeur.

A la fin, du moment que les objections se bornaient

(1) On sait que, dans les mariages grecs, les époux portent sur la tête des couronnes de fleurs.

aux qualités morales de M. Platéas, M. Liakos commença à entrevoir la victoire comme certaine de la part de sa cousine. La question était, et c'est à cela qu'il aboutit, de savoir si la jeune personne y mettrait quelque obstacle.

— Elle? s'écria la cousine; elle acceptera volontiers, non pas seulement M. Platéas, mais n'importe qui. Puisqu'elle ne peut persuader à son père de la laisser libre, elle épousera le premier qui se présentera, pour ne plus être un obstacle au bonheur de sa sœur. Elle a une âme d'ange, continua-t-elle avec enthousiasme. Elle ne connaît pas sa valeur; elle sait seulement qu'elle n'est pas jolie, et, dans son humilité, elle exagère même sa laideur; c'est l'abnégation en personne. Mais ce n'est pas là une raison pour qu'on la sacrifie.

— Croyez-vous donc que ce soit faire un sacrifice que d'épouser M. Platéas?

— Qu'en savons-nous?

Cette réserve, au lieu des éclats de rire de tout à l'heure, encouragea M. Liakos.

— Si c'était votre sœur, dit-il, ou bien votre fille, ne la lui donneriez-vous pas?

Cette question porta plus profondément que ne le croyait M. Liakos.

L'une des filles, peu favorisée de la nature, donnait, dès à présent, à son cœur maternel des inquiétudes pour l'avenir. La cousine ne riait plus, ses yeux devinrent humides, et elle ne répondit pas.

M. Liakos, sans vouloir approfondir les causes de cette émotion, prit ce silence pour un assentiment.

— Eh bien, continua-t-il, aidez-moi à conclure cette affaire.

Et, pour exciter son amour-propre, il lui représenta les grandes difficultés qu'elle trouverait dans le caractère de M. Mitrophanis ; il avoua sa propre incapacité, il déclara que son intervention avait déjà compromis le succès, que les négociations étaient beaucoup plus difficiles en ce moment que si elle les avait entreprises dès le début et lui persuada qu'elle seule pouvait encore réparer les fautes commises et mener l'affaire à bonne fin.

Les objections de la cousine s'affaiblissaient graduellement. Enfin, M. Liakos triompha. Après trois heures de conversation, il fit tant qu'elle laissa là son ouvrage, au détriment de son fils cadet, et mit son chapeau. Tous les deux sortirent ensemble, elle, pour aller parler à M. Mitrophanis, lui, pour aller à la recherche de M. Platéas.

V

Le pauvre professeur attendait son ami avec impatience.

En rentrant chez lui, il avait trouvé son dîner qui refroidissait et Florou inquiète de ce retard inusité. Midi était sonné depuis vingt minutes ! M. Platéas avait faim ; il mangea avec appétit. Cependant son esprit était en proie à l'inquiétude. Il sentait le besoin de communiquer ses pensées à quelqu'un, et il souffrait de ne trouver personne à qui les dire. Il aurait voulu raconter à Florou ce qui se passait, mais la vieille servante n'aimait ni à parler ni à écouter ; ce n'était pas un personnage fait pour le dialogue.

Du reste, son maître avait quelque scrupule de lui dire qu'il avait résolu de se marier. C'était lui annoncer sa déchéance. Depuis la mort de sa mère, Florou exerçait dans la maison une autorité sans contrôle. Pourquoi l'affliger avant le fait accompli ? Et pourtant M. Platéas ne pouvait pas se tenir ; s'il n'avait parlé, il aurait éclaté. Mais, n'osant pas aborder la question de face, il eut recours, diplomatiquement, à la périphrase, et chercha une transition habile entre le dîner et le mariage.

— Florou, lui dit-il, la viande est trop cuite.

Florou, sans répondre, montra, du regard, le soleil pour prouver que la faute n'était pas à elle, mais à son maître qui était en retard.

Cette apologie muette ne découragea pas le professeur.

— En somme, reprit-il, le mangeable aujourd'hui

— Il est mangé

Florou avait toujours recours à cet argument sans réplique.

Autrefois, son maître riait, en disant qu'il l'avait mangé parce qu'il avait faim, et non parce qu'il était bon. Aujourd'hui, il se pas tant pour en elle-même,

tait précisément aujourd'hui qu'il n'avait pas le droit de mépriser le talent culinaire de Florou.

Quoi qu'il en soit, en se fâchant, il avait perdu le fil par lequel il avait projeté d'amener le sujet de son mariage, et il acheva de manger en silence. Mais, tandis que Florou enlevait les assiettes, il découvrit une nouvelle occasion de revenir à ses épanchements. Il remarqua, pour la première fois, un trou qui était depuis longtemps déjà dans la nappe.

dîner n'est pas d'hui.

cependant.

jours



fâcha; non la réponse

mais parce que c'é-

— Voyez! dit-il, en y passant le doigt. Voyez! Il faut une maîtresse de maison ici, il n'y a pas d'autre remède; il faut que je me marie!

Florou haussa les épaules, comme si son maître perdait la raison.

— Avez-vous compris : je veux me marier!

Florou sourit.

— Pourquoi riez-vous? C'est décidé : je vais me marier!

Florou le regarda fixement :

— Oui, je me marie!

— Et qui voudrait de vous?

— Qui voudrait de moi? s'écria M. Platéas au comble de l'indignation.

Mis hors de lui par cette réflexion incongrue, il voulait écraser Florou sous son éloquence; mais l'impassibilité de la vieille servante paralysa sa langue. Il monta dans sa chambre sans rien ajouter. Là, sa colère tomba d'elle-même; mais il continuait à se répéter à lui-même les paroles cruelles de Florou, et, à mesure qu'il se les répétait, il lui semblait que Florou n'avait pas tout à fait tort.

Il se rappelait la première affirmation de M. Liakos l'assurant qu'il n'avait jamais songé à lui pour le mariage, et l'hésitation de M. Mitrophanis. Et M. Liakos, qui ne revient pas! Pourquoi tarde-t-il tant? Si la proposition avait été acceptée, il serait venu tout de suite rapporter la réponse. L'affaire n'était pas si compliquée! Oui ou non! Assurément, la réponse devait être : Non, — et M. Liakos ne se pressait pas d'apporter cette mauvaise nouvelle! Quelle sottise à lui de s'exposer ainsi de gaieté de cœur à un refus! Quelle ineptie! Qu'allait-il faire dans cette ga-

lère! — Mais, non; il avait accompli son devoir; il avait prouvé à son sauveur la sincérité de son affection et l'étendue de sa reconnaissance.

Mais pourquoi Liakos ne venait-il pas? Pourquoi ne se hâtait-il pas de le tirer de cette incertitude?

Et, à chaque instant, le malheureux professeur tirait sa montre et s'étonnait de la lenteur des aiguilles. L'heure n'avancait pas. Il s'asseyait, se levait, regardait par la fenêtre. Pas de Liakos!

Il essayait de lire, mais il ne pouvait fixer son attention, et il refermait le livre avec dépit. Quel tourment!

Cependant arriva l'heure de sa promenade quotidienne. M. Platéas était sur des épines. Il ne pouvait plus rester enfermé à attendre son ami; il se décida à sortir. Mais, pour ne pas s'éloigner, il résolut de se borner à son ancienne promenade. Il n'irait qu'à Vaporia. Il appela donc Florou et il lui dit qu'il ne tarderait pas à rentrer. Si M. Liakos venait entre temps, elle devait le lui envoyer à Vaporia. Il lui expliqua minutieusement le chemin qu'il allait prendre pour aller et celui qu'il prendrait pour revenir, afin que Florou pût l'indiquer exactement à M. Liakos. Tout cela était bien inutile, puisque, de sa maison jusqu'à Vaporia, il était impossible de ne pas se rencontrer, à moins de le faire exprès et de se cacher. Néanmoins, il insista à tel point sur cette explication topographique et répéta si souvent



ses instructions que la vieille servante, ennuyée, s'écria avec impatience :

— Bon ! bon !

C'était chose tout à fait inusitée chez elle que de répéter deux fois le même mot.

A Vaporìa, il n'y avait àme qui vive, de sorte que M. Platéas put se livrer, sans être dérangé, au cours de ses pensées. A vrai dire, elles manquaient un peu de suite, ses pensées. C'était toujours la même chose ; mais il était si absorbé que, durant toute cette journée, il ne récita pas même un hémistiche d'Homère. Si cet état avait dû se prolonger ainsi, il aurait pu produire des effets plus énergiques que l'exercice ou les bains de mer ; le professeur aurait certainement fini par maigrir.

M. Liakos ne paraissait pas. Un moment, M. Platéas eut l'idée d'aller à sa recherche, mais où ? Et puis, n'avait-il pas dit qu'il viendrait ? Et Florou avait reçu des ordres pour préparer le souper en conséquence. Il était impossible qu'il ne vînt pas.

Mais pourquoi ne venait-il pas ? Vingt fois, M. Platéas alla et revint le long de Vaporìa, tournant toujours les regards dans la direction de sa maison, mais sans voir ni Liakos, ni même son ombre. Enfin ! enfin ! il l'aperçut de loin.

— Eh bien ? Oui ou non ? demanda-t-il dès qu'il fut à portée.

— Laissez-moi, au moins, reprendre haleine.

L'expression de son ami troubla M. Liakos et lui fit croire qu'une réponse négative lui aurait été plus agréable que le contraire.

— Se repentirait-il déjà ? pensa-t-il.

Passant amicalement sa main sous le bras du professeur, il le fit retourner pour continuer la promenade, et essaya de l'ama-douer en le prenant par l'amour-propre.

— N'ayez pas peur, nous n'avons pas affaire à une sotté; elle a du bon sens et du jugement; elle considérera comme un honneur votre proposition et comme un bonheur, d'avoir un mari tel que vous.

— Laissons cela! reprit M. Platéas, d'un ton plus calme, et dites-moi où en sont les choses? Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps?

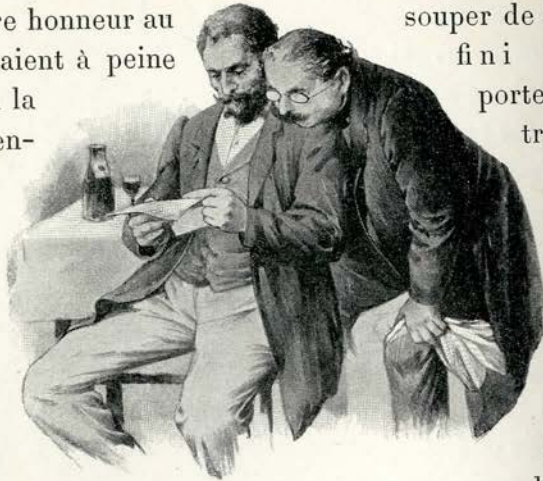
M. Liakos commença son récit, mais il ne dit pas tout à son ami. Il passa sous silence la raideur de M. Mitrophanis et le fou rire de sa cousine; il présenta si adroitement la nécessité de l'intervention de celle-ci que M. Platéas n'y fit aucune objection; il insista surtout sur l'éloge de la jeune personne. Maintenant, l'affaire était entre les mains de sa cousine qui avait promis d'informer M. Liakos, chez M. Platéas, du résultat définitif de ses négociations.



C'était là, en substance, leur conversation, mais les questions de M. Platéas et les détails de M. Liakos, qui se répétaient, allongèrent le dialogue; le soleil se couchait lorsque les deux amis retournèrent à la maison pour faire honneur au souper de Florou.

Ils avaient à peine frappé à la porte et que Florou entra pour remettre un billet à M. Liakos.

Platéas, la main, le bout, M. Liakos assis, il suivait du regard les mots que son ami lisait à haute voix :



fini qu'on porte et que tra pour tre un M. Liakos. M. Platéas se sera à la et, derrière kos as-

Mon cher cousin,

Amenez-moi, ce soir, votre ami; la jeune personne sera chez moi. Venez de bonne heure.

Votre cousine.

— Eh! ne vous le disais-je pas! s'écria M. Liakos, tout joyeux. Allons! apprêtez-vous.

Mais M. Platéas était sombre. L'idée de se rencontrer avec la jeune fille lui faisait peur. Qu'allait-il lui dire? Comment fallait-il se tenir. Et puis, il n'était pas encore sûr d'être agréé! Pourquoi la cousine n'avait-elle pas

écrit nettement ? oui ou non ? M. Liakos eut grand peine à le convaincre que cette invitation équivalait à un *oui!* et que sa cousine et lui atténueraient autant que possible les embarras de l'entrevue. Enfin, se faisant le valet de chambre de son ami, il l'aida à s'habiller, à faire sa toilette; il chercha à le rendre aussi beau que possible et l'entraîna hors de la maison.

Que n'aurait-il pas donné, le pauvre professeur, pour être délivré de cette corvée? Mais il n'était plus temps de reculer.

Chemin faisant, M. Liakos essayait de communiquer, mais sans succès, sa gaité à M. Platéas. Il était plein de pensées joyeuses, puisque le mariage de son ami assurait son bonheur. Après tant de jours de séparation, il allait enfin voir celle qu'il aimait, car, il ne doutait pas qu'elle n'accompagnât sa sœur. Le professeur n'avait pas les mêmes raisons de se réjouir, et il marchait en silence, écoutant, sans y répondre, les gais propos de son ami. Il réfléchissait à ce qu'il dirait à la jeune fille et il ne trouvait pas.

— A propos, s'écria-t-il tout d'un coup, en interrompant M. Liakos, comment se nomme-t-elle?

— Qui ça?

— Ma future. Hier, j'ai failli laisser voir à son père que je ne savais même pas son nom; il ne faut pas que pareille mésaventure m'arrive ce soir!

M. Liakos éclata de rire, trouvant la chose drôle. Il était de bonne humeur; tout était pour lui une cause de gaité.

M. Platéas ne riait pas.

— Quel est son nom? répéta-t-il.

M. Liakos s'apprêtait à le lui dire lorsque, dans l'obscurité, il s'entendit appeler par quelqu'un qui venait au devant d'eux.

— Liakos? Est-ce vous?

C'était le mari de sa cousine qui venait dire à M. Liakos de ne pas assister à l'entrevue.

La cousine prévoyante avait pensé qu'il valait mieux laisser, seuls ensemble, le futur et la future. Du reste, la sœur de celle-ci ne devait pas venir, en sorte que la présence de M. Liakos devenait inutile; ses instructions étaient qu'il devait accompagner son mari au cercle.

M. Platéas sentit ses genoux fléchir. Aller tout seul! Affronter ainsi la présence de deux dames! Non! non! ce n'est pas possible! Mais d'un côté, M. Liakos, et, de l'autre, le mari de la cousine réunirent leurs instances et leurs encouragements, en accompagnant l'infortuné professeur jusqu'au seuil de la maison. La porte ouverte, ils le poussèrent à l'intérieur, sans tenir compte de ses dernières protestations, refermèrent la porte et se dirigèrent du côté du cercle.

M. Liakos supporta stoïquement sa disgrâce, du moment que sa bien-aimée n'était pas de l'entrevue; cependant la soirée lui parut interminable au cercle. Vers dix heures, un domestique vint le prévenir que M. le professeur l'attendait en bas. Il descendit l'escalier en courant et trouva son ami dans la rue. A la lumière d'un réverbère, il vit de suite, par l'expression de son visage, que les choses allaient à merveille. M. Platéas paraissait un tout autre homme.

— Eh bien? demanda-t-il avec empressement.

— Mais c'est qu'elle n'est pas laide du tout, répondit le

professeur avec une emphase que ne justifiait nullement la question de son ami. Quant elle parle sa voix est une musique! Elle a une expression charmante! Sa petite main..... Oh! sa petite main, c'est une merveille!

— La lui avez-vous baisée, au moins? demanda M. Liakos.

— Certainement oui!

— Et que vous a-t-elle dit? Que lui avez-vous dit?

— Est-ce que je puis vous répéter tout cela maintenant. Tout!

Et baissant la voix :

— Savez-vous, ajouta-t-il, ce qu'elle m'a dit, elle? Qu'elle est reconnaissante et heureuse que je l'aie demandée en mariage par amitié pour vous, parce qu'un bon ami doit être un bon mari. Je l'ai priée de ne pas parler ainsi, car, moi aussi, j'aurais pu croire qu'elle ne m'acceptait que par affection pour sa sœur. — Et pourquoi pas? m'a-t-elle répondu. Sur quoi pourrions-nous mieux fonder le bonheur de notre vie?

M. Liakos sentit l'émotion le gagner.

— Enfin! continua M. Platéas, comment vous dire tout cela maintenant! Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai trouvé un trésor.

— Ne vous l'avais-je pas dit?

— Oui, mais vous ne m'avez pas dit son nom, et je n'ai pas osé le lui demander à elle-même. Comment se nomme-t-elle?

M. Liakos approcha ses lèvres de l'oreille de son ami, et lui murmura tout bas le nom désiré.

— Vous le savez maintenant.

— Enfin! s'écria M. Platéas.

Les deux amis se séparèrent.

Le professeur, en remontant allègrement chez lui, répétait en lui-même ce nom qu'il venait d'apprendre, tandis que M. Liakos, de son côté, répétait le nom depuis longtemps chéri de sa bien-aimée.

Quelques semaines plus tard, le premier dimanche après Pâques, c'était fête dans la maison de M. Mitrophanis qui célébrait, le même jour, le mariage de ses deux filles. Des deux nouveaux mariés, le plus gai n'était pas M. Liakos. Ses désirs réalisés, son bonheur conquis remplissaient son âme d'une douce émotion qui lui ôtait la parole. Tout au contraire, la joie de M. Platéas était débordante. Sa gaité était, à ce qu'il paraît, communicative, car tous les invités riaient avec lui. Sa Grandeur elle-même, M^{gr} l'archevêque de Tinos et de Syra, qui avait béni le double mariage, partageant l'entrain général, pour montrer son savoir, voulut faire son compliment par un vers d'Homère :

Σοὶ δὲ Θεοὶ τόσα δοῖεν, ὅσα φρεσὶ σῆσι μενοινᾷ.

Que les dieux vous donnent la réalisation de tous vos désirs!

A quoi M. Platéas répondit majestueusement :

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πατρῆς.

Le bon augure c'est de combattre pour sa patrie!

L'impropriété de la citation provoqua de la part de M. le gymnasiarque l'observation, communiquée tout bas au mari de la cousine de M. Liakos, que Monseigneur était un helléniste bien autrement consommé que le professeur de grec.

Après la noce, M. Liakos, ayant obtenu un congé de trois mois, partit pour son pays afin de présenter sa femme à ses parents.

Avec quelle impatience M. Mitrophanis et M^{me} et M. Platéas n'attendirent-ils pas le retour du jeune couple. Lorsqu'ils revinrent enfin, avec quelle joie les deux sœurs ne s'embrassèrent-elles pas, tandis que leur vieux père était tout tremblant d'émotion!

Lorsque les deux beaux-frères se retrouvèrent seuls, leur visage exprimait un bonheur sans mélange.

— Eh bien! vous ai-je trompé quand je vous faisais son éloge? demanda M. Liakos.

— C'est un trésor, mon cher, s'écria Platéas, un vrai trésor! Dans six mois, continua-t-il, j'aurai à vous demander un nouveau service. Je veux que vous soyez le parrain de votre neveu.

— Comment? vous aussi?

— Ah? vous aussi?

Et les deux amis, pleins de joie, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.



CHEZ L'OCULISTE

CHEZ L'OCULISTE

I

Il était onze heures du matin.

La salle à manger qui servait de salle d'attente aux clients du docteur était presque vide. Les heures de consultation étaient de neuf heures à onze heures et demie. Le matin, le docteur faisait sa visite à l'hôpital, et dans l'après-midi, il allait voir ses malades en ville. Il avait une clientèle nombreuse qui ne se bornait pas aux seuls habitants d'Athènes, car sa réputation d'oculiste excellent s'était répandue dans les provinces et jusqu'en dehors du royaume. Aussi les malades lui arrivaient-ils de toutes parts. Ceux qui venaient le consulter avaient soin d'arriver de bonne heure pour prendre leur rang, et il était bien rare que quelqu'un vint, passé onze heures ; de sorte que la domestique qui, de la cuisine située dans la cour, ouvrait la porte en tirant le cordon et montrait aux visiteurs l'entrée de la maison, en face de la cuisine, et la porte de la salle à manger, à droite au rez-de-chaussée, cessait ordinairement, à cette heure, de s'occuper de la réception

des clients pour se livrer exclusivement à la préparation du déjeuner

Restaient encore à attendre leur tour trois clients, ou plutôt quatre, pour être tout à fait exact : une dame élégante avec une petite fille dont les yeux étaient recouverts d'un bandeau de toile blanche; un monsieur entre deux

âges, en apparence fort bien portant, mais qui portait des lunettes, et un jeune homme.



Le jeune homme était un étudiant en philologie qui préparait ses examens. Le pauvre garçon paraissait souffrir et tenait constamment la main sur son œil gauche. C'était lui qui devait entrer le premier, et il attendait avec une impatience visible, l'œil droit fixé sur la porte du cabinet du docteur.

Le monsieur entre deux âges n'était rien moins que

le sous-préfet de l'île de Santorin. Il profitait de son séjour dans la capitale pour venir consulter l'oculiste, gratis, — car il lui avait déjà payé une consultation durant un précédent voyage, — afin de savoir s'il devait changer le numéro de ses lunettes.

M. le sous-préfet avait bonne envie d'entamer la conversation avec ses compagnons d'attente, espérant ainsi passer le temps plus agréablement; mais toutes ses tentatives avaient échoué. La dame élégante avait fait semblant de ne pas entendre le compliment qu'il lui avait adressé au sujet de sa petite fille et avait continué de causer avec elle, mais à voix si basse qu'on ne pouvait distinguer ce qu'elle lui disait. Ce que voyant, M. le sous-préfet avait plongé sa main dans la poche de sa redingote, et après avoir cherché parmi les nombreux papiers qui s'y trouvaient déposés, il en retira le journal de l'île de Santorin, paru depuis quelques jours déjà, et se mit à en lire l'article de fond. Cet article, il le connaissait bien, l'ayant déjà lu et relu bien souvent. Tout en le parcourant de nouveau des yeux, il regrettait de ne pouvoir le lire à haute voix, de façon à être entendu par la dame élégante et par l'étudiant en philologie.

Voici ce que disait cet article :

« Monsieur le sous-préfet est parti hier pour Athènes. Nous souhaitons le voir revenir bientôt pour le bon-

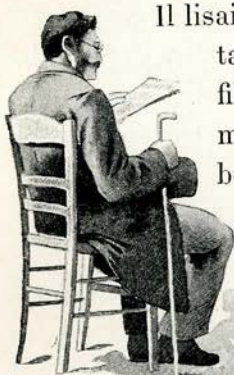


heur de notre île. Et pourtant, c'est avec une grande douleur, une douleur inspirée, nous l'avouons, par un sentiment d'égoïsme, que nous croyons devoir reproduire une rumeur qui s'est répandue dernièrement dans la capitale, et d'après laquelle, M. le sous-préfet aurait été appelé à Athènes par le ministre qui aurait l'intention de l'appeler à un poste plus élevé et plus digne de ses éminentes qualités. »

Par parenthèse, rien de cela n'était exact : 1° Aucune rumeur ne s'était répandue dans la capitale au sujet de M. le sous-préfet; 2° M. le sous-préfet n'avait pas été appelé par le ministre, mais il était parti en vertu d'un congé obtenu à force d'intrigues, sous prétexte de raisons de santé; 3° Il ne s'agissait pas d'un avancement; tout au contraire, il y avait pour lui danger de destitution, car le député qui le protégeait, ayant eu à se plaindre du gouvernement à la suite du refus de certaines réclamations que le ministre avait qualifiées d'exorbitantes, négociait déjà les conditions de son passage dans les rangs de l'opposition. Informé de cela, M. le sous-préfet était accouru à Athènes pour y chercher d'autres appuis qu'il espérait bien trouver, grâce aux nombreuses relations de M^{me} la sous-préfète, son épouse. Heureusement, l'affaire avait été arrangée, à la suite de concessions réciproques, et le député avait pu continuer à soutenir le ministère, restant ainsi fidèle à ses convictions politiques et à ses sentiments patriotiques, tandis que, de son côté, M. le sous-préfet, rassuré quant à sa situation, pouvait se donner la satisfaction de venir consulter le docteur au sujet du numéro des verres de ses lunettes, justifiant ainsi le congé qu'il avait obtenu pour raisons de santé.

L'article continuait sur le même ton, exaltant les mérites de M. le sous-préfet. Celui-ci savait bien quel en était l'auteur. C'était le cousin de sa femme qu'il avait réussi à faire nommer professeur au collège de Santorin. Il savait aussi que cet article ne reproduisait pas avec une fidélité absolue les sentiments de ses administrés, non plus que l'exacte vérité. Mais cela ne faisait qu'aviver le plaisir très grand qu'il avait de voir son nom rehaussé de la sorte par la presse. Et tandis qu'il dégustait cet article, il songeait aux moyens de le faire reproduire dans un journal d'Athènes, sinon en entier, au moins dans ses parties essentielles. Quelle impression ce journal de la capitale ne devait-il pas faire à Santorin, surtout auprès de messieurs tels ou tels, les chefs du parti de l'opposition, là-bas!

II



Il lisait donc, ou bien faisait semblant de lire, tandis que la dame élégante et sa petite fille continuaient à échanger leurs murmures, et que l'étudiant, toujours debout, attendait que la porte s'ouvrit.

Un calme complet régnait dans la salle à manger.

Tout à coup, une conversation, assez animée se fit entendre au dehors. D'abord, la discussion la cour et l'on n'en pouvait pas

avait lieu dans

bien distinguer le sujet; mais graduellement les personnages se rapprochèrent de la porte. On entendait deux voix : celle de la bonne et une autre voix de femme. Cette dernière était humble, le timbre en était très doux, et il fallait prêter une grande attention pour reconnaître que c'était la voix d'une vieille femme.

— Je vous dis qu'on ne peut pas le voir aujourd'hui, criait la bonne.

— Mais on m'a dit qu'il recevait aujourd'hui!

— Il reçoit, le matin, à l'hôpital; allez-y demain matin, vous le verrez.

— Mais on m'a dit que je pourrais le voir ici.

— Qu'importe ce qu'on vous a dit! Écoutez donc ce que je vous dis, moi!

— Mais vous m'avez dit tout à l'heure qu'il était chez lui.

— Oui, il est chez lui.

— Eh bien! alors, il nous recevra; le docteur est bon, on me l'a dit.

— Encore ce qu'on vous a dit! Moi, je vous dis, ma bonne femme, d'aller à l'hôpital.

— Je ne sais pas où est l'hôpital! Je voudrais le voir ici.

— Comment me faire comprendre? Ici, il ne reçoit que des gens qui payent.

— Et qui vous dit que je ne le paierai pas?

Cette réponse arrêta les arguments et la résistance de la bonne; cependant elle ne se rendit pas sans protestation.

— Du moment que vous ne voulez pas entendre raison, dit-elle, arrangez-vous avec lui. Voilà la porte.

Le dialogue cessa et l'on entendit, à l'entrée et sur les marches de marbre blanc, des pas lourds qui annonçaient la présence d'une autre personne, accompagnant la vieille à la voix si douce.

Cependant, M. le sous-préfet avait interrompu sa lecture. Son journal déployé sur ses genoux, il avait écouté le dialogue; maintenant, il écoutait le bruit sourd des pas qui montaient avec lenteur et hésitation. La petite fille, soulevant de ses yeux le bandeau qui les couvrait, demandait avec inquiétude à sa mère : — « Qu'y a-t-il? — Qu'est-ce qu'on dit? » Tout le monde attendait avec curiosité l'entrée des personnes qui venaient.

III

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit, et, dans la salle à manger, entra une paysanne, âgée d'une soixantaine d'années, qui conduisait un insulaire plus âgé qu'elle.

La vieille était toute petite, et paraissait encore plus petite qu'elle ne l'était en réalité, à côté de la haute stature du vieillard dont elle tenait la main gauche dans sa main droite. Le vieillard s'appuyait sur un gros bâton. A la façon dont il tâtait, pour ainsi dire, le plancher, en tenant la poitrine et la tête en arrière, comme pour éviter le choc de quelque obstacle, au regard vague de ses yeux, grands ouverts, on voyait bien qu'il était tout à fait aveugle.

Son fez rouge et ses larges pantalons de toile bleue avaient perdu leur couleur première à force d'avoir été portés. Ses joues n'avaient pas été rasées depuis quelques jours. Tout son extérieur trahissait la pauvreté et ne justifiait que trop l'insistance de la servante du docteur pour le faire aller à l'hôpital.

Au contraire, rien qu'à voir la vieille, on comprenait que sa promesse de payer le médecin n'était pas une vaine bravade. Ses habits de deuil étaient simples, mais neufs et de bonne qualité; sa robe, ouverte sur la poi-

trine, laissait voir une chemise de soie, d'une blancheur éclatante, d'où sortait son cou ridé. Elle était coiffée d'un petit fez noir noué autour de la tête par un mouchoir de même couleur. Des deux côtés, pendaient sur ses tempes deux petites boucles de cheveux tout blancs. Sur ses épaules était posé un châle noir, concession aux modes européennes d'importation nouvelle. En somme, on voyait qu'elle avait mis ses plus beaux habits pour se présenter devant le docteur.

Elle entra dans la salle à manger, conduisant l'aveugle, jeta les yeux autour d'elle et s'arrêta, en hésitant. Dans son village, le médecin n'avait pas d'antichambre où les clients attendaient leur tour. Ce qui la troublait le plus, c'était le silence des gens qui se trouvaient là et qui l'examinaient, tous, avec des regards curieux, sans paraître avoir entre eux aucune relation.

D'abord, elle crut que le docteur c'était le sous-préfet, qui, le journal étalé sur ses genoux, la regardait curieusement par-dessus ses lunettes. Mais il n'avait pas l'air d'un médecin; cependant, pensant qu'il pourrait la tirer d'embarras, elle s'adressa à lui :

— Est-ce vous qui êtes le docteur, Monsieur? demanda-t-elle.

— Non, ma bonne dame. Le médecin est dans son cabinet, là, fit-il, en étendant la main; nous allons le voir tout à l'heure, chacun à notre tour; d'abord monsieur que voilà, puis madame avec sa fille, ensuite moi, et enfin vous.

Le sous-préfet avait saisi avec empressement cette occasion qui se présentait de délier sa langue.

— Asseyez-vous, continua-t-il en montrant deux siè-

ges à côté de lui ; asseyez-vous, ainsi que votre compagnon, pour attendre votre tour, car vous n'entrerez pas tout de suite.

La vieille femme fit adroitement tourner l'aveugle, le dos du côté du siège, et le poussa tout doucement jusqu'à ce qu'il sentit l'obstacle derrière lui. A peine assis, l'aveugle soupira profondément :

— Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi !

Sa voix était si profonde et, en même temps, si lugubre, que la petite fille aux yeux bandés eut peur. Elle se pressa contre sa mère qui faisait tous ses efforts pour l'empêcher de lever à tout moment son bandeau.

— Reste donc tranquille, lui disait-elle tout bas ; ce n'est rien. Le pauvre homme a, lui aussi, mal aux yeux.

La vieille ne parut pas prendre garde à l'exclamation de l'aveugle. Elle s'assit près de lui, et, se tournant vers le sous-préfet, elle lui adressa la parole, exprimant, sans préambule et sans circonlocutions, son indignation contre la servante du docteur. Elle sentait d'autant plus le besoin de soulager son cœur, en répandant sa colère en paroles, qu'elle avait fait un plus grand effort pour se contenir durant la discussion qui avait eu lieu dans la cour, afin de gagner son procès par les moyens doux.

— Voyez-vous cela ? disait-elle ; ne pas vouloir me laisser rentrer ? — « Il ne reçoit ici que les gens qui payent ? » — Est-ce que je suis venue ici pour le voir gratis ? Grâce à Dieu, je n'ai pas besoin du secours de cette femme. Nous pouvons bien être des petites gens, nous n'en sommes pas pour cela réduits à vivre de son aumône. Elle croit que si l'on n'est pas habillé à *la française*, si l'on ne porte pas chapeau, on n'est rien. — « Al-

lez à l'hôpital! » — Pas du tout; le docteur nous verra ici et je paierai ce qu'il faudra.

En disant ces mots, elle mit la main dans sa poche pour palper son argent.

Le sous-préfet crut le moment favorable pour prendre la parole, mais la vieille ne lui en laissa pas le temps.

— Non, continua-t-elle, nous ne sommes pas habillés à *la franque*; nous ne sommes pas ce que l'on appelle des gens riches, mais, tout de même, nous sommes quelque chose dans notre pays. Qu'elle y vienne, cette femme, et elle verra si on y fait l'aumône à dame Loxie!

IV

Cette tirade fut interrompue par le bruit de la porte du cabinet qui s'ouvrit. Toutes les têtes se tournèrent de ce côté d'où sortaient le client et le docteur qui le suivait. Le client traversa la salle à manger et s'en alla. Le docteur, s'arrêtant sur le seuil de son cabinet, examina d'un regard rapide ceux qui restaient encore à attendre et fit un signe à l'étudiant qui s'empressa de le suivre.

La porte se referma.

Dame Loxie s'était levée dès qu'elle l'avait vue s'ouvrir. Plongeant la main dans son sein, elle retira des plis de sa chemise de soie une lettre qu'elle tendit au docteur; mais, voyant que celui-ci ne se retournait pas de son côté, elle remit la lettre à sa place et se rassit.

Cette interruption avait calmé son indignation.

Le sous-préfet tira sa montre et regarda l'heure.

— J'espère, dit-il, que ce monsieur ne va pas rester aussi longtemps que l'autre!

— Je me le figurais plus âgé, observa dame Loxie.

— Qui donc? demanda le sous-préfet.

— Le docteur.

— Il n'est pas si jeune qu'il en a l'air.

— Puisse-t-il vivre à jamais! reprit la vieille.

— C'est un médecin hors ligne, ajouta le sous-préfet. Il fait des miracles!

— Hé! Je le sais bien. Que de gens, dans mon île, lui doivent la vue. Ici, à l'auberge, on voulait me persuader d'aller en consulter un autre, mais j'ai fait la sourde oreille.

— Quel autre?

Dame Loxie dit le nom de l'autre oculiste.

— Est-ce qu'on peut le comparer à celui-ci? dit le sous-préfet avec un air de mépris.

— Que sais-je? On m'a lu ses louanges dans un journal ainsi que les témoignages nombreux de reconnaissance des personnes qu'il a guéries. Tout cela est imprimé!

— Et vous croyez ce que disent les journaux! Mais tous ces éloges-là sont payés, ma bonne dame!

En parlant ainsi, M. le sous-préfet avait absolument oublié le journal de Santorin. Mais au même moment, il se rappela qu'il n'avait pas le droit de porter une accusation aussi grave contre l'intégrité de la presse, et, abaissant son regard sur le journal encore ouvert sur ses genoux, il le replia avec soin et le remit soigneusement dans sa poche.

Tout à coup, au milieu du court silence motivé par les secrètes réflexions du sous-préfet au sujet de la presse, la voix lugubre de l'aveugle retentit de nouveau dans la salle à manger.

— Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi!

Dame Loxie fit semblant de ne pas entendre l'exclamation répétée de l'aveugle, mais d'un mouvement nerveux d'impatience, elle ramena son châle sur ses épaules.

Le sous-préfet releva ses lunettes.

— C'est votre mari? demanda-t-il.

— Non, Monsieur, répondit sèchement la petite vieille, ce n'est pas mon mari. — C'est bien singulier, ajouta-t-elle; tout le monde ici me fait la même question : « Est-ce votre mari? » La domestique aussi m'a demandé la même chose : « Est-ce votre mari? » Il paraît qu'on ne voit ici ensemble que des gens mariés!

— Excusez mon indiscrétion, Madame; je n'avais pas l'intention de vous offenser.

— Vous ne m'avez pas offensée, Monsieur; je ne vous en veux pas de m'avoir fait cette question. On a l'habitude de faire toujours des questions, même à propos de choses auxquelles on ne peut prendre aucun intérêt.

Bien que dame Loxie eût dit ces paroles naïvement et sans y mettre de malice, le sous-préfet considéra comme une sorte d'injure personnelle la leçon qu'elle venait de lui donner. Il en fut d'autant plus mortifié qu'en se tournant du côté de la dame élégante, il la vit sourire, comme si elle approuvait. Il s'apprêtait à lancer à la vieille paysanne une verte réplique pour la remettre à sa place, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit de nouveau.

V

L'étudiant, tenant la main sur son œil, comme quelqu'un qui vient d'être cautérisé, s'en alla, tandis que la dame élégante entraît avec sa petite fille, sur l'invitation muette du docteur.

Le sous-préfet oublia l'observation incongrue de la vieille femme. Peut-être même ne lui en voulait-il plus autant, maintenant que la belle dame n'était plus là.

Il tira de nouveau sa montre et regarda l'heure.

— Que peut avoir cette pauvre petite? demanda dame Loxie.

— Ah! ah! s'écria le sous-préfet, tout rasséréiné, je vous y prends, vous aussi, à vous informer de choses qui ne vous intéressent nullement! Et puis, vous vous fâchez quand on vous fait une simple question. Je n'ai pas demandé ce qu'avait la petite. Je ne la connais pas.

La vieille porta la main à ses lèvres, et, tournant coquettement ses doigts autour de sa bouche, elle essaya de dissimuler un sourire que trahissaient ses yeux.

Au lieu de s'excuser, elle adressa au sous-préfet une nouvelle et double question.

— Vous ne connaissez pas cette dame? Elle n'est donc pas d'ici?

— Je ne puis pas répondre davantage à cette question. C'est moi qui ne suis pas d'ici.

— Où demeurez-vous donc ?

— Je suis le sous-préfet de Santorin.

Et, mettant instinctivement la main dans sa poche, il tâta son journal. Il aurait bien voulu donner à la vieille lecture de l'article, mais il pensa que les circonstances ne s'y prêtaient pas trop en ce moment, et il retira sa main vide.

— Ah ! Monsieur est sous-préfet, reprit la vieille, je vous souhaite de devenir bientôt préfet !

— Merci bien, Madame. Que le bon Dieu vous entende !

— Et de quel parti êtes-vous ?

— Je suis du parti ministériel.

— Ah ! tant pis ! Vous ne serez pas, dans ce cas, préfet de sitôt.

— Comment cela ?

— Le ministère va tomber ; ses jours sont comptés.

— Allons donc ! voilà que vous vous occupez aussi de politique, dame Loxie.

— Eh ! peut-on faire autrement, par le temps qui court, Monsieur le sous-préfet ?

L'aveugle interrompit leur conversation, en soupirant encore une fois, du plus profond du cœur :

— Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi !

Le sous-préfet interrogea la vieille, des yeux, et, posant l'index sur son front, il secoua ensuite sa main ouverte.

Le geste signifiait clairement :

— Aurait-il l'esprit dérangé ?

Dame Loxie fit un signe de tête négatif. Elle porta d'a-

bord la main à ses yeux qu'elle ferma, puis elle la posa sur son cœur.

Le sous-préfet comprit à cette pantomime que le vieillard était en proie à une profonde tristesse depuis qu'il avait perdu la vue.

Ce dialogue muet établit des rapports tout à fait familiers entre la vieille femme et le sous-préfet. S'il était resté encore entre eux quelque petit nuage à la suite de la question que ce dernier lui avait adressée en lui demandant si l'aveugle était son mari, ce nuage se dissipa complètement. Ils reprirent leur conversation, un moment interrompue, avec plus d'intimité qu'auparavant.

C'était toujours la politique qui en faisait les frais. Dame Loxie raconta longuement les péripéties de la dernière lutte électorale dans son île, sans cacher ni la part active qu'elle avait prise en faveur du candidat de l'opposition qui avait malheureusement échoué, ni ses espérances pour la défaite prochaine du parti au pouvoir.

Le sous-préfet commençait à s'ennuyer, car il était réduit à ne prendre qu'une part tout à fait passive à la conversation. A peine réussissait-il à placer, de loin en loin, un mot, en interrompant l'éloquence à jet continu de son interlocutrice. Au reste, son attention était aussi attirée du côté du cabinet du docteur.

La porte s'ouvrit enfin, et la dame élégante sortit avec sa petite fille. Le sous-préfet saisit en toute hâte son chapeau, et suivit, dans son cabinet, le docteur qu'il voulait consulter sur le numéro des verres de ses lunettes.

VI

Dame Loxie et l'aveugle restèrent seuls.

— Notre tour va bientôt venir, Yanni; le docteur va nous recevoir tout à l'heure. Entends-tu?

L'aveugle ne répondit pas.

C'était la première fois que sa compagne lui adressait la parole, depuis qu'ils se trouvaient chez l'oculiste.

Le silence mélancolique du vieillard s'accordait mal avec la volubilité de la vieille. A la vérité, elle pouvait fort bien parler pour deux; mais encore, pour cela, lui fallait-il un auditeur qui témoignât qu'il l'écoutait, soit en l'interrompant de temps en temps, soit, au moins, en la regardant.

Le vieux Yanni ne pouvait lui donner aucune de ces satisfactions. Ses yeux n'avaient point de regard, et ses lèvres ne s'entr'ouvraient pas facilement. Pourtant, dame Loxie essayait de secouer la torpeur de ce malheureux, en ce moment surtout où le docteur allait le voir.

— Tu entends combien de personnes viennent le consulter, reprit-elle. Il y a longtemps déjà que nous attendons notre tour. C'est vraiment un grand médecin. Il te guérira, toi aussi, Yanni, avec l'aide de Dieu! M'entends-tu?

Pour toute réponse, le vieillard poussa un soupir!

— Ah! ne vas pas te mettre à recommencer ton : « Dieu de miséricorde! » reprit la vieille avec vivacité. Cela me brise le cœur! Et puis, on t'écoute, et on croirait vraiment que tu demandes l'aumône.

— Est-ce que je ne la reçois pas? répondit l'aveugle.

— Ah! tu vas recommencer encore ta vieille histoire : « Que tu m'es à charge; — et pourquoi tant de dépenses! — et à quoi bon les médecins! » — Et ceci, et cela! Tu peux dire tout ce que tu veux, maintenant que j'ai réussi à t'amener ici. Seulement, sache bien et une fois pour toutes, que tu ne me dois rien. Je te l'ai dit plusieurs fois déjà et je te le répète : ce n'est pas pour toi que je suis venue ici. J'avais des affaires!

— Ah oui! des affaires! murmura l'aveugle.

La vieille fit semblant de ne pas remarquer cette expression d'incrédulité.

Elle reprit :

— Qu'est-ce que cela me faisait de te prendre avec moi. Je n'ai même pas eu à payer ton passage. Le capitaine n'a pas voulu le recevoir. Serait-ce le pain que je partage avec toi qui te tourmente? Tu me fais injure, Yanni, en pensant et en disant des choses pareilles. Et puis, au bout du compte, n'est-ce pas mon devoir de t'aider? Oui, c'est mon devoir!..... Et grâce à Dieu, je suis en mesure de le faire. Je ne fais tort à personne après moi, et je puis agir comme il me plaît pendant ma vie. Et quel plus grand plaisir me reste-t-il que d'être utile aux autres, tant que je le puis? Laisse donc tout cela, Yanni. Que le bon Dieu te rende la lumière, et je serai largement récompensée si j'ai pu faire quelque chose pour toi!

— Je ne reverrai jamais plus la lumière, dit l'aveugle tristement.

— Il ne faut pas désespérer, Yanni! Tant d'autres ont été guéris! Faut-il te nommer, un à un, tous ceux que je connais. Eux aussi avaient des yeux comme toi; ils les ont perdus, et le bon Dieu les leur a rendus.

— Dieu de miséricorde!...

— Je t'ai déjà prié, Yanni, de ne plus gémir comme cela. Dis cela en toi-même, Dieu l'entendra aussi bien!

— Je veux l'entendre, moi aussi. Cela me soulage.

— Eh bien! dis ce que tu veux, si cela te fait plaisir.



Dame Loxie se leva avec une certaine impatience. Elle se leva, parce qu'elle sentait le besoin de dissiper, en se donnant du mouvement, la tristesse que lui causaient les soupirs de l'aveugle, et se mit à examiner de près les meubles de la salle à manger. Ce qui attira surtout son attention, ce fut le portrait du docteur. Elle le regardait avec eu-

riosité, lorsque la porte du cabinet se rouvrit.

Le sous-préfet, en passant, fit à dame Loxie un salut amical que celle-ci ne remarqua même pas.

Elle courut à l'aveugle, le prit par la main, le fit lever, et se dirigea, en le traînant après elle, vers le médecin qui se tenait sur le seuil de sa porte.

VII

En ce moment, l'horloge de l'église voisine se mit à sonner midi et, en même temps, la bonne entra dans la salle à manger, portant sur un large plateau, des verres et des assiettes.



— Je suis bien fâché, ma bonne dame, dit le docteur, en avançant vers la vieille dame, mais, vous l'entendez, il est midi, et je dois sortir aussitôt après mon déjeuner. Revenez demain, je vous prie, ou plutôt, venez de bon matin à ma visite à l'hôpital.

— Vous voyez ! Je vous l'avais bien dit, observa la bonne, en déposant son plateau sur la table.

Et, se tournant vers son maître :

— Je me suis épuisée, continua-t-elle, à essayer de lui faire comprendre qu'il fallait aller à l'hôpital ! Mais elle n'a rien voulu

entendre.

Dame Loxie sentit le sang lui monter à la tête ; mais elle se contint, et, sans paraître prendre garde aux pa-

roles de la bonne, elle s'adressa au docteur d'une voix caressante :

— Vous ne ferez pas cette injure, mon bon docteur, à des gens qui sont venus de si loin pour vous consulter. Cela ne vous prendra que quelques minutes. Rien qu'en l'examinant, vous verrez ce qu'il a. Je vous en prie, mon bon docteur !

Le docteur paraissait hésiter.

— Voici, continua la vieille, voici une lettre que notre médecin de là-bas m'a donnée pour vous.

Et, quittant la main de l'aveugle, elle tira de sa chemise de soie la lettre qu'elle tendit au docteur.

— Il m'a dit et répété, continua-t-elle, que vous avez un cœur d'or et que vous savez consoler les malheureux par votre bonté, avant même de les guérir par votre art !

— Ah ! flatteuse ! flatteuse ! dit le docteur en souriant ; et, tout en ouvrant la lettre, il se dirigea vers son cabinet. »

Dame Loxie, trainant son aveugle après elle, lança sur la bonne un regard de triomphe, et entra dans le cabinet à la suite du médecin qui lisait la lettre de son confrère.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Cher et respecté maître,

Je vous recommande tout particulièrement la personne qui vous remettra cette lettre. Dame Loxie est la bonté même ; c'est la femme la plus riche de notre village, peut-être même de l'île entière, mais elle vit pauvrement

comme une paysanne, et dépense tout son argent en bonnes œuvres, cherchant à soulager ceux qui ont besoin de ses soins. Cela ne l'empêche pas de savoir compter, et elle ne permet pas que l'on abuse de sa bonté. En somme, c'est vraiment Notre-Dame de charité, comme nos villageois la nomment ici. Son notaire m'a même appris en confidence que, par testament, elle a laissé toute sa fortune à l'école de son village.

« Mais dame Loxie n'est pas seulement la providence de nos pauvres ; elle est, de plus, une puissance. Elle exerce une influence avec laquelle il faut compter, et qui peut m'être très utile pour les élections prochaines auxquelles je compte me porter candidat, avec votre permission, pour répondre au désir que m'ont exprimé plusieurs de mes amis politiques.

« Dans la certitude que votre bon accueil me procurera de nouveaux titres à la bienveillance de cette brave dame,

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Pas un mot relativement à l'aveugle ! Le docteur ne remarqua pas beaucoup cette omission. De tout ce que lui disait la lettre, ce qui lui fit surtout impression, et une impression, il faut le dire, désagréable, c'était l'intention de son confrère de se porter candidat.

— L'imbécile ! se dit-il en lui-même.

Et il jeta la lettre sur la table.

— Venez, que je vous examine, dit-il à l'aveugle.

Le prenant par la main, il le conduisit près de la fenêtre et, lui ouvrant les paupières avec les doigts, il regarda un moment, avec grande attention, ses yeux privés de lumière ; puis, se tournant vers la vieille qui suivait tous ses

mouvements, il étendit horizontalement la main, comme pour dire : — C'est fini!

La vieille femme posa vivement son doigt sur sa bouche, puis pressa les deux mains avec un geste suppliant. Elle ne voulait pas que le docteur dit à l'aveugle que tout espoir était perdu.



Le médecin comprit cette prière muette. Il était accoutumé à donner à ses malades de vaines consolations.

— Y a-t-il longtemps que vous ne voyez plus ? demanda-t-il à l'aveugle.

Ce fut dame Loxie qui répondit pour lui :

— Il y a trois ans que sa vue a commencé à baisser. Le pauvre garçon a quitté le pays quand il était encore jeune. Il travaillait pour gagner son pain ; mais toutes ses économies s'en sont allées aux médecins de là-bas. C'est

alors qu'il est revenu au pays, il y a un an de cela. Il y voyait encore un peu ; il distinguait le jour de la nuit. Depuis trois mois, il ne voit plus rien. Tout est noir, dit-il.

— Tout est noir, répéta l'aveugle, de sa voix lugubre.

— La vieille pressa ses paupières avec ses doigts, pour arrêter une larme prête à couler.

Le médecin l'observait avec intérêt.

— C'est votre mari ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit la vieille ; mais sa réponse n'exprimait ni l'irritation ni l'impatience avec lesquelles elle avait répondu à la même question faite par le sous-préfet.

— Est-ce votre frère ? demanda encore le docteur.

— Non plus.

— C'est donc votre amoureux alors, dit le docteur en souriant.

Dame Loxie porta encore une fois la main à ses lèvres et cacha son sourire par ce geste qui lui était familier.

— C'est mon compatriote, dit-elle, après quelques moments de silence.

Le docteur continuait à l'observer.

— L'infortuné, reprit-elle, n'a point de parents. Je le connais depuis que nous étions enfants. Et moi qui vous parle, je suis seule aussi. Maintenant, tous les deux nous sommes près du tombeau. S'il y voyait et que je fusse aveugle, c'est lui qui m'aurait amenée ici. Moi, j'ai encore mes yeux ; vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Je comprends que vous êtes une bonne chrétienne, répondit le docteur.

Et se tournant vers l'aveugle :

— Vous devez remercier Dieu, dit-il, de connaître une personne aussi charitable.

— Que Dieu soit loué! soupira l'aveugle.

— Et qu'allez-vous lui ordonner, docteur, pour ses yeux? dit dame Loxie, en clignant la paupière, pour faire comprendre à l'oculiste le but de sa demande.

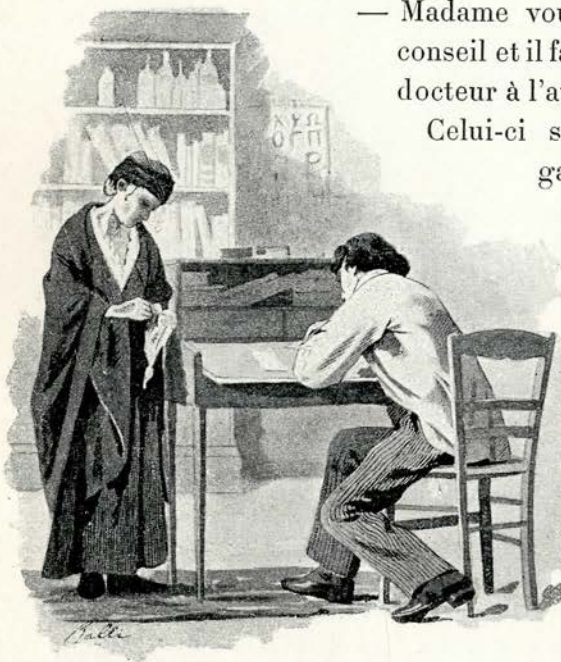
Je vais lui donner une potion pour se laver les yeux; mais il faut qu'il s'occupe de ses mains.

— C'est ce que je lui dis toujours, docteur! A rester les mains croisées quand les yeux sont fermés, l'intelligence finit par se rouiller. Je lui conseille d'apprendre à tresser des paniers.

— Madame vous donne un bon conseil et il faut lui obéir, dit le docteur à l'aveugle.

Celui-ci secoua la tête et garda le silence. Il ne se faisait pas d'illusions, le malheureux. Il savait bien qu'il ne reverrait plus la lumière tant qu'il serait encore sur la terre.

Le médecin s'assit à son bureau pour écrire



son ordonnance.

Cependant dame Loxie tira son mouchoir de son sein, défit un nœud qu'elle avait fait dans un coin, et, en retirant deux pièces blanches de cinq drachmes chacune,

elle les déposa, sans bruit, sur la table, tandis que le docteur lui tendait son ordonnance.

— Qu'est cela ? s'écria le docteur. Reprenez bien vite votre argent ; à cette heure, je ne reçois plus de clients, je ne vois que mes amis.

Et prenant, parmi les pièces de monnaie qui étaient sur sa table, une pièce d'or, il voulut l'ajouter au deux pièces d'argent qu'il força la vieille à reprendre.

— C'est une commande de paniers, dit-il en montrant l'aveugle.

— Oh ? pour cela, non, dit dame Loxie. Non seulement vous ne voulez pas accepter de l'argent, mais vous voulez en donner. Non ! non !

Et elle refusa nettement l'offrande.

— On a bien raison de dire que vous êtes un brave homme, continua-t-elle.

— C'est vous qui êtes une brave femme. Je vous assure qu'à votre place, je ne me serais pas mis en voyage, et je n'aurais pas couru le risque d'être noyé, pour un homme qui n'est ni mon mari, ni mon frère, ni mon amoureux ?

— Eh bien, faut-il tout vous dire, mon bon docteur ?

— Et de sa main, elle cacha un sourire. — Ce n'est ni mon mari, ni mon frère ; ce n'est pas mon amoureux non plus, mais... Comment vous dire cela?... Il fut un temps où il l'a été. C'est à cause de moi qu'il a quitté le pays, lorsqu'on me maria. Mes parents n'ont pas voulu de lui parce qu'il n'avait rien. Si l'on m'avait consultée, c'est lui que j'aurais choisi. C'était alors un beau jeune homme ! Fidèle, oh ! oui, fidèle ; il me l'a bien prouvé, car il ne s'est jamais marié ! Il est parti, jeune, et il est revenu vieux et

aveugle... Et moi, pendant son absence, j'ai vu mettre au tombeau mon mari et mes enfants. Nous nous sommes retrouvés encore une fois, l'un près de l'autre, et malheureux tous les deux. Mais, que voulez-vous? La jeunesse passe et ne revient plus... Vous comprenez, n'est-ce pas?... Maintenant, si je suis seule et triste, ce n'est pas sa faute à lui, et j'ai le devoir de ne pas l'abandonner, tout seul, dans les ténèbres. Vous comprenez, n'est-ce pas?

— Marie, Marie, cria le docteur, en appelant sa bonne, mettez deux couverts de plus!

Et, s'adressant à dame Loxie :

— Ma bonne dame, lui dit-il, vous me raconterez tout cela à table, car j'aime les histoires d'amour.

— Oh! cela ne se peut pas, mon bon docteur; nous asseoir à la même table que vous!

— Cela sera cependant, dit le docteur.

Dame Loxie persistait dans son refus. Mais, pensant tout à coup à la bonne, elle ne put résister au plaisir de se venger en s'asseyant à la table de son maître, elle, à qui on avait voulu fermer la porte au nez.

— Puisque vous le voulez, docteur, soit. Nous boirons un verre de vin à votre santé, et puis nous vous quitterons.

Et, prenant l'aveugle par la main, elle suivit le docteur dans la salle à manger.

— Dieu de miséricorde!... recommença l'aveugle.

— Chut, Yanni! Il ne faut pas que le docteur t'entende.

Yanni se tut.

— Mon confrère, pensa le docteur, va s'imaginer que

j'ai fait toutes ces politesses à cette brave femme pour lui procurer des voix. Il veut donc être député, lui aussi! Eh bien, soit; il verra ce que c'est!

— Ah! docteur, dit dame Loxie, pendant que le médecin remplissait les verres, si seule-



ment, vous vouliez être notre député! Je mettrais notre ile sens dessus dessous pour vous faire nommer.

— Grand merci! Je n'en ai nulle envie! Prenez mon confrère sous votre protection, au lieu de moi!

Et, tendant les verres pleins :

— A votre santé, et à celle... de votre amoureux!

— A la vôtre, docteur!

L'ENRAGÉ

L'ENRAGÉ



On parlait de chiens.

Le diner venait de finir; les dames, retirées sur le balcon, regardaient les nuages empourprés par les rayons du soleil couchant, et nous, tout autour de la table, nous prenions notre café en fumant. Seul, André, mon neveu, qui ne fume pas encore ou qui fume en cachette, jouait, dans un coin, avec son chien. Mais la manifestation bruyante de leur camaraderie ne contribuait ni à l'amusement ni à la paisible digestion des gens d'âge mûr qui se trouvaient réunis. Personne cependant n'osait se plaindre, car André était le fils unique du maître de la maison, et le chien, le compagnon favori d'André. Cependant, il ne fallait pas une forte dose d'intelligence pour deviner que nous eussions été, tous, fort satisfaits de voir congédier le gênant quadrupède. Mon beau-frère, qui comprend aisément, se chargea de nous débarrasser de sa présence, malgré l'ennui non dissimulé de son fils.

Le calme une fois rétabli, la conversation reprit avec

une animation nouvelle. Naturellement, on se mit à parler de l'exilé, de ses diverses qualités, de sa race en particulier, et des chiens en général. En parlant de chiens, nous arrivâmes, de fil en aiguille, à parler de la rage. André, qui paraissait s'intéresser plus que tout autre à cette question, demanda au prêtre du village, qui était un nos convives, si la rage était fréquente dans le pays.



— Fréquente, non; mais elle n'est pas sans exemple, répondit le pappas Séraphim, et il nous parla, entre autres choses, d'un excellent chien qu'il avait eu et qu'il avait été obligé d'abattre,

lorsqu'il avait acquis la conviction qu'il était enragé.

André interrompait, à tous moments, le prêtre par ses questions. — A quoi le pappas Séraphim avait-il vu que son chien était enragé? Que lui avait-il fait? Où l'avait-il attaché? Comment l'avait-il tué?

Le prêtre répondait avec complaisance, et j'avoue que

de ces demandes et réponses j'appris, ce soir-là, pas mal de choses sur la rage.

— Nous parlons de chiens enragés, dit mon beau-frère, en interrompant une dernière question de son fils, mais que dirais-tu, André, si tu entendais le pappas Séraphim te raconter qu'il a vu un homme enragé ?

— Un homme enragé ! s'écria André, et, en même temps, tous, nous accablâmes le prêtre de questions. — Comment ? Où ? Quand ? Qu'arriva-t-il ? Comment cela finit-il ?

Les épais sourcils du pappas Séraphim s'étaient contractés en entendant les dernières paroles de mon beau-frère. Il ne répondit à aucune de nos questions qui se pressaient les unes sur les autres. Son silence et son air sombre témoignaient des tristes souvenirs qui oppressaient son cœur. Il ne lui était pas agréable de les raviver, mais, nous voyant, tous, curieux et impatients de l'entendre, il surmonta son hésitation, s'affermir sur sa chaise, ôta son bonnet, le posa sur la table, passa deux ou trois fois la main sur son front, et, promenant son regard tranquille successivement sur nos visages, il commença son récit en ces termes :

— Vous connaissez tous l'endroit appelé : *les Vieilles-Aires*, tout près d'ici, à l'extrémité du village. Comme vous vous le rappelez, notre cimetière est un peu plus loin, vers le couchant. A droite, il y a des vignes ; à gauche, la montagne, et au milieu, la route qui conduit des *Vieilles-Aires* au cimetière. A mi-chemin, du côté de la montagne, vous devez avoir remarqué un grand pin solitaire. Ses vieilles branches forment une sorte d'oasis d'ombre, lorsque le soleil brûle cette campagne aride.



Toutes les fois que je passe par là mon cœur se serre à la vue de ce pin et je crois toujours entendre dans le bruit que le vent fait dans ses branches, le nom du malheureux Christos.

Treize années sont passées depuis ! C'était vers la mi-août. Depuis quelques jours, le bruit s'était répandu qu'un loup rôdait autour du village. Le vieux Mitros qui, cette année même, avait bâti sa petite chaumière, tout près des *Aires*, racontait qu'une nuit il avait été réveillé par les aboiements de son chien, et qu'ayant ouvert sa fenêtre, il avait vu, hors du mur de son enclos, un loup énorme. Il avait pris son fusil et fait feu, mais il avait manqué son coup, et, au clair de la lune, il avait vu le loup partir, en chancelant et la queue basse. Sa frayeur avait été telle qu'il n'avait pas pensé à recharger son fusil pour tirer un second coup. Nos bergers avaient aussi, de leur côté, parlé d'une rencontre pareille, de sorte que le village était plein du bruit que nous avions tout

près de nous un loup dangereux. Les paysans ne dormaient que d'un œil, toujours préoccupés de leur bétail.

Le danger était plus grand qu'ils ne se le figuraient, car l'ennemi, ce n'était pas un loup affamé, c'était une louve enragée.

Une après-midi, c'était un lundi, Christos faisait paître les moutons de son père près du pin dont je vous parlais. Assis à l'ombre, il était occupé à récurer une vieille écuelle à lait, lorsque, tout à coup, il voit ses moutons terrifiés s'enfuir en montant les uns sur les autres; il tourne les yeux du côté du cimetière, et que voit-il? A vingt pas de lui, la louve, hérissée, prête à l'attaque, montrait ses terribles dents.

Christos se lève aussitôt et saisit une pierre. D'ordinaire les loups ont peur de l'homme et se sauvent, mais que Dieu vous garde d'un animal enragé!

Le pappas Séraphim, par un mouvement machinal, reprit son bonnet et le mit sur sa tête.

Après quelques moments de silence, il reprit :

— Permettez-moi, mes amis, de vous donner un conseil, tout en souhaitant que vous n'en ayez jamais besoin. Il n'est pas probable que vous vous trouviez en présence d'un loup enragé, mais si, Dieu vous en préserve! vous étiez attaqué par un chien enragé et que vous n'avez pas une arme, ou un bâton assez fort pour lui casser la tête, prenez soin, avant tout, de préserver vos mains. Si vous luttez avec les mains contre cet animal, il vous mordra. Vous qui êtes vêtus à l'européenne, vous avez votre chapeau; moi, j'ai mon bonnet; le paysan a son fez; à tout prix, ne pensez qu'à garantir vos mains, et servez-vous

pour cela de n'importe quel objet comme d'un bouclier.

Christos n'avait ni le moyen ni le temps de se mettre à l'abri. La louve, au lieu de tourner le dos et de s'enfuir, dès qu'elle vit le jeune homme se lever, s'élança sur lui, et, avant même que Christos eût eu le temps de jeter la pierre qu'il tenait, les pattes de devant de la bête serraient son flanc droit, et ses dents déchiraient sa poitrine.

La pierre tomba de ses doigts, mais ses deux mains étaient libres.

Christos était le plus grand des jeunes gens de notre village, il était robuste et courageux, un vrai pallicare; il est vrai que le danger fait un brave même d'un lâche. Il abaisse brusquement son bras droit et serre fortement sous son aisselle le cou de la louve; de son bras gauche, il lui saisit la tête et essaye de l'étrangler.

Alors commença une lutte terrible. Les ongles et les dents de la bête enragée labouraient le flanc du malheureux qui ne pouvait faire usage de son couteau, car pour le tirer de sa ceinture il aurait dû lâcher le cou de la louve qu'il tenait toujours de sa main gauche. Il ne pouvait remuer son bras droit sans détendre le cran qui serrait la bête; il n'osait pas appeler au secours. Malheur à celui qui lutte s'il dépense ses forces à crier!

A la fin, tous les deux tombèrent par terre, sans se quitter, dans un horrible embrassement; Christos dessus, la louve dessous; mais celle-ci avait sa tête libre contre la poitrine de Christos, qu'elle déchirait toujours, en essayant de se dégager.

Christos sentait ses forces diminuer. Il commençait à perdre courage, lorsque tout à coup il entendit une voix,

la voix du vieux Mitros : — « Tiens ferme, Christos; j'arrive! »

Les moutons de Christos, en fuyant, étaient arrivés jusqu'à la chaumière du vieux Mitros. Étonné, le vieillard ouvrit sa porte et vit de loin Christos aux prises avec la bête. Il détacha aussitôt son fusil de la muraille et se mit à courir aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes.

Lorsqu'enfin il arriva sous le pin et qu'il vit ce groupe, il se trouva dans un grand embarras. Comment tirer sur la bête sans risquer de blesser l'homme?



Christos, puisant de nouvelles forces dans le secours qui lui venait, serre la tête de la louve, l'écarte autant qu'il peut de sa poitrine, et crie : « Feu! » Le vieillard, sans perdre de temps, appuie le canon de son fusil sur l'oreille de la bête et tire. La louve fut foudroyée.

Le pappas Séraphim se tut pendant quelques moments. Aucun de nous ne troubla son silence; nous voyions

qu'il avait encore autre chose à nous dire et nous attendions.

Pendant le soleil s'était couché. Dans la chambre, l'ombre commençait à se faire dans les angles.

Les dames étaient toujours sur le balcon et nous entendions leurs conversations enjouées et leurs gais éclats de rire.

— Savez-vous, mes amis, continua le prêtre, à quoi je pensais, à quoi je pense souvent? Je pensais, à ce que nous coûte notre ignorance. Combien de maux ne pourrions-nous pas éviter ou amoindrir, si nos connaissances étaient plus développées! Mais qui nous enseignerait ces choses? Nous progressons graduellement, il est vrai, mais nous sommes encore bien arriérés. Croiriez-vous que dans tous les villages de cette conscription, il n'y a ni un médecin ni même une pharmacie! Je ne sais si on a jamais imprimé à Athènes, mais assurément il n'est pas venu jusqu'ici, un livre ou une brochure contenant des conseils sur les moyens d'éviter ou de guérir les maladies les plus ordinaires. Je ne parle pas de la rage, mais de ces maladies qui moissonnent nos enfants. Mais laissons cela; cela viendra avec le temps.

Lorsque Christos retourna au village, appuyé sur l'épaule du vieux Mitros, blessé, sanglant, les habits déchirés, tout le monde fut en émoi. Je fus informé sur-le-champ de ce qui venait de se passer et j'allai le voir. Il demeurait chez son père, dans cette maison à un étage, sur le chemin de l'Église. En bas, il y a un magasin et un pressoir d'huile; au-dessus, deux petites chambres. On

monte par un escalier extérieur placé sur la façade, du côté du chemin.

— Là où demeure maintenant le maître d'école? demanda André.

— Oui, précisément! Lorsque je fus arrivé, j'eus la plus grande difficulté à pénétrer jusqu'à Christos. Les voisines avaient rempli les deux chambres et entouraient le jeune homme, pleines de bonne volonté, assurément, mais gênantes, et, au lieu de secours, n'apportant que la confusion.

La première chose à faire n'était pas de laver le sang ni de raccommoder les vêtements déchirés de Christos, mais de cautériser ses blessures. Personne ne songeait à cela. On ne se préoccupait que de se procurer l'herbe contre la rage. Que n'ai-je pas fait pour leur persuader d'envoyer le blessé immédiatement à Athènes, à l'hôpital. On ne voulait pas en entendre parler. L'herbe contre la rage et rien que l'herbe contre la rage! Voilà la panacée que tout le monde cherchait. Malheureusement, au village personne n'avait cette herbe!

— Quelle plante est-ce? demandai-je au prêtre, en l'interrompant.

Tous les gens, autour de la table, se retournèrent de mon côté et je me sentais rougir sous ces regards. Je compris que mon interruption n'était pas du goût de l'auditoire et je me repentis de ma question inopportune. Ce n'était pas le moment de faire des recherches de botanique; je m'en aperçus trop tard.

— Je ne sais comment vous la décrire, car je ne la connais point, me répondit le prêtre. Je suppose qu'elle pousse à Salamine; c'est le secret des moines du couvent

de Phanéroméni et une source de revenus pour eux (1).

Je me contentai de l'explication et je baissai la tête en silence.

Le pappas Séraphim comprit que j'étais gêné et, se tournant vers le reste de la compagnie, il reprit :

— A la fin, après beaucoup de difficultés, je réussis à convaincre Christos ainsi que ceux, ou plutôt celles, qui l'entouraient et il fut décidé qu'on le conduirait à Athènes. Il voulait ne s'en aller que le lendemain. J'insistai et je réussis à le faire partir tout de suite, en promettant de l'accompagner. Nous montâmes sur nos ânes et nous nous mîmes en route. Les voisines nous accompagnèrent de leurs vœux dont elles étaient prodigues; mais sans paraître aucunement convaincues que l'hôpital remplacerait utilement l'herbe contre la rage. Nous arrivâmes à Athènes très tard. Je laissai Christos à l'hôpital et je retournai dans mon presbytère, au milieu de la nuit.

Tout cela était arrivé, comme je vous l'ai dit, le lundi. Le jeudi, Christos revint au village, souffrant encore des brûlures de la cautérisation. Pour le reste, il paraissait bien portant. Quelques jours après, ses blessures étaient tout à fait cicatrisées.

Mais les paysans n'avaient pas confiance dans le traitement de l'hôpital. Leurs craintes venaient non pas de ce

(1) On voit que ce récit a été écrit avant les découvertes de M. Pasteur.

L'onguent des moines de Salamine est un mélange de poudre d'insecte coléoptère (*Mytabris*) et de la racine de la plante *Cynanchum erectum*, de la famille des Asclépiadées. Selon Fraas, cette plante est le *Ἀπόκνονον* des anciens, qui portait aussi le nom de *Κυνόμορον* et de *Παρδαλιαγγίς* (*Synopt. plant. fl. classicae*, p. 160). Un autre nom du *Cynanchum erectum* est *Marsdenia erecta*; en grec vulgaire, cette plante s'appelle *Ψόριος* (bête crevée) ou *Λυσσόχορτον* (herbe pour la rage).

que la cautérisation avait été trop tardive, mais de ce qu'on n'avait pas employé l'herbe contre la rage. Pouvait-on prévenir ce terrible mal sans ce remède? Aussi, partout où Christos

paraissait, on sentait se manifester une inquiétude secrète. Les mères s'empressaient d'appeler leurs enfants pour qu'il ne se trouvasent pas avec les hommes



semblaient le ménager comme s'ils avaient voulu écarter toute occasion de le mettre en colère. En un mot, le village était sur ses gardes. Christos partageait-il, lui aussi, les craintes des autres, quant à sa guérison? L'hésitation avec laquelle il me répondait quand je le rencon-

trais, le regard oblique qu'il jetait sur les passants pendant que je causais avec lui, tout cela, et bien d'autres choses encore, me paraissait un signe que le pauvre garçon n'était pas sans appréhension. Je le plaignais du fond de mon cœur. Figurez-vous, mes amis, les tourments, l'angoisse qu'on doit ressentir lorsque l'on a peur d'avoir le germe d'une pareille maladie et qu'on s'attend d'un jour à l'autre à la voir se déclarer.

— Ce qu'il y a de plus affreux, dit mon beau-frère, c'est que cette crainte même entretient le mal. Je lisais dernièrement un article à ce sujet, dans une revue scientifique. La peur qui s'empare de beaucoup de personnes, quand elles ont été mordues par un chien, peur qu'elles cachent soit par amour-propre, soit pour ne pas communiquer aux autres leur inquiétude, est en elle-même une maladie. Cet état pathologique aggrave les conséquences de la morsure et de la cautérisation. Ces causes, à elles seules, peuvent produire le tétanos. L'hydrophobie et le tétanos ont beaucoup de points de ressemblance. Voilà ce que disent les médecins. Mais, à quoi bon nous le dire, s'ils ne nous donnent pas, en même temps, le moyen de dominer ou de dissiper nos craintes secrètes. Voilà où je les attends. Mais, je vous demande pardon, mon père, de vous avoir interrompu.

— Sans avoir jamais rien lu de pareil, reprit le prêtre, j'ai pensé à cela.

Pendant les semaines se passaient et les paysans commençaient à oublier cette histoire, ou du moins, ils n'en parlaient plus, lorsque, tout à coup, vers la fin de septembre, un matin, le père de Christos vint me trouver pour me dire que son fils n'allait pas bien.

— Qu'a-t-il donc ?

— Je ne sais ; il a la fièvre, il n'a pas d'appétit.

J'allai le voir toute de suite. Je le trouvai, couché par terre, sur sa cape. Il était calme, mais pâle et affecté de son état. Il me dit qu'il ne pouvait pas respirer, qu'il lui prenait parfois comme un étouffement à la gorge, qu'il était très oppress-



sé. Je lui présentai un peu de lait et je l'engageai à le boire. Il se souleva et prit la tasse de mes mains, mais, dès qu'il l'eut approchée de ses lèvres, il fut saisi de frisson et de dégoût. J'eus à peine le temps de prendre la tasse de ses mains. Il eut des spasmes terribles ; je crus qu'il allait passer. Peu à peu il revint à lui :

— Ah ! me dit-il, la faute en est à mon père. S'il avait

eu soin de me procurer de l'herbe contre la rage, je ne mourrais pas enragé!

Je tâchai de lui persuader que sa maladie n'était qu'un simple dérangement d'estomac. Je lui dis tout ce que je pouvais, malheureusement sans trop y croire moi-même, et je le quittai, lui promettant de revenir le soir, car, ce jour-là, j'avais à célébrer un mariage dans le village le plus éloigné de ma paroisse. C'est la vie du prêtre! De la douleur à la joie! Du mariage à l'enterrement... Enfin!

Le soir, avant même de rentrer dans le village, j'appris que Christos avait le délire. Il était devenu furieux. Son père m'attendait au presbytère; il voulait que je l'aidasse à transporter le malade dans une autre maison, au rez-de-chaussée. Ses voisins l'exigeaient. Ils avaient peur que Christos allât par les rues et ne se mît à mordre les gens qu'il rencontrerait. A l'étage où il se trouvait, on ne pouvait pas l'empêcher de sortir; il aurait pu sauter par la fenêtre. On voulait qu'il fût dans un rez-de-chaussée pour pouvoir mieux le garder. Les paysans avaient peur, et la peur rend féroce. Je compris que si le pauvre Christos devenait dangereux on le tuerait à coups de fusil.

Sans perdre de temps, je montai chez lui. Heureusement, je trouvai le malade dans une période de calme. Il était assis par terre, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Les meubles de la chambre étaient dans le plus grand désordre, et, partout, on voyait des débris de pots cassés. Je dois avouer qu'à ce moment j'éprouvai un sentiment de frayeur. Je pensais que je commettais une imprudence en allant là, tout seul. Mais,

l'eussé-je voulu, il n'était plus temps de reculer. Je m'approchai de lui, je posai ma main sur sa tête, et je récitai une prière à haute voix.

Lorsque j'eus fit le signe de la me baisa la main. n'êtes pas bien cher Christos, lui dis - je; allons dans la maison de votre oncle; venez. Là, personne n'habite. Vous serez mieux et plus tranquille. Venez avec moi.

Il se leva sans rien dire.

— Je ne veux pas qu'on me voie, dit-il tranquillement. Dites-leur, à tous, de s'écarter de notre chemin

J'ouvris la porte et quoi qu'il n'y eût personne, je criai à haute voix :

— Allez-vous-en tous; rentrez chez vous!

— La rue est tout à fait déserte, Christos; allons.

— Je ne puis pas voir la lumière, mon père; elle me fait mal!

fini, il
croix et
— Vous
ici, mon



Le soleil approchait de son couchant, et, par la porte



ouverte, ses rayons se répandaient dans la chambre.

Christos prit sa cape, la mit sur sa tête, l'abaisse sur ses yeux et me tendit la main. Moi devant, lui derrière,

nous passâmes d'une maison à l'autre. Je restai assez longtemps près de lui, faisant tous mes efforts pour le consoler, et quand je partis, la nuit était tout à fait tombée.

Lorsque j'ouvris la porte pour sortir, il me sembla voir, dans l'obscurité, des hommes armés.

Je fermai la porte. La clef était en dehors ; je la retirai et je partis. Les paysans m'entourèrent aussitôt, m'accablant de questions sur le malade. Je leur dis qu'il allait mourir, et je les priai, au nom du Dieu de miséricorde, de le laisser mourir en paix. Les malheureux n'étaient pas sans compassion. Ils plaignaient de tout leur cœur, leur ami, leur camarade, mais le sentiment de la conservation est plus fort que la pitié, et la peur excite dans le cœur de l'homme ignorant des instincts de bête féroce...

A ce moment du récit, les dames vinrent nous rejoindre.



La fraîcheur de la soirée les chassait du balcon.



— Comment! Vous êtes encore dans l'obscurité, dit ma sœur. Le pappas Séraphim doit vous raconter quel-

que belle histoire. Dites-nous la donc; cela nous divertira.

Et elle commanda d'apporter de la lumière.

— Qu'est devenu Christos? demanda tout bas André.

Le prêtre ferma les yeux et étendit horizontalement la main.

Je ne voulus pas approfondir ce que ce geste signifiait.

Était-il mort naturellement? l'avait-on tué?

Le domestique entra avec les bougies allumées et nous changeâmes de conversation.

PHILIPPE MARTHAS

PHILIPPE MARTHAS

Les jeunes gens d'aujourd'hui peuvent difficilement se faire une idée exacte de ce qu'étaient, avant qu'ils fussent au monde, les villes de la Grèce, actuellement si florissantes. Syra possède maintenant des rues carrossables; même, sur la place, on peut trouver une station de voitures à deux chevaux; de plus, ô miracle! on parle de l'établissement d'un tramway entre la ville et la campagne. Et pourtant, deux frères de ma connaissance, vieux, tous les deux aujourd'hui, se rappellent l'impression que leur produisit, il y a cinquante ans, quand ils allèrent pour la première fois à Athènes, la reine Amélie à cheval. Le spectacle était, pour eux, aussi imposant que nouveau. Ils voyaient la première reine de Grèce, la belle Amélie, alors l'idole du peuple, et ils la voyaient sur un animal noble, vif et gracieux, assise de côté sur une selle européenne toute différente du bât que, seul, ils connaissaient alors. Ils rentrèrent à la maison, ébahis : — « Mère! mère! s'écria le plus jeune, j'ai vu la reine sur un bel âne! » — « Ce n'était pas un âne, dit le plus grand avec un ton de supériorité; c'était un mulet. »

Était-ce leur faute, à l'un et à l'autre, si leurs connaissances en zoologie étaient si imparfaites ? A Syra, il n'y avait pas un seul cheval. Ils n'en avaient jamais vu, même en peinture, car les enfants, à cette époque, ne recevaient pas en cadeau, comme maintenant, des publications illustrées ni des jouets artistiques.

Si, cependant, Syra était arriérée en ce qui concerne les chevaux et les voitures, je crois ne faire tort à aucune ville de la Grèce, en disant qu'elle les avait devancées toutes en civilisation européenne. Les habitants d'Athènes portaient encore, pour la plupart du moins, la fustanelle, quand presque tous ceux de Syra, qui avaient franchi le premier degré de l'échelle sociale, étaient vêtus à l'européenne. Le café historique de la *Belle Grèce* était le seul lieu de rendez-vous des habitants de la capitale (excepté les gens sérieux qui allaient, de préférence, échanger leurs idées dans quelque pharmacie à la mode), tandis que les négociants de Syra avaient, non seulement un, mais deux cercles excellents dans lesquels, pendant le carnaval, on donnait des bals renommés. De sorte qu'en venant à Syra de n'importe quel pays de la Grèce, on rencontrait les signes extérieurs de mœurs européennes que l'on aurait en vain cherchés ailleurs.

Ceci s'explique aisément. D'abord, les premiers fondateurs d'Hermoupolis, la nouvelle ville, arrachés de leurs foyers par la tourmente révolutionnaire et transplantés sur un sol nouveau, pouvaient, plus facilement que les autres Grecs, abandonner les mœurs et les coutumes antiques. De plus, ils appartenaient, pour la majeure partie, aux classes commerçantes ; plusieurs avaient voyagé à l'étranger, où bien avaient des parents établis en Europe.

Aussi, profitant des circonstances, dès l'abord favorables, avaient-ils su concentrer dans cette île tout le commerce de la Grèce. C'est dans son port que les navires à voiles apportaient leurs marchandises et que les bateaux à vapeur faisaient escale. En un mot, Hermoupolis fut le premier trait d'union entre le nouvel État hellénique et l'Europe occidentale.

A la vérité, l'*européanisation* acquise de la sorte portait la double empreinte, et de la hâte avec laquelle elle avait été importée du dehors, et de l'insuffisance des moyens pour l'appliquer. Ces nouveaux Européens semblaient n'avoir pas eu encore le temps de se bien habituer à leurs nouveaux usages et à leurs nouveaux habits. Leur costume était rarement à la dernière mode, ou même d'une mode uniforme, conséquence de son origine diverse ou de l'indépendance artistique des tailleurs indigènes. Dans les cercles, même pendant les bals, il régnait un certain sans-*façon* plus grand, parfois, que ne le comportait l'étiquette de cette civilisation qu'on tentait d'introduire. Somme toute, dans cette société, dont les éléments étaient hétérogènes et qui vivait au milieu de circonstances difficiles et anormales, il y avait quelque chose d'étrange, on pourrait même dire d'incohérent.

Cette étrangeté apparaissait, surtout, dans quelques types des habitants de la nouvelle cité, qui auraient fourni une ample matière à l'observateur ou au caricaturiste, si le sentiment du ridicule ne s'émoussait au milieu de l'instabilité générale et au souvenir encore récent des malheurs, dont la formation d'Hermoupolis était le résultat. Du reste, l'habitude familiarise avec toute étrangeté. Les types excentriques auxquels nous faisons allusion finirent

par être considérés comme tout naturels, ils n'attiraient même plus l'attention.

Parmi les originaux que ces observations pourront rappeler au souvenir de ceux de nos lecteurs qui ont vécu, en ce temps là à Syra, la figure de M. Philippe Marthas se présentera assurément une des premières. Ceux qui l'ont vu une fois ont peut-être oublié son nom, mais ils se souviennent de l'homme, car il avait des traits singuliers qui s'imposaient à la mémoire. Ses cheveux étaient noirs encore, mais un de ses sourcils, celui de droite, était blanc ; son épaisse moustache était divisée aussi en deux couleurs distinctes, mais, à l'inverse des sourcils, elle était noire à droite et blanche à gauche. Ce croisement de deux couleurs donnait à sa physionomie une expression étrange. S'il avait teint ses poils blancs, il aurait pu passer pour un bel homme ; mais, quand il était venu, pour la première fois, à Syra, qui songeait alors à la coquetterie ? Plus tard, à mesure que les événements politiques se calmèrent, et que les petits soucis de la vie prirent une importance plus grande, il y eut, en cette ville, des vendeurs et des acheteurs de teintures diverses. Mais alors, Philippe aurait excité l'étonnement et la raillerie de tout le monde, s'il lui avait passé par l'esprit de recourir à de pareils moyens pour se donner l'uniformité de couleur qui lui manquait. On était accoutumé à le voir ainsi et personne n'y prenait plus garde.

Il est vrai que quelques mauvais plaisants persistaient à lui répéter, de temps en temps, une ancienne raillerie inventée par un Chiote, fort sur les Écritures, et inspirée par le nom de Philippe ; mais celui-ci ne sourcillait pas et ne prenait pas garde lorsque, sur son passage, il entendait

murmurer la phrase de l'Évangile : « Martha, Martha, tu te préoccupes de beaucoup de choses, tandis qu'il n'est besoin que d'une seule ! » et, en disant *une seule*, ils se frisaient la moustache ou se frottaient le sourcil.

Si la phrase de l'Évangile pouvait vraiment s'adresser à l'homonyme de Marthe, quant à la couleur de ses cheveux et de sa barbe, la première partie ne pouvait certainement pas s'appliquer à lui. Il ne se préoccupait pas de beaucoup de choses, l'infortuné ; au contraire, il paraissait ne s'employer qu'à remplir honnêtement la tâche qui lui procurait son pain quotidien.

Pour le reste, il n'avait ni relations de société ni connaissances particulières. On ne l'avait jamais vu entrer dans un café ni dans aucune maison autre que la sienne. Inoffensif, taciturne, grave, il allait, avec une ponctualité exemplaire, de sa maison au bureau de ceux qui l'employaient, et, de là, rentrait chez lui, pauvrement vêtu, quoique toujours très propre et très convenable.

Il n'avait jamais demeuré ailleurs que dans la petite rue, près de l'église catholique. Je ne sais pas si cette rue a actuellement l'honneur de porter un nom. Sa modeste maison, qui, depuis, a été démolie, ne se composait que de deux chambres et d'une cuisine. Les voisines affirmaient que jamais fumée n'était sortie de sa cheminée. Plusieurs personnes avaient voulu, au commencement, par sympathie, lui offrir quelques petites choses, sous le prétexte de lui faire goûter un gâteau bien réussi ou partager le plat fait pour la fête d'un mari ou d'un fils ; il refusait toujours, poliment, mais d'une manière qui n'admettait pas de réplique. Les voisines avaient donc cessé, l'une après l'autre, leurs offres obligeantes, et Philippe

continuait à porter, chaque jour, dans un morceau de gros papier ou dans une feuille de chou, son frugal repas qui n'avait pas besoin de passer par la cuisine.

Les maisons de cette rue, du côté qui donne sur la mer, comme ceux qui sont bâ- plus ou pès. Celle pe, sépa- rue par murée, plus en que les sorte que con de blait com- pendu au- la mer, en cet en- Lorsque flait, on



haut, le sourd mugisse- ment des vagues, et, quel- quefois, l'écume se brisant sur les rochers, rejaillissait jusque sur sa maison.

me se le rappellent tous connaissent Syra, ties sur des rochers moins escar- de Philip- rée de la une cour était bâtie arrièr autres, de son bal- bois sem- me sus- dessus de profonde droit.

le vent souff- entendait, là-

Philippe avait garanti son balcon, par des planches placées des deux côtés, comme ceux des maisons voisines, qui devenaient ainsi des lieux de repos frais et abrités durant les chaudes nuits de l'été; mais tandis que la couverture des autres balcons s'enlevait pendant

l'hiver, celle de Philippe restait constamment à demeure.

C'est dans cette maison que Philippe passait toutes les heures de liberté que lui laissait son travail. Le dimanche, il allait régulièrement à l'église de la Transfiguration. Quelquefois, après le service, des paysans, ou bien, en temps d'hiver, des chasseurs, rentrant chez eux, l'avaient



rencontré tantôt se promenant sur les hauteurs escarpées de Syra, tantôt assis sur un rocher, les yeux fixés sur les montagnes de l'île de Tinos; mais personne ne l'avait jamais vu hors de chez lui, le soir.

Il gagnait sa vie en faisant le métier d'interprète ou de secrétaire pour la langue anglaise. C'est, par son entremise, que s'opéraient toutes les communications entre les capitaines anglais et leurs correspondants. Chaque fois qu'un négociant recevait une lettre en anglais, c'est à

Philippe qu'il avait recours pour se la faire traduire. Quand il s'agissait de libeller des connaissements ou des lettres de change en anglais, c'est sa belle écriture qui remplissait les blancs des formules imprimées. Il était assez mal payé pour cette besogne, mais les rapports commerciaux de Syra avec l'Angleterre étaient si nombreux que le travail ne lui manquait pas, et ses besoins étaient si modestes que ce qu'il gagnait lui suffisait.

Mais où et comment Philippe avait-il appris l'anglais? On savait seulement que, resté orphelin après la catastrophe de l'île de Cypre, pendant la Révolution, il avait été sauvé par un navire américain qui l'avait transporté en Amérique. Ayant atteint l'âge d'homme, il était revenu en Grèce. Dans les premiers temps, on disait même qu'il avait étudié la médecine, mais, comme il n'exerçait point, on cessa bientôt d'en parler et on n'y pensa plus. Lorsqu'il parut, pour la première fois, à Syra, on disait bien d'autres choses sur son compte! Pendant quelque temps, le bruit courut qu'il avait été fou. Des habitants de Tinos racontaient même des épisodes de sa folie supposée; mais l'homme paraissait jouir de toute son intelligence. Son isolement et sa gravité n'étaient pas choses inexplicables dans la situation générale où se trouvaient alors les Grecs, de sorte que tous les bruits relatifs à son dérangement d'esprit se dissipèrent peu à peu. En somme, les habitants de Syra ne s'occupaient plus de lui. Il ne dérangeait personne, il n'était à charge à personne, son seul désir était de passer inaperçu, et ce désir, il l'avait réalisé.

Pourtant, cette vie isolée et effacée cachait une lamentable histoire, une lutte longue, une lutte de tous les instants entre son cœur et son esprit. Ceux qui le voyaient

remplir tranquillement et sans faire d'erreur les formules des lettres de change, ne se doutaient pas de la tempête qui grondait dans son âme.

Le secret de Philippe Marthas serait mort avec lui, si, comme une épave flottant après un naufrage, quelques notes de sa main n'avaient été conservées.

Pourquoi donc écrivait-il? Il n'avait certainement pas l'intention de raconter les événements de sa vie. Il écrivait, parce que, quand on est obsédé toujours par la même pensée, on sent le besoin de soulager sa souffrance en la confiant à quelqu'un. Si l'on a un ami, c'est lui que l'on prend pour confident; si on a la foi, on soulage son cœur auprès d'un confesseur, sinon le cœur débordant se répand en monologues sans suite, ou si l'on sait écrire, on jette ses confidences sur le papier.

Voilà pourquoi Philippe écrivait.

Le cahier dans lequel il déposait ses pensées et les fragments de son autobiographie lui servait, en outre, de mémorandum et de livre de comptes. Il y marquait, avec précision, l'argent qu'il gagnait et celui qu'il dépensait, comme un homme qui veut être toujours en règle et libre de toute dette. Ses diverses occupations dans les différents bureaux y étaient soigneusement notées au jour le jour.

Au milieu de ces notes, il y avait, parfois, des formules médicales qui prouvaient qu'il n'avait pas oublié ses études de médecine, mais chose singulière, toutes ces formules se rapportaient à la préparation des narcotiques. Les éléments étaient à peu près les mêmes, mais les mélanges et les doses variaient à l'infini. Ses études avaient évidemment été tournées, surtout, du côté des anesthésiques.

Pêle-mêle, dans ces notes, il y avait des lignes sur sa

vie, qui ont dû être écrites entre les années 1845 et 1847.

Ce cahier est un livre de comptes, petit in-4°; les triples lignes rouges des colonnes, pour la division des livres anglaises, prouvent qu'il est de provenance anglaise. Sa conservation est due incontestablement à son format. On l'a pris, sans doute pour un volume imprimé, et c'est pour cela qu'il se trouve déposé dans la bibliothèque de Syra.

Je ne fais nulle difficulté de confesser que ma première pensée avait été d'utiliser les notes de Philippe, en leur donnant une forme plus méthodique; mais, après mûre réflexion, j'ai cru qu'il valait mieux les soumettre telles quelles au lecteur. Son imagination en remplira les lacunes.

Voici ces notes :

I

« La femme de Psara, ma voisine, a l'habitude de s'asseoir sur le pas de sa porte, le soir, son premier-né entre ses bras, pour attendre son mari. Quand je rentre chez moi, je suis obligé de passer devant elle; elle me souhaite le bonsoir en souriant et trouve toujours moyen de



me dire quelque chose qui m'oblige à lui

répondre. Quelquefois, elle donne le sein à son enfant, en cachant de sa main sa poitrine découverte. Elle n'est pas ce qu'on peut appeler jolie, ma voisine, mais lorsque, penchant la tête, elle porte son regard sur les yeux grands ouverts de son nourrisson, avec un ineffable sourire d'amour sur les lèvres, son visage s'embellit, l'amour maternel le transfigure.

Je m'arrête alors devant elle et je la regarde. Je la regarde, mais ce n'est pas elle que je vois. Une autre forme belle, adorée, me semble assise, là, sur le seuil de cette porte. Je crois voir ma femme nourrissant notre enfant.

Le mouchoir vert, qui couvre la tête de la femme de Psara, devient pour moi la gracieuse coiffure des Smyrniotes. Ses cheveux noirs me semblent blonds, et deux yeux bleus fixent sur moi un regard indescriptible. Mais, tandis que je rêve ainsi, la vision change; les yeux se fer-



ment; le visage rose pâlit; l'enfant cesse de respirer, et je vois sa mère morte, telle que je l'ai vue, telle que je la vois toujours devant moi.

Ah! pourquoi mon rêve ne s'est-il pas réalisé? Pourquoi? Parce que mes mains maudites ont détruit mon bonheur. C'est moi qui suis le coupable! C'est moi qui suis le meurtrier! »

II

« Aujourd'hui, j'ai rencontré le médecin allemand qui est récemment arrivé ici. Son compatriote, qui l'accompagnait, lui coude tanous croimédecin a yeuxdemon examinésité. Je l'aïre, derrière séquence, de quelque ral. » Il ne que je pouprendre et aussi, j'ala médecipoussa le dis quenous sions. Le tourné les côté et m'avec curio-entendu dimoi : « Consans doute, trouble mo-croyait pas vais le com-que, moi vais étudié ne.



Son diagnostic témoigne de sa perspicacité. En effet, la couleur de mes cheveux a changé, pendant les dix mois de mon séjour à l'Évangelistria (1); mais j'ignore encore

(1) Couvent et église miraculeuse dans l'île de Tinos, où les malades de tous les pays grecs font des pèlerinages pieux, et où l'on conduisait et, souvent, on enfermait les fous.

si cette altération est survenue tout d'un coup ou graduellement. Je ne m'en suis jamais informé. On me considérait là comme un fou et on me traitait comme tel. Personne ne pouvait pénétrer ce qui se passait dans le fond de mon âme; personne ne se doutait du fardeau qui pesait sur ma conscience; personne ne voyait le fantôme qui



était sans cesse devant mes yeux; et on attribuait mon désespoir à un dérangement d'esprit! et on me torturait pour me guérir! et on a cru qu'on m'avait guéri!

Non, je n'étais pas fou; ou bien, si je l'étais alors, je le suis encore, aujourd'hui, car, aujourd'hui encore la même image flotte toujours devant moi, le même désespoir m'accable, la même obsession de la mort me tourmente, la même volonté de me punir moi-même me domine!

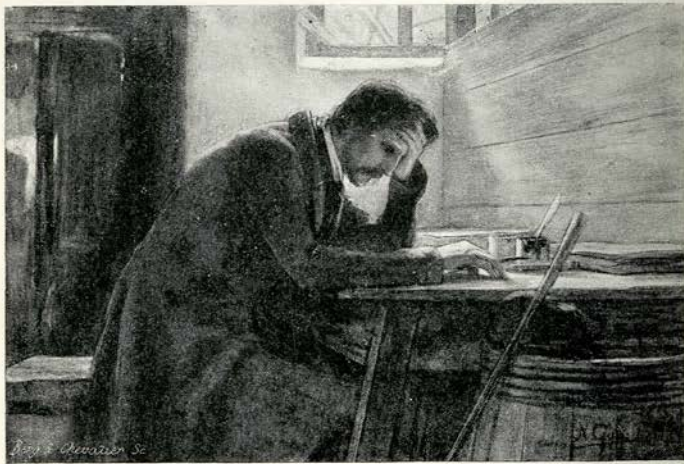
Mais, alors, je croyais que la mort était le plus grand

des châtimens. Ce ne sont pas les hommes qui m'ont fait changer d'opinion, c'est le vieux prêtre de l'Évangelistria qui m'a prouvé que la vie était une expiation plus cruelle que la mort. Oh ! comme il avait raison ! Il m'a fait jurer d'attendre que la mort vint me prendre d'elle-même ! Que de fois ne me suis-je pas repenti d'avoir fait ce serment ! Que de fois n'ai-je pas été tenté de ne pas tenir ma promesse !

Mais non ; je la tiendrai fidèlement. »

III

« Souvent, je m'étonne moi-même de pouvoir accomplir si ponctuellement mon office de commis, tandis que mon esprit est ailleurs. Comment mon attention peut-elle se concentrer sur mon travail tandis que mon âme est absente? Y aurait-il deux hommes en moi, dont l'activité se partage? D'un côté, l'esclave de l'habitude, la roue inconsciente, la machine qui agit et, de l'autre, la pensée immuable, le souvenir indomptable, la douleur éternelle? D'un côté, la volonté; de l'autre, la conscience? J'ai tâché de tuer la douleur, de chasser la pensée, de dompter le souvenir. La lutte a été longue entre les deux éléments opposés, mais



la volonté n'a rien pu; c'est la conscience qui a vaincu. »

IV

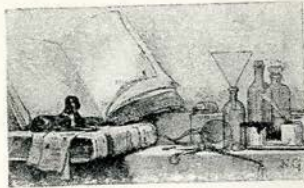
« Le médecin allemand fait des miracles! J'entends partout exalter ses hauts faits. Il a guéri l'un d'une maladie longue et persistante; il a sauvé un autre qui était condamné par tous les médecins. Les malades viennent en foule assiéger sa maison; ses confrères réclament son



concours; il est le sujet de toutes les conversations et un objet d'admiration pour Syra tout entière.

Voilà l'avenir que me présageaient mes maîtres et mes condisciples, lorsque j'ai quitté l'Amérique. Voilà l'avenir que me promettait le président de l'École, lorsque, dans la grande salle, il accompagnait d'un discours latin la remise de mon diplôme, et que la foule, qui se pressait autour de moi, acclamait le nouveau docteur grec.

Pourquoi me rappeler cela ? A quoi bon ? Je ne suis plus médecin, depuis que ma science a donné la mort au lieu de la guérison, le meurtre au lieu du salut. Alors, c'était la conscience qui m'imposait ce devoir. Aujourd'hui, c'est, de plus, l'ignorance. Depuis dix ans, j'ai oublié la médecine que je n'exerce plus. Maintenant, je suis commis pour la langue anglaise et rien de plus, pas autre chose. Personne, ici, ne sait que je suis médecin, et si quelqu'un l'a su, il l'a oublié. Je ne regrette pas la décision que j'ai prise ; cela devait être ainsi ; cela est, et c'est bien. Actuellement, c'est fini. »



V

« Depuis quelque temps, un doute, qui m'a tourmenté autrefois, me revient souvent à l'esprit.

J'hésite sur tout, sur le passé, sur le présent, sur mon existence même. Il me semble qu'en effet mes facultés échappent à ma volonté, que ma pensée chancelle que ma douleur elle-même...

Pourquoi toutes ces idées? Pourquoi ces doutes qui rendent encore plus lourd pour moi le fardeau insupportable de la vie? Ceux dont l'intelligence est malade n'ont pas conscience de leur état. Ah! plutôt au ciel que je fusse comme eux! »

VI

« La nuit, dans mon insomnie, lorsque je regarde, de mon balcon, les étoiles innombrables qui étincellent dans le calme infini du ciel et que, au-dessous de moi, j'entends le murmure tranquille de la mer apaisée, je vois passer devant mes yeux, comme des images instantanées et successives, les rares souvenirs heureux de ma vie. Je me rappelle alors celui qui fut mon bienfaiteur en Amérique; je me rappelle le prêtre de l'Évangelistria; je me rappelle ma voisine, cette femme de Psara. Les hommes ne m'ont

jamais refusé leur sympathie; au contraire, c'est moi qui ne l'ai jamais demandée et qui la repousse. Peut-être, si je l'avais implorée, ne me l'eût-on pas donnée, car le malheur fatigue à la longue. La compassion donne son



aumône d'une façon éphémère, et se refuse à une longue imposition.

Je suis reconnaissant de tous les témoignages de sympathie que les hommes m'ont donnés, mais je ne recherche ni leur amitié ni leur compassion.

Ce que je veux, c'est l'indifférence! Je désire passer inconnu et inaperçu au milieu de tous ces étrangers, supportant mon malheur en secret, jusqu'à ce qu'arrive enfin pour moi l'heure tant souhaitée du repos. »

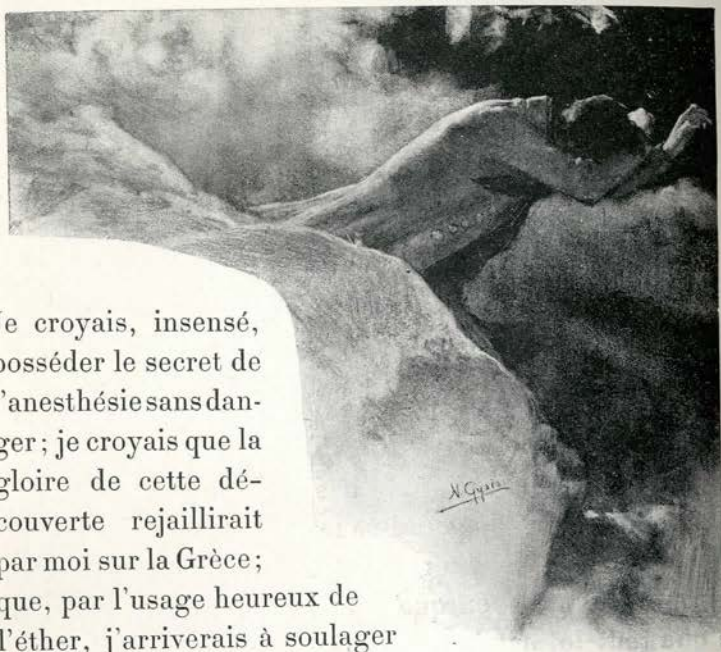
VII

« Il m'est venu à l'idée de faire la connaissance de l'Allemand, de m'informer, auprès de lui, des progrès de la science dans l'usage des anesthésiques. Je voudrais savoir par quelle erreur j'ai causé sa mort.

Mais à quoi bon ! Le mal est irréparable ; la morte ne peut plus revivre. Pourquoi faire connaître à cet étranger ce que tout le monde ignore ? Sa mort a été attribuée à des suites de couches, et lorsque, dans mon désespoir, je m'écriais que c'était moi qui l'avais tuée, tout le monde se méprenait sur le sens de mes paroles ; ils croyaient tous, même sa mère, que c'était la douleur qui m'égarait ! Que mon terrible secret reste à jamais enseveli dans mon cœur ! Seul le prêtre de Tinos l'a su, et il est mort, lui aussi.

Je ne parlerai pas à l'Allemand.

Et pourtant, combien de fois, depuis, ai-je médité sur les proportions et calculé la force de l'éther qui a causé sa mort ! Mais cela ne peut pas se prouver par le calcul ; il faut des expériences et des expériences, je n'en ai pas fait depuis et je n'en ferai pas. Combien en ai-je faites à Boston ! Combien à Tinos ! Et à quoi tout cela a-t-il abouti ?



Je croyais, insensé,
posséder le secret de
l'anesthésie sans dan-
ger ; je croyais que la
gloire de cette dé-
couverte rejaillirait
par moi sur la Grèce ;
que, par l'usage heureux de
l'éther, j'arriverais à soulager
l'humanité souffrante, — et j'ai tué
ma femme !

Comment un doute n'a-t-il pas, à ce moment, retenu ma main ? Comment, dans ma présomption aveugle, ai-je pu être si sûr du succès ? Je la voyais en proie aux douleurs, je la voyais en danger de mort, et je me suis servi de l'éther pour l'endormir. Je l'endormis, persuadé qu'à son réveil je pourrais lui montrer son enfant, cause de toutes ces souffrances ! Elle ne s'est pas réveillée. C'est moi qui me réveillai de ma sécurité trompeuse lorsque je la vis devant moi morte ! Et mon enfant mort avec elle !

D'où est venue mon erreur ? Me suis-je trompé sur la dose ? Est-ce l'acide oxique qui dominait trop dans la préparation ? Me suis-je trompé sur son tempérament, ou

bien une complication imprévue s'est-elle produite chez elle? Oh! coupable présomption! Qu'étais-je, moi, pour croire posséder les mystères de la nature? Lorsque je vis, sur son visage, la pâleur de la mort et que je sentis cesser les battements de son cœur, alors je compris toute l'horreur de ma situation! Dans mon désespoir, je suis allé me jeter dans la mer! Oh! pourquoi m'a-t-on sauvé? Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir alors? Qu'ai-je gagné à vivre depuis? »

VIII

« Pourquoi l'Allemand est-il venu ici? Pourquoi a-t-il quitté son pays? Serait-ce aussi le malheur qui l'aurait poussé à venir s'ensevelir, vivant, au milieu d'étrangers? Mais lui, il exerce la médecine, tandis que moi je l'ai abandonnée.

L'infortune a des phases diverses et revêt des formes infinies. Le malheur de l'un ne ressemble pas au malheur de l'autre! Qui sait comment celui-là a payé son tribut à la destinée? Qui sait comment sa conscience supporte son fardeau? »

IX

« Souvent, je me rappelle ma première promenade avec ma fiancée. Le soleil était couché, mais ses rayons éclai-



raient encore la campagne. Nous descendions de la montagne pour rentrer en ville. Elle tenait, d'une main, un bouquet de fleurs sauvages, et, de l'autre, elle s'appuyait sur mon bras pour descendre. Mon âme débordait de bonheur. Nous passions devant le moulin à vent qui est aux portes de la ville; ses ailes étaient au repos, ses toiles étaient roulées. Devant la porte de la cabane attenante, le vieux meunier et sa femme étaient assis sur un

banc de bois ; leur fils arrosait le jardin autour du moulin ; leur belle-fille, sur un tabouret bas, cousait en se penchant, pour voir ; deux petits enfants jouaient autour de ces gens et leurs rires joyeux retentissaient. C'était là l'image du vrai bonheur.

Nous nous arrêtâmes, jouissant de loin du plaisir de voir ces bonnes gens si tranquillement heureux. Je pressai tout ému la main de ma fiancée : « Oh ! m'écriai-je, Dieu nous permettra sans doute de vieillir ainsi, entourés de notre famille ! » Elle sourit ! « Tu vas trop vite, me dit-elle, jouissons du présent, sans penser d'avance à un avenir éloigné ! »

Nous n'avons pas joui de la jeunesse, et la vieillesse n'est pas venue... du moins pour elle. »

X

« Le fondement du bonheur, c'est l'ignorance de l'avenir. Qui pourrait jamais jouir d'un seul moment, s'il savait que la joie d'aujourd'hui doit se changer demain en douleur ? Qui se laisserait aller aux délices de l'amour, s'il savait quelles angoisses doivent découler de la source d'où jaillit le bonheur ? Qui se laisserait aller à l'espérance si tous les malheurs qui doivent survenir lui étaient dévoilés ? Tant que l'homme est jeune, le champ de l'inconnu s'étend, vaste, devant ses yeux éblouis, et plus l'avenir est loin, plus grand est le bonheur qui vient de l'ignorance du malheur à venir.

Mais quand le doigt de la Destinée se pose sur la page ouverte, lorsque le voile qui couvre l'avenir se déchire et laisse voir les épreuves qui nous sont réservées, alors l'illusion se dissipe; alors vient un cruel réveil, et le désespoir remplace le rêve.

Je le vois, moi, le doigt de la Destinée; je vois son ombre se projeter sur le livre ouvert; à travers le voile déchiré, j'aperçois, tracée d'avance, l'ornière où se traînera ma vie jusqu'au précipice où elle va aboutir.

Mais non, je me trompe; je suis trop orgueilleux. Je ne puis pas me vanter même de cela. Le désespéré sait seulement ce qui lui manque; il sait qu'il vit et qu'il vivra des jours qui ne seront plus éclairés par la lumière du bonheur. Il ne sait, il ne peut prévoir ce qui est encore caché dans les ténèbres.

Mais la coupe est pleine; il n'y a plus place même pour une seule goutte! Rien ne pourrait en augmenter l'amertume! Et pourtant cette amertume ne s'augmente-t-elle pas d'elle-même, à mesure que le temps passe?

Oh! le poids de la vie! Oh! le dégoût insupportable de l'existence! »

XI

« Enfin! la solution se présente d'elle-même; l'heure si ardemment désirée approche!

Cette nuit, tandis que le vent mugissait autour de ma maison et que la mer grondait au-dessous de moi, j'ai entendu tout à coup le bois craquer et j'ai senti mon bal-

con s'ébranler. Mon premier sentiment a été la peur ! Avant de dominer ma pensée, j'ai été dominé par l'instinct irréfléchi de la conservation. Mais cette peur a passé comme un éclair, et mon cœur s'est rempli de joie. Je me suis soulevé, et j'ai vu, tout au-dessous de moi, la mer écumante. J'ai essayé d'ébranler de nouveau le balcon ; seul, le côté où se trouvait ma tête a fléchi, mais en reprenant sa position. J'ai tâché de maîtriser mes impressions et de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

J'ai d'abord essayé de me rendre compte de ce qui avait craqué, comment et pourquoi.

Je n'ai jamais pu voir mon balcon d'en bas. Par les clous que j'aperçois, je sais que, comme tous ceux qui sont en bois, il est soutenu par des traverses qui entrent dans le mur. Mais, d'en haut, on ne peut connaître avec précision ni leur épaisseur, ni leur force. Quoi qu'il en soit, le travail de la destruction se fait peu à peu et le bois est fatigué. Les traverses vermoulues se sont disjointes, mais pas encore jusqu'au bout. Elles doivent être, toutes les deux, du même bois et de la même force, Pourquoi celle qui est sous mes pieds n'a-t-elle pas craqué et fléchi comme l'autre ? Parce que, sans doute, le poids est moindre de ce côté, et que, pour cette raison, la destruction progresse plus lentement.

Mais, si une seule traverse se cassait, le balcon serait renversé sans tomber, et alors qu'aurais-je gagné ? Pour qu'il tombe, il faut que les deux traverses se cassent simultanément ; alors, pendant une nuit de tempête, il s'effondrera sous mon poids, et mon martyr aura cessé. Je vais changer mon lit de place. Je vais mettre ma tête du côté où, jusqu'ici, j'avais les pieds.

Est-ce qu'en agissant ainsi, je manque au serment que j'ai fait? Non! ce n'est pas moi qui vais au-devant de la mort, c'est la mort qui vient au-devant de moi.

Qu'elle soit la bienvenue! »

XII

« Une semaine tout entière a passé, et la traverse résiste toujours. Ni craquement, ni ébranlement, jusqu'ici du moins. J'attendrai patiemment. Je ne veux pas hâter la catastrophe. Maintenant je suis certain qu'elle viendra d'elle-même. J'ai déjà fait l'essai de ce qui arrivera lorsque le balcon, brisé, s'écroulera. J'ai laissé tomber une grosse pierre sur le rocher; la pierre a roulé par soubresauts jusqu'au bout, et je l'ai entendue, de là, s'engloutir dans la mer profonde. J'ai jeté une petite pierre; elle a roulé de même, puis elle est tombée. Il n'y a, sur le rocher, aucune aspérité capable d'arrêter ma chute jusqu'au fond du précipice. »

XIII

« Attention! attention! Aujourd'hui je me suis surpris moi-même parlant tout haut dans la rue, peut-être même faisant des gestes. Tandis que je revenais à la maison, une vieille femme, au tournant de la rue, s'est arrêtée

son esprit à un travail sans trêve? Mais entre l'objet de ses méditations et ses regards vient se glisser l'image qu'il voudrait oublier. Il a beau fermer les yeux, toujours il la voit devant lui. S'il recherche l'oubli dans les émotions d'une vie d'aventures, il ne le trouvera pas non plus. Si loin qu'il aille, sa conscience et sa douleur s'attacheront à ses pas; alors il se livre à l'ivresse, pour s'abrutir. Il y a des gens qui perdent ainsi la raison.

Mon Dieu! mon Dieu! la mort, n'est-ce pas plus simple? N'est-ce pas préférable? »

XV

« Le balcon est toujours solide sous ma tête; mais, sous mes pieds, je le sens fléchir davantage et plus aisément. Je suppose que la traverse s'est fendue horizontalement, sans être cependant cassée dans toute sa longueur. Voilà pourquoi elle résiste encore. Je pense que lorsque ce soutien lui manquera le balcon s'écroulera, même si l'autre traverse est encore solide. Peut-être ne tombera-t-il pas tout entier sur le rocher et restera-t-il suspendu d'un seul côté. Dans ce cas, ce qui se trouve dessus devra glisser. La balustrade n'empêchera pas la chute. J'ai bien examiné le bois qui la tient tout autour. Il est fixé des deux côtés dans le mur, mais si faiblement que le moindre effort le fera céder. Je n'aurai pas besoin d'attendre que l'autre traverse craque et se fende aussi. Je vais remettre mon oreiller du côté qui vacille. La fin viendra peut-être plus vite ainsi. »

XVI

« La destinée veut donc que la mer soit notre tombeau de famille ! J'ai toujours eu le pressentiment que, moi aussi, j'y trouverais le repos éternel. Les autres sont absorbés par la terre ; nos ossements, à nous, sont recouverts par des algues marines et par des coquilles, au fond des eaux.

De la barque dans laquelle nos sauveurs américains nous ont poussés par force, ma mère et moi, j'ai vu, pendant cette nuit terrible, j'ai vu mon père infortuné englouti par les flots.

Les Turcs pillaient et massacraient dans la ville, tandis que nous nous enfuyions vers le rivage. La barque, déjà pleine de fuyards, y était encore amarrée. Les matelots y poussèrent ma mère avec moi, et l'embarcation s'éloignait du quai, quand mon père, se jetant dans la mer, nous suivit en nageant. Mais les Turcs nous serraient de près. Ils étaient là, sur la rive, les épées nues, les fusils étincelant sous la lumière de la lune. Je tenais dans mes deux mains la robe de ma mère. Muette de terreur, debout dans la barque, elle avait les yeux fixés sur mon père qui nageait vers nous avec des efforts désespérés. Tout à coup, je vis briller l'éclair de plusieurs coups de feu, j'entendis le bruit des détonations... je vis mon père lever les bras au-dessus de l'eau, et puis... je ne vis plus rien.

Ma mère tomba comme une masse dans la barque, et

c'est presque morte que les matelots la hissèrent sur le navire, tandis que je tenais toujours sa robe dans ma main. Les soins de ces étrangers la ramenèrent à la vie ;



mais quelle vie ! Elle voyait toujours devant elle son mari poursuivi par les Turcs ; elle ne me reconnaissait plus ; elle pleurait sur moi en disant que j'avais été, moi aussi, massacré par les Turcs. En vain, je l'embrassais en

lui criant : « Mais je suis là, ma mère ! » La malheureuse avait perdu la raison. Son martyre, heureusement, n'a pas été aussi long que le mien. En même temps que son esprit était frappé, les forces de son corps s'épuisèrent. Elle mourut ! Du pont du navire, sur lequel le capitaine, remplissant la fonction d'un pasteur, lut dans une langue



étrangère les prières des morts, j'ai vu son corps, enveloppé dans un sac de grosse toile, jeté à la mer, avec un boulet au pied.

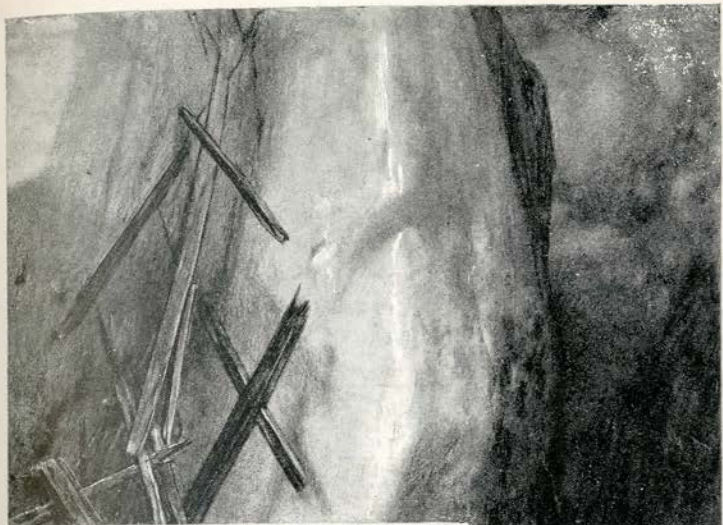
J'avais dix ans alors. J'étais d'âge à bien sentir l'horreur de ces scènes tragiques. Depuis, s'est gravé, dans le fond de mon âme, le pressentiment que mes ossements, comme ceux de mes parents, devaient rouler aussi au fond du vaste Océan, jusqu'à ce que leur poussière remontât à la surface, réunie à l'écume des vagues.

XVII

« Voilà quatre semaines passées aujourd'hui, et le balcon résiste encore. Chaque soir, j'attends la fin, et le so-



leil levant me la remet au lendemain. Je suis las d'attendre. Ma tête est lourde, mes oreilles bourdonnent, mes yeux brûlent, je sens que je ne pourrais plus rester longtemps maître de mon esprit. Mais j'espère que je n'aurai plus



longtemps à attendre. Les planches du balcon craquent et fléchissent de plus en plus. Aujourd'hui, le ciel est sombre et le vent augmente d'heure en heure. S'il se change en tempête pendant la nuit, peut-être sa violence avancera-t-elle l'œuvre de la délivrance.

Peut-être? — Hier, à l'aube, une colombe est venue se poser sur la balustrade, au-dessus de ma tête, en battant des ailes. À la lumière indécise de l'aurore, j'ai vu ses yeux brillants se jeter sur moi. Son regard exprimait une douleur profonde; j'ai cru voir l'âme de ma femme, et je

H. G. 1911

me suis mis à pleurer! Oh! qu'il y a longtemps que j'ai versé des larmes! Je pleurais et je lui parlais. Je dis à la colombe la peine de mon cœur; la colombe m'écouta en me regardant avec ses yeux tristes; je lui dis mon espérance de voir finir mes maux, d'être bientôt réuni à celle que j'aime. La colombe ouvrit ses blanches ailes et s'envola, et je voyais toujours son regard. Me montrait-elle le chemin?

Ame chérie! je te suis! Me voici! »

Ici finissent les notes de Philippe Marthas. Pas n'est besoin de grandes connaissances médicales pour comprendre à leur lecture que le malheureux était possédé de l'idée fixe du suicide. Tous les symptômes pathologiques d'un esprit malade se rencontrent dans ces extraits.

Pendant plusieurs jours, j'ai fait des recherches dans les archives de Syra pour trouver quelque document qui se rapportât à sa mort. J'ai fini par découvrir un jugement du tribunal d'après lequel, aucun parent ne s'étant présenté pour recueillir son mince héritage, non plus qu'aucun créancier, tout ce qu'il possédait était tombé dans le domaine public.

A ce document était annexé la note détaillée de la vente publique, dans laquelle ses meubles avaient été vendus pour la somme modique de soixante-trois drachmes et cinquante centimes. D'un autre document, conservé dans la bibliothèque de Syra, il appert que ses livres n'avaient pas été compris dans cette vente, mais qu'ils avaient été déposés à la bibliothèque de la ville. C'étaient, pour la plupart, des livres anglais traitant de médecine; il y

avait aussi, dans le nombre, quelques éditions anglaises des classiques grecs. Le tout ne dépassait pas une quarantaine de volumes. Il va sans dire que, pour moi, le plus précieux de tous, c'est son carnet.

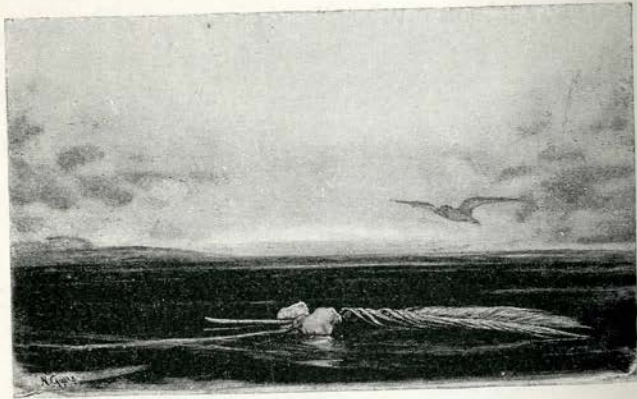
Mais rien ne m'apprenait comment et quand Philippe était mort; je n'avais rien pu découvrir de plus dans les archives.

J'avais renoncé à savoir plus de détails, lorsqu'en feuilletant, par hasard, la collection du journal : *le Phare des Cyclades*, je lus dans le numéro 319, à la date du 10 septembre 1847, le fait divers suivant :

« Aux autres accidents causés par la terrible tempête
 « de l'avant-dernière nuit, nous devons malheureusement
 « ajouter la mort de M. Philippe Marthas. Ses voisins,
 « ne l'ayant pas vu pendant toute la journée d'hier, pré-
 « vinrent la police que la tourmente avait renversé le bal-
 « con de sa maison située près de l'église catholique. On
 « força la porte et on ne
 « trouva personne. Il pa-
 « rait, d'après les rensei-
 « gnements qui nous sont



« parvenus, qu'il avait l'habitude de coucher sur son bal-
« con, même pendant l'hiver. Au témoignage des per-
« sonnes qui l'ont connu, c'était un homme bizarre et ori-
« ginal; il a payé son imprudence de sa vie. La force du
« vent a fait tomber le balcon sur le rocher qui est à pic
« au-dessous de la maison, et le tout a roulé dans la mer,
« très profonde à cet endroit. La tempête, qui continue
« encore, n'a pas permis de faire des recherches sur
« place; cependant d'en haut, on ne voit surnager ni ca-
« davre, ni planches, ni couverture; le vent souffle du
« sud-ouest, de sorte que, selon toute probabilité, le
« corps du malheureux Philippe Marthas aura été porté
« du côté de Tinos. »



POURQUOI JE SUIS RESTÉ AVOCAT

POURQUOI JE SUIS RESTÉ AVOCAT

I



J'étais arrivé la nuit même en Crète...

Ceci est une vieille histoire. Elle se passait en 1867, lors de l'insurrection crétoise.

J'étais tout jeune alors. Mon cours de droit achevé depuis deux ans, je commençais à exercer la profession d'avocat. Je dis *exercer*, mais, à vrai dire, les clients faisaient défaut, et mon enthousiasme pour le barreau, déjà fort modéré, ne s'en accroissait guère.

Je n'avais pris ce métier que pour contenter ma famille; ma véritable vocation, dès la plus tendre jeunesse, avait été celle des armes. Ce penchant ne fit qu'augmenter lorsqu'à la révolution, où le roi Othon fut renversé, on organisa la « Phalange » des étudiants. Cela me fit prolonger mon séjour à l'Université, mais j'eus l'honneur de parvenir au grade de sous-lieutenant; et

l'uniforme d'officier me causa, je l'avoue, plus de satisfaction que le diplôme de docteur si péniblement conquis.

Mon uniforme seul n'eût pas suffi à me conduire en Crète. Si je n'étais pas exempt de toute vanité, je ne valais pas moins, j'ose le croire, que tant d'autres jeunes gens, électrisés à cette époque par le soulèvement de notre malheureuse île. Mes galons eurent toutefois quelque influence sur ma détermination. En ma qualité d'officier, je me flattais de pouvoir être plus utile qu'un autre. Au surplus, sain de corps, jeune et vigoureux, habitué à parcourir en chasseur les montagnes de l'Attique, je me croyais préparé aux fatigues d'une guerre de palikares. La crainte seule des mauvaises nuits me donnait quelque inquiétude ; aussi, pour m'aguerrir, renonçai-je à mon lit, trois semaines avant le départ ; je ne dormais plus que sur le plancher de ma chambre, ou sur les dalles de la cour, à la belle étoile. Au début ce fut pénible, mais je m'endurcis assez vite ; et je me jugeais capable des actes les plus héroïques lorsque je m'embarquai sur le *Panhel-lénion* avec d'autres volontaires.

J'étais donc arrivé, par une nuit sombre, à une petite anse, sur la côte sud de l'île. Là nous attendaient des insulaires en armes, qui nous firent bon accueil et nous conduisirent, dès l'aube, à un petit bourg situé assez haut dans la montagne. Un corps d'insurgés l'occupait, sous les ordres du chef pour lequel mon oncle m'avait donné, précisément, une lettre de recommandation. Le chef était un vieil ami de mon oncle et la recommandation était, sans doute, fort chaude.

Avant d'ouvrir la lettre, le capitaine considéra mon uni-

forme d'un regard oblique, sous ses épais sourcils grisonnants. Ce regard silencieux me troubla.

J'observai, à mon tour, le capitaine, tandis qu'il déca-

chetait et lisait la missive de mon oncle. C'était un homme de haute taille, nerveux, élan-
c é ; sa m o u s t a c h e
blanche et les rides de son front, hâlé par le soleil, indiquaient un âge avancé, mais il avait la tournure d'un montagnard jeune encore et plein de vigueur, et ses yeux étaient vifs et brillants. Rien ne le distinguait de ses soldats. Comme eux, il portait

le costume pittoresque de son île : culottes bleues, larges et courtes, et bottes de cuir montant jusqu'aux genoux. Mais tout cela était usé, en fort mauvais état, tandis que mon uniforme...

Pendant que le chef lisait, ses compagnons rangés en cercle autour de lui, témoignaient par leur silence et



leur attitude d'un respect absolu. J'attendais, avec un sentiment voisin de la crainte, le moment où, la lecture achevée, il tournerait les yeux vers moi. Il me regarda enfin, mais son regard fut très doux, et il me dit en souriant amicalement :

— Soyez le bienvenu! votre oncle m'écrit que vous êtes prêt à partager nos fatigues.

Je répondis par quelques lieux communs ronflants : l'autel de la patrie... la dernière goutte de mon sang... C'est que sous mon uniforme d'officier j'étais toujours docteur de l'Université, et avocat par-dessus le marché, — bien qu'avocat sans causes.

Le chef me laissa débiter mon petit discours.

— Vous avez le jarret solide! reprit-il.

Et, sans attendre ma réponse :

— Quant à votre uniforme, il sera mis en pièces du jour au lendemain.

J'ouvrais la bouche pour protester de mon désir de porter le costume de mes nouveaux camarades, mais il ne m'en donna pas le temps.

— Je vous nomme mon aide de camp.

Je fis le salut militaire, comme sur l'esplanade de l'Université, devant le colonel de la Phalange. J'étais ravi, mais à quoi attribuer cette nomination? A mon grade de sous-lieutenant? à la recommandation de mon oncle?

— Mes enfants, continua le capitaine en changeant de ton, faites reposer un peu mon aide de camp : car, cette après-midi... qui sait?...

Les jeunes gens m'entourèrent et me conduisirent dans une chaumière voisine, où une vieille paysanne me fit

un accueil maternel. Je tombais de fatigue : sur le bateau, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Je laissai mon sac et mon fusil dans la chaumière et sortis pour m'étendre à l'ombre d'un olivier.

Je dormais profondément, lorsque je sentis mon bras légèrement secoué. J'ouvris les yeux sans me rappeler



où je me trouvais. A genoux devant moi, Myrtos, le seul de mes nouveaux camarades dont le nom me fût connu, me secouait toujours le bras en souriant.

Nous étions devenus amis tout de suite, Myrtos et moi, je ne sais comment ni pourquoi. C'est lui qui avait devancé les autres pour me procurer un frugal déjeuner dans la chaumière et me montrer sous l'olivier le plus touffu un sol uni pour me reposer ; il m'avait dit, de lui-même, son nom et demandé le mien. Je me sentais, en

quelque sorte, sous sa protection. Et cependant Myrtos paraissait à peine avoir vingt ans, et j'en avais vingt-cinq; il était simple soldat, et moi sous-lieutenant et aide de camp du capitaine; il n'avait jamais quitté son île, et je venais d'Athènes, et, qui plus est, je sortais de l'Université. Malgré tout cela, loin de le considérer comme mon inférieur, je me sentis, dès le premier moment, attiré vers lui par un sentiment fraternel. Sa bonté naïve m'avait conquis :

— Monsieur Georges, me dit-il avec son bon sourire, nous allons nous mettre en route. Le capitaine en a donné l'ordre.

— Où allons-nous?

Destination inconnue.

Je me levai, et nous rentrâmes dans la chaumière. Tout le village était en émoi; sur le seuil des portes, les femmes disaient adieu aux palikares; ceux-ci, le fusil sur l'épaule, partaient à la débandade, emportant dans les plis de leur ceinture, entre les pistolets et les poignards, leurs petites provisions de bouche. Je crus bon de suivre leur exemple, et, après avoir rapidement pris conseil de Myrtos, je laissai mon sac entre les mains de la bonne vieille et me procurai une ceinture du pays. J'y fourrai, à côté de mon revolver, un peu de tabac et quelques biscuits. Oh! si j'avais eu l'idée d'y joindre une gourde pleine d'eau!... Mais on ne pense pas à tout; et, du reste, aucun de mes camarades n'en était pourvu.

Myrtos m'indiqua du doigt le lieu du ralliement, puis il disparut. Au sortir du village, je trouvai notre chef devant la porte d'un moulin à vent qui, à ce moment, ne

tournait pas. Devant lui, un jeune Crétois était assis par terre. On voyait bien qu'il venait de loin. D'une main il tenait son fez et de l'autre il essuyait, tout rouge, son front inondé de sueur. C'était évidemment, le porteur de la nouvelle qui nous faisait mettre en marche. Une bonne moitié de notre corps avait déjà pris les devants; le reste, groupé autour du moulin, attendait les ordres du capitaine.

Il se leva au moment

où j'approchais. Le jeune messager se leva aussi. Son attitude prouvait qu'il était prêt à refaire le chemin parcouru.



— Ton arrivée nous porte bonheur, me dit le capitaine. Nous allons tirer quelques coups de fusil.

— Le bonheur est pour moi, mon capitaine!

— Nous verrons cela!... En avant, mes enfants!... Aide de camp, tu te tiendras à l'arrière de la troupe.

Je fis encore le salut militaire, un peu étonné toutefois de me voir donner ce poste, et, l'épée nue, je me plaçai près du moulin, pour assister au défilé de notre troupe. Je comptai nos hommes : ils étaient soixante, presque au-

tant que ceux qui étaient partis en avant et que je voyais disparaître à un tournant du sentier. Parmi ceux qui passaient devant moi, je ne vis point Myrτος, comme je m'y attendais. Toute la troupe défila sans qu'il parût.



A peu de distance de moi, de l'autre côté du moulin, s'élevaient deux maisonnettes, les dernières du village. Je crois les voir encore. L'une d'elles était fermée, portes et fenêtres hermétiquement closes; la porte de la seconde s'ouvrait derrière un vieux paysan à barbe blanche, assis sur le seuil; rien qu'à son attitude, on comprenait bien qu'il était aveugle. Entre les deux maisons, un espace vide laissait une échappée sur un

épais bois d'oliviers. Dans cette échappée, au milieu des arbres, j'aperçus deux formes étroitement enlacées, qui s'avançaient à pas lents. Je reconnus Myrτος. Il soutenait de son bras droit une jeune fille dont la tête s'appuyait sur son épaule; de sa main gauche il tenait son fusil. Penché vers sa compagne, il ne pouvait me voir; et d'ail-

leurs, tous deux étaient trop absorbés pour me remarquer, même s'ils eussent tourné les yeux de mon côté. Ils firent quelques pas et s'arrêtèrent, cachés par un tronc d'olivier. Là, sans doute, ils échangèrent leurs derniers adieux, — les baisers si amers et si doux à la fois d'amoureux qui se séparent!... — Au bout de quelques instants, je les vis reparaître. Encore un baiser, et la jeune fille, se couvrant les yeux de son tablier, se retira derrière l'arbre... Myrtos accourut vers moi. Se doutait-il que j'avais été témoin de ses adieux? Son visage exprimait une profonde émotion. Il ne dit rien; je me gardai de lui laisser soupçonner par un geste ou par une parole que j'avais surpris son secret.

Quoi de plus pur, de plus sacré, qu'un premier amour? Et la vue de ce jeune couple, se dissimulant derrière les arbres, me reportait moi-même au souvenir d'une scène semblable... Ni Myrtos ni moi n'avions envie de parler. Nous suivîmes en silence le dernier rang de la troupe.

II

La journée était belle ; un vent frais tempérant sur ces hauteurs la chaleur d'un soleil d'été. Le sentier suivit d'abord la crête d'une colline qui aboutissait à la mer en la surplombant. Une épaisse plantation de sapins bordait la route, bruissant au souffle de la bise et dégageant des senteurs vivifiantes. Puis le bois s'éclaircit, fit place à un terrain découvert, et le sentier, tournant à droite, côtoya la mer, à une telle hauteur et sur des rochers si abrupts et si unis qu'il me fallait une grande attention pour ne pas glisser. Cette préoccupation m'empêchait de jouir de la vue qui se déployait à mes yeux dans toute sa beauté, s'étendant, à gauche, sur la mer, et, devant nous, sur les montagnes dont était entourée la vallée vers laquelle nous dirignons.

Myrtos marchait à mes côtés. Nous ne tardâmes pas à rompre le silence, mais seulement pour échanger des questions et des réponses sur les lieux que nous traversions et les épisodes militaires qui s'y rattachaient. Pas un mot des souvenirs tendres, ni des adieux amoureux. La nature du sol était, d'ailleurs, peu propice à de pareils épanchements.

A un nouveau détour du sentier, la descente devint plus rapide et Myrtos me montra du doigt, au milieu de la val-

lée, sur le rivage, une petite église blanchissant à travers les arbres. C'est là que nous devions trouver une source d'eau fraîche. La nouvelle était réjouissante, car je mourais de soif. Le porc

salé mangé le matin dans la chaumière et le biscuit dévoré en chemin expliquaient ce

malaise, augmenté

par la marche

et par le soleil encore

assez

haut

dans le

ciel. Je

résistais

à la fatigue,

mais la

soif devenait

intolérable.

Pour l'appa-

iser

un peu

j'essayai de fumer, mais le tabac ne remplace pas l'eau.

Aussi la perspective de me désaltérer sous ces arbres, dont chaque pas nous rapprochait, soutenait-elle mon courage.

D'en haut, je voyais tout notre corps descendre en serpen-



tant vers le rivage. Les premières lignes atteignaient déjà le fond de l'étroite vallée; quelques minutes encore et nous étions tous à l'ombre. Il n'y avait pas à craindre que la source fût épuisée par les premiers arrivés; Myrtos me rassura sur ce point.

Tout à coup de l'autre côté du vallon, nous vîmes trois hommes accourir vers les nôtres, agitant les bras, poussant des cris et prononçant des mots que je ne pus pas comprendre. Des camarades d'avant-garde allèrent au-devant de ces trois hommes. Toute notre colonne accéléra sa marche sur le sentier sinueux. Myrtos et moi nous pressâmes aussi le pas.

— Qu'arrive-t-il! lui demandai-je.

— Quelque chose, à coup sûr!

Il se passait, en effet, quelque chose, mais quoi? Le moment eût été mal choisi pour demander des explications, car nous sautions de roche en roche pour arriver plus vite, et je n'eusse rien gagné à questionner avant d'atteindre la petite église.

Nous n'étions pas en bas de la descente que je vis notre avant-garde se remettre en marche; elle gravissait, en toute hâte, la montagne qui nous faisait face. Évidemment, nos compagnons n'avaient pas eu le loisir de reprendre haleine. Serions-nous dans le même cas? Alors, ni repos, ni répit, ni le temps de boire?... Et j'avais si soif!

Lorsqu'enfin nous atteignîmes les arbres, nous vîmes le capitaine debout devant la porte de l'église, conférant tout bas avec les trois nouveaux venus. On devinait, à ses gestes, qu'il leur donnait des instructions et leur indiquait l'endroit où ils devaient se rendre. Sans faire le

salut militaire, les trois hommes s'éloignèrent en courant par le fond de la vallée. Notre avant-garde montait toujours en côtoyant la mer. Je ne comprenais rien à tout cela.

Le capitaine se tourna vers nous :

— Mes enfants, cria-t-il d'une voix tonnante, si nous ne faisons pas vite, l'ennemi va s'emparer du défilé! En avant! On boira là-bas, à la rivière... En avant!

Il se mit en marche et nous le suivîmes, réglant notre pas sur le sien.

De quel défilé s'agissait-il? Je l'ignorais. Le capitaine parlait à ses insulaires, qui n'avaient pas besoin d'explications. Moi, je ne saisis qu'une chose : nous trouverions là-bas une rivière, et la rapidité de notre allure me faisait espérer que nous y arriverions bientôt. En avant donc! Je me retournai, non sans regret, du côté de la source tant souhaitée, mais je ne vis rien : elle était, paraît-il, de l'autre côté de l'église. Patience! nous serons bientôt au bord de la rivière. En avant!

C'est en gravissant cette montagne que je compris vraiment le sens du mot « fatigue ». Mes compagnons semblaient alertes, comme si la marche venait de commencer pour eux. Il me suffisait de lever la tête pour les voir avancer d'un pas léger; sans même lever les yeux, je voyais le jarret tendu de ceux qui marchaient devant moi. Et je tendais le jarret comme eux; mais la montagne n'en finissait pas! Seul un sentiment d'émulation me soutenait. Par moments, cependant, l'idée me venait que, si le capitaine m'avait placé au dernier rang, c'était parce qu'il m'avait jugé incapable de marcher comme les autres. Rester en



route, quand
les autres allaient toujours!
Quelle honte!...

Et Myrtos, derrière moi, ne paraissait pas fatigué, lui, et pourtant il marchait le dernier.

Était-il là exprès pour me venir en aide?...

Plus j'avais, plus je sentais mes forces m'abandonner. Après une nuit sans sommeil, j'étais en route depuis quatre grandes heures, sans avoir rien mangé de substantiel, ni rien bu. Oui, le plus terrible était encore de ne pas boire! Mon gosier brûlait, ma langue se desséchait, la sueur inondait mon visage; je n'allais plus que haletant, tout mon être dominé par un seul désir : atteindre le terme de notre course! Du sommet vers lequel nous nous dirigeons, je m'imaginai que nous n'aurions plus qu'à descendre vers la rivière promise par le capitaine; mais ce sommet, on ne le voyait pas encore!... En ce moment j'oubliais tout, — ennemis, révolution, autel de la patrie, les amours de Myrtos, les miennes!... Quand trouverons-nous, me disais-je, un chemin de plain-pied? Quand arriverons-nous à la rivière?

Enfin nous atteignîmes le haut de la montagne.

Aussitôt, nous entendîmes quelques coups de fusil; et, presque en même temps, des cris sauvages et de nouveaux

coups de fusil, auxquels répondirent, dans le lointain, d'autres décharges et d'autres clameurs.

— On se bat! on se bat! s'écria Myrtos.

Et, prenant sa course, il passa devant moi.

Je le suivis, courant aussi.

J'entendais, pour la première fois, la fusillade d'un vrai combat. Je savais que, semblables aux guerriers d'Homère, nos palikares échangeaient des injures avec l'ennemi avant d'en venir aux mains, mais j'ignorais combien ces provocations bruyantes échauffent le cœur, allument le sang! L'enthousiasme des combattants me gagna, moi aussi; j'oubliai, du coup, ma fatigue et ma soif, et me précipitant à travers les pins, qui me cachaient encore nos adversaires, moi aussi je poussai des cris inarticulés.

La montagne dont nous venions d'atteindre la cime est séparée d'une montagne parallèle par une gorge profonde et si étroite que l'espace manque, par endroits, pour longer à pied sec le torrent qu'elle encaisse. Il faut alors poursuivre sa route dans le lit même du torrent. Mais, en approchant de la mer, la gorge s'élargit et prend les proportions d'une petite vallée. Cette gorge — j'ai appris tout cela plus tard — est la clef de cette partie montagneuse de l'île. Si l'ennemi réussissait à s'en emparer, la situation devenait grave, peut-être fatale. C'était ce qu'il fallait empêcher. La première information, reçue le matin annonçait qu'une escadre ennemie cinglait dans la direction de cette côte. Les trois Crétois qui nous avaient rejoints devant la petite église étaient venus apprendre au capitaine qu'un corps turc débarquait. Heureusement, nous arrivions assez tôt pour occuper la montagne de

gauche et défendre l'entrée de la gorge; mais l'ennemi occupait déjà la montagne de droite. Pour le déloger, il fallait le prendre à revers. Cependant notre arrivée prévenait tout péril immédiat.

III



Comment me suis-je trouvé au premier rang des combattants, un fusil dans les mains? Combien de temps suis-je resté à charger et à décharger mon arme? Je ne saurais m'en faire une idée exacte.

Des rocs énormes formaient, au sommet de la montagne, une sorte de fortification cyclopéenne; derrière ces rochers on s'abritait pour charger. La montagne occupée par l'ennemi était couronnée d'arbres serrés les uns contre les autres; leurs troncs lui servaient de rempart. Tout cela dans mon esprit est vague comme un rêve. Ce qui reste vivement gravé dans ma mémoire, c'est la rivière que je voyais de biais, derrière le bloc qui me protégeait. Elle coulait bouillonnante, couvrant d'écume tous les obstacles. Et moi, tout en tirant des coups de fusil, j'avais l'esprit là-bas : j'étais obsédé par le désir de des-

ceudre pour boire à longs traits, éteindre ma soif ardente. Je ne songeais pas que mes camarades avaient marché sans repos, comme moi ; qu'ils criaient en se battant, qu'ils déchiraient la cartouche avec leurs dents, les lèvres noires de poudre, comme moi ; que leur langue était sèche, leur gorge enflammée comme la mienne, et que pourtant ils résistaient à la soif et ne demandaient pas à descendre au bord de l'eau. Rien de tout cela ne me frappait ; je ne pouvais penser à autre chose, j'étais hors de moi. C'était comme une folie !

Un moment vint où je ne pus résister à la tentation. Je fis demi-tour et marchai résolument vers le capitaine. Il était assis derrière une roche, les yeux fixés vers la montagne opposée à la nôtre. Il semblait rempli d'anxiété. Son inquiétude se trahissait dans son regard et dans le mouvement nerveux de sa main gauche, avec laquelle il tourmentait sa vieille moustache, comme s'il eût voulu l'arracher... Il se tourna vers moi. Si, dans ce moment, j'avais été capable de la moindre réflexion, j'aurais compris qu'il songeait à tout autre chose qu'à la recommandation de mon oncle.

— Que veux-tu ? me dit-il avec impatience.

— La permission de descendre à la rivière, mon capitaine.

— Pour quoi faire ?

Il me regarda étonné. Était-ce ma demande qui causait sa surprise, ou l'expression de ma physionomie ?

— Le moment n'est pas venu, reprit-il sans colère. Attends.

— Je ne puis attendre ! répliquai-je en élevant la voix. Il y eut un éclair dans les yeux du vieillard. Il se leva

d'un bond, et sa main droite saisit le poignard glissé dans sa ceinture. Je frémis en songeant à ce qui aurait pu arriver. Il était furieux, et moi je ne me possédais plus. Tout à coup, l'expression de son visage changea. Il ne me regardait plus. Ses yeux étaient braqués au-dessus de ma



tête avec une telle intensité que, tout étonné, je me retournai pour suivre leur direction. Je ne vis rien qu'un ciel sans nuages, teinté de rose par les rayons du soleil couchant. Enfin je crus distinguer, au loin, un oiseau portant attaché à ses pattes un long objet flottant; était-ce un serpent, ou un ruban? Je regardai avec attention...

— Mes enfants, cria le capitaine, cinq hommes pour descendre dans la vallée avec mon aide de camp!

Je me retournai avec stupeur.

Vingt jeunes gens accoururent, quittant les rochers d'où partait la fusillade.

Un sourire, dissimulé sous la moustache du chef, illumina son visage.

— Cinq seulement! Tirez au sort.

Et tandis que les volontaires exécutaient cet ordre, il me donnait ses instructions, m'expliquait de quel côté nous allions descendre, comment nous devons occuper la rivière et nous protéger sur ses bords escarpés. Tout cela sans la moindre allusion à ce qui venait de se passer. L'avait-il oublié? Je n'y comprenais rien! Comment sa juste colère s'était-elle soudainement apaisée? D'où venait ce brusque revirement? Non seulement il acquiesçait à mon impertinente demande, mais il exposait cinq jeunes gens à un péril certain pour satisfaire ma soif! Ces idées me venaient toutes, mais confusément.

Peu à peu, l'espèce d'ahurissement dans lequel j'étais plongé se dissipa, pour faire place au sentiment de la responsabilité qui m'incombait et à celui du danger que nous allions courir. Lorsque je vis Myrtos parmi les cinq hommes désignés par le sort, une nouvelle angoisse étreignit mon âme. Je revis en imagination ce que j'avais vu le matin, dans cette échappée entre les deux maisonnettes. Sous l'impression de ce souvenir, j'éprouvais un indéfinissable besoin de parler, de modifier la composition de mon petit détachement, mais le capitaine cria de sa forte voix : « Bonne chance, mes amis! » et nous commençâmes à dévaler.

La descente se fit d'abord du côté de la mer, puis nous tournâmes peu à peu vers la vallée. Nous avions ainsi la ressource de nous cacher sous les arbres, jusqu'au pied de la montagne, et d'échapper au feu de l'ennemi. Mais la vallée elle-même n'était pas boisée. La rivière coulait au milieu, à une distance d'environ cent mètres. Si vite que cet espace fût franchi, l'ennemi, en face, aurait grandement le temps de tirer sur nous. A mesure que nous descendions, la vallée me semblait plus large. Je mesurais de l'œil le terrain à parcourir sous le feu plongeant de l'ennemi pour atteindre la rivière; et je voyais devant moi la jeune compagne de Myrtos, en larmes, désespérée, couvrant ses yeux de son tablier... Oh! que j'oubliai alors ma souffrance pour vouloir sauver Myrtos à tout prix! Le danger était le même pour tous, mais je ne pensais qu'à lui, je ne craignais que pour que lui. Il fallait l'empêcher de me suivre, le faire retourner en arrière. Mais comment? sous quel prétexte?... Arrivés aux derniers arbres qui nous abritaient, nous nous arrêtâmes avant de prendre notre élan. Là, je montrai à mes compagnons le point vers lequel nous devons nous diriger. J'avais choisi un endroit où la rive droite, un peu surélevée, devait nous offrir une sorte de rempart quand nous aurions sauté dans le lit de la rivière. Mais Myrtos!... Il me vint une inspiration.

— Myrtos, et toi, mon ami, ordonnai-je en m'adressant aussi au plus jeune des cinq volontaires, vous resterez ici sous les arbres et ne nous rejoindrez que sur un signe de moi.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard.

— Monsieur l'aide de camp, me dit Myrtos, — au lieu

de m'appeler « Monsieur Georges », comme il avait fait jusque-là, — monsieur l'aide de camp, le capitaine nous a commandé de vous suivre tous les cinq ; il n'a pas dit que deux resteraient en arrière, à l'abri.

A ces mots, prononcés d'une voix ferme, je restai interdit ; puis je m'avançai vers lui :

— Mon ami, lui dis-je, mettant la main sur son épaule, fais ce que je te demande... pour l'amour de celle que tu sais...

Il fixa ses yeux sur les miens sans prononcer une parole. Était-il froissé ? M'en voulait-il de l'avoir surpris le matin, ou de me mêler de choses qui ne me regardaient pas ? Enfin, d'un ton simple, mais résolu, il me répondit :

— Monsieur l'aide de camp, celle dont vous parlez n'aime pas les lâches.

Je compris qu'il était inutile d'insister.

— C'est bien, Myrtos ; que Dieu vous protège !

Et je lui tendis la main.

— Que Dieu nous protège tous, Monsieur Georges !

— En avant, camarades ! m'écriai-je.

Et nous partîmes en courant.

Ces quelques moments de course jusqu'à la berge me parurent autant de siècles ! L'ennemi, surpris par notre apparition, cessa un moment le feu. Mais bientôt, des deux côtés de la gorge, éclata une double décharge de mousqueterie, les nôtres répondant de leur mieux aux coups de fusil de l'ennemi. Je ne levais pas les yeux, je regardais fixement le point que nous devons gagner ; les balles sifflaient autour de moi, je courais toujours, le pas de mes compagnons résonnant à ma droite et à ma gauche. Tout à coup un cri terrible retentit, suivi du bruit

sourd d'un corps qui tombe à terre. « Myrtos ! » me dis-
je ; mais je ne me
retournai point ; je
continuai de cou-
rir... Les

coups de fusil re-
doublaient, je
touchais enfin la
rive, lorsqu'un
second cri fut
poussé derrière
moi... Un pas
de plus et j'é-
tais dans le
torrent... A
ce moment,
je ressentis une



douleur af-
reuse, inimaginable, à la cuisse gauche et, au lieu de
sauter, je roulai dans l'eau. — Je ne me rappelle rien
de ce qui suivit.

Lorsque je revins à moi, la lune brillait au-dessus de
ma tête ; j'étais étendu par terre ; j'éprouvais à la cuisse
la sensation d'une brûlure. Deux hommes examinaient ma
blessure. Le capitaine, debout à mes côtés, me regardait
en silence. Les soldats se pressaient autour de lui.

— Myrtos ? demandai-je.

— Nous les avons délogés, dit le capitaine, sans ré-
pondre à ma question. Et maintenant, tâche d'être bien-
tôt sur pied, pour que je n'aie point d'affaire avec ton
oncle.

J'appris, depuis, que ce n'était pas pour apaiser ma
soif, mais pour détourner l'attention de l'ennemi qu'il
nous avait envoyés dans la vallée. Le ruban attaché aux

pattes de l'oiseau était un signal convenu, lui annonçant l'approche du corps qui devait attaquer l'ennemi par derrière. Je n'ai pas su si le ca-

avait conçu le plan de version à l'a-

ou si mon tance pour dre lui en suggé-

dée. La s i o n l'atta-revers plein Mais la fille in-

ne devait Myrtos vi-

second soldat avait qu'une légère à ma pauvre jambe, elle fut amputée, la nuit même, par le véritable aide de camp du capitaine, qui était aussi chirurgien.

Voilà pourquoi je suis resté avocat. Ma carrière militaire n'avait duré qu'un jour, mais j'en ai rapporté mon uniforme troué d'une balle, et je l'ai encore.



pitaine cette di-vance, insis-descen-avait ré l'i-diver-réussit: que à eut un succès. je une connue

pas revoir vant!... Le tombé n'a- blessure. Quant

LE PAPPAS NARKISSOS

LE PAPPAS NARKISSOS

I

— Ma chère femme, dit le pappas Narkissos, lorsqu'il eut fini de manger et qu'il eut fait le signe de la croix, je sens le sommeil me gagner; avec ta permission, je vais dormir un peu.

— Dors, dors à ton aise; tu as bien gagné un peu de repos après toutes tes fatigues d'aujourd'hui. Et puis, personne ne viendra te déranger, par ce soleil brûlant.

Et la femme du prêtre se mit à transporter, de la table à l'évier, les assiettes et les deux couverts, pour les laver avant de les ranger sur la planche attachée à la muraille, près de la cheminée; car cette chambre servait en même temps de cuisine, de salle à manger et de salon.

La petite table sur laquelle tous les deux venaient de prendre leur frugal repas, quatre chaises et un canapé de paille, étaient les seuls meubles. Le canapé se trouvait placé en face de la cheminée. Au-dessus, sur la muraille, dans un cadre de bois noir, mais sans verre, était une lithographie, jaunie par le temps, qui représen-

tait l'*Arrivée à Nauplie du roi Othon*; dans le mur qui faisait face à l'entrée, se trouvait, à droite, la porte de la chambre à coucher, à gauche, celle du jardin; entre les deux, un grand coffre en bois peint en vert, et, sur le coffre, un petit tapis plié en quatre. Le mur, au-dessus, était orné d'une autre lithographie, sans cadre celle-ci, fixée au mur par quatre épingle, et représentant une vue grossière de l'église d'*Evangelistria* à Tinos, souvenir, évidemment, d'un pieux voyage du pappas dans ce lieu de pèlerinage. En face, la porte de la maison, et, des deux côtés, deux fenêtres dont les volets étaient fermés. La petite porte était coupée horizontalement en deux parties; la partie basse était fermée; celle d'en haut, ouverte, laissait entrer la lumière éclatante de l'ardent soleil de midi.

Cependant le pappas Narkissos se leva, ouvrit la porte de la chambre à coucher, alla y prendre son oreiller, referma soigneusement la porte, posa l'oreiller sur le canapé, ferma la partie haute de la porte d'entrée pour rendre la chambre obscure et fraîche, et s'étendit sur le canapé. Quelques instants après, il se releva, alla chercher le tapis qui était sur le coffre, le déplia, l'étendit sur le canapé et se coucha dessus avec un soupir de satisfaction, tandis que sa femme continuait silencieusement son travail de bonne ménagère.

Le pappas Narkissos avait vraiment bien gagné le droit de se reposer, cette après-midi de dimanche.

Depuis l'aurore, il était sur pied. A défaut d'autre prêtre, de diacre, ou même de lecteur, c'est lui qui avait chanté les matines et célébré l'office à l'unique église de son petit village. Le service achevé, il s'était rendu à pied

dans un endroit écarté de l'île, avec le juge de paix et des témoins, pour déterminer les limites d'un champ dont un voisin lui conte stait une portion. Il était revenu satisfait, car son droit avait été officiellement reconnu, mais le chemin avait été long et la chaleur était devenue excessive. Il était rentré chez lui,



midi passé, en retard, au moment où sa femme commençait déjà à craindre que le dîner fût brûlé. Mais le pappas, affamé, avait trouvé tous les mets excellents et avait fait honneur au repas. Cela aussi avait contribué à augmenter l'alourdissement de ses paupières.

La chaleur de midi que tempérerait agréablement l'obs-

curité de la chambre, le profond silence qu'interrompaient seuls, au dehors, le chant monotone des cigales, et, au dedans, les mouvements discrets de sa femme qui rangeait les assiettes sur la planche, la fatigue du pappas rassasié, le bon tapis sur le canapé, tout l'invitait au sommeil.

Le pappas, les paupières à demi closes, suivait le va-et-vient de sa femme, et sa barbe blonde cachait à peine un sourire de contentement, car il songeait que dans quelques mois un berceau viendrait s'ajouter à leur chambre à coucher. C'était hier seulement qu'il avait appris cette heureuse nouvelle. Sa femme lui avait fait cet aveu, la nuit, au milieu de l'obscurité, n'osant lui en faire part à la clarté du jour ; et, tandis qu'il fixait tendrement sur elle ses yeux ensommeillés, la contemplant déjà avec son enfant dans ses bras, il revoyait, comme dans un rêve, divers épisodes de sa vie passée qui, dans leur cours rapide et vague, se rattachaient au sentiment agréable de son bonheur présent.

II

Depuis trois mois seulement, le pappas Narkissos avait le double honneur d'être prêtre et mari.

Dès son enfance, il avait porté la soutane, ayant été voué à l'Église avant même que de naître.

De temps immémorial, les aînés de sa race étaient prêtres pour desservir la petite église de l'*Ypapandi* (la Présentation), qui appartenait à sa famille et était l'ornement, la gloire et le lieu de pèlerinage de toute l'île. Le prédécesseur de Narkissos, qui était son oncle, n'avait pas eu d'enfant; c'est pourquoi, lorsqu'il maria son unique sœur, plus jeune que lui, il fut convenu dans le contrat que le premier fils serait à la fois prêtre et son héritier. La joie de la famille à la naissance d'un garçon fut plus grande que celle qui éclate chez nous d'ordinaire en pareille circonstance, par une méconnaissance injustifiable du mérite des filles.

Le petit Narkissos fut nourri par sa mère avec respect, comme un futur prêtre. Pour jouets, on ne lui donnait que des chapelets et des croix. Lorsqu'il commença à parler, les premiers mots qu'on lui fit prononcer après *papa* et *maman* furent : *Kyrie eleison*. Dès qu'il put se tenir sur ses pieds, il eut le privilège de porter le cierge devant son oncle, qui montra à son petit neveu l'A B C

sur le titre rouge de l'*Horologion* (livre d'heures) et qui plus tard lui apprit à lire dans les *Psaumes*. Mais, ni les exercices religieux, ni l'étude ne pouvaient refréner chez le jeune *hieromène* (clerc) sa passion pour le jeu, ce qui lui valait, de la part de sa mère irritée, une autre espèce d'imposition des mains, lorsqu'il revenait à la maison, la robe déchirée par les pointes des rochers escarpés qu'il avait gravis ou par les luttes un peu trop vives qu'il avait soutenues contre ses camarades.

D'après les traditions de famille et pour qu'une trop grande intimité ne vint pas amortir le respect du troupeau envers son futur pasteur, le petit clerc fut envoyé hors du pays dès qu'il eût atteint sa dixième année. Un vieil oncle de sa mère s'était retiré dans l'île d'Andros après avoir été évêque de Salmathonte. Il avait résigné, volontairement ou non, ses fonctions sacrées, mais non sans avoir préalablement réalisé une certaine fortune qui lui permit d'achever sa vie paisiblement dans les Cyclades. C'est à ce *despote* (1) que Narkissos fut adressé. L'ex-évêque de Salmathonte accueillit favorablement le nouveau venu et lui donna le titre de *lecteur*. Pour justifier ce premier degré de prêtrise, Narkissos continua ses leçons, non seulement à l'école d'Andros, mais aussi sous le *protosyncèle* (2) de l'évêque, qui lui enseignait surtout les choses de l'Église.

C'est dans cette atmosphère favorable que l'enfant se préparait à la carrière à laquelle il était destiné. Quelques années se passèrent ainsi, et le *lecteur* allait être nommé

(1) Titre de courtoisie que l'on donne aux prélats, en Grèce; il correspond à notre : monseigneur.

(2) Titre d'une fonction ecclésiastique.

diacre, lorsqu'arriva à Andros la nouvelle de la mort de son oncle. Les habitants de son village l'invitaient à venir recueillir l'héritage sacré. Quoique bien jeune pour la prêtrise, il devait succéder directement à son oncle pour que le privilège de famille ne passât pas en des mains étrangères. L'ex-évêque de Salmathonte ne voyait pas sans déplaisir le départ de son *lecteur* et de son futur *diacre*; cependant pour ne point faire tort à son parent et à son protégé, il l'envoya prendre femme avant de lui donner les Ordres.

Narkissos obéit sans difficulté comme sans déplaisir, car depuis longtemps son choix était fait.

Dès sa plus tendre enfance il s'était accoutumé à considérer la petite Arétoula comme devant être sa future compagne. Les parents des deux enfants avaient arrangé ce mariage, moitié sérieusement, moitié plaisamment; mais le petit Narkissos avait pris, dès le commencement, la chose au sérieux et couvrait toujours de sa protection la gracieuse compagne de ses jeux. Lorsqu'il dut partir pour Andros, les deux petits amis avaient échangé la promesse de rester fidèles l'un à l'autre. Après dix ans d'absence, il retrouva dans Arétoula une belle et charmante jeune fille; mais le visage bruni de Narkissos ne manquait pas non plus de beauté sous son noir bonnet de *lecteur*.

Le vieil évêque qui avait accompagné son neveu, bénit les jeunes époux, ordonna son ancien *lecteur*, d'abord *diacre*, puis *prêtre*, et retourna à Andros.

III

Depuis trois mois donc il était marié et prêtre. Tout marchait au gré de ses désirs. Les villageois, satisfaits de sa belle prestance à l'église, de la sonorité de sa voix, de ses manières distinguées, témoignaient à leur curé un respect auquel son âge ne pouvait le faire prétendre; sa femme lui annonçait un héritier; ses champs lui présageaient une belle récolte; les petits revenus de l'église n'avaient pas diminué depuis qu'elle était sous sa direction; que pouvait-il désirer de plus? Et puis, par bonheur, le plus pénible des devoirs du prêtre lui avait été épargné jusqu'ici : durant ces trois mois, personne n'était mort dans l'île.

C'était là ce que redoutait particulièrement le pappas Narkissos. C'était là le seul nuage, mais un nuage bien noir, qui, dès le début, avait jeté une ombre sur une carrière dans laquelle, hors ce point, il semblait ne devoir trouver que calme et bonheur.

Dès son enfance, il avait été obsédé par la peur de la mort. Depuis que, tout petit, on l'avait porté pour baiser les paupières fermées et froides de son père, une terreur irréflechie de la mort s'était emparée de lui. Il avait cependant assisté à de nombreux convois funèbres. Grandi dans l'église, toujours aux côtés des prêtres, il lui était

arrivé souvent de prendre part à des services funéraires ; mais il avait toujours trouvé moyen de se soustraire à la vue du mort, soit en tenant les regards fixés sur son cierge ou sur le livre de prières qu'il tenait à la main, soit en baissant les yeux vers la terre. Jamais il n'avait osé regarder le cadavre étendu sur sa bière ; jamais il ne s'était conformé à la coutume déchirante d'aller, pendant le service funèbre, donner le dernier baiser au corps dont l'âme s'est envolée. Cependant, une fois prêtre, comment pourrait-il éviter le contact de la mort, et comment, d'autre part, s'accoutumer à ce spectacle redouté ? Il avait bien confessé ses craintes à l'évêque ; il lui avait confié ses hésitations ; il lui avait fait l'aveu de sa faiblesse ; mais le vieillard l'avait encouragé, conseillé, grondé ; il lui avait assuré qu'il ne tarderait pas à s'habituer, comme tous les prêtres, à l'accomplissement de ce triste devoir ; il avait tâché de lui donner du courage en lui montrant la sainteté et la grandeur de la mission du prêtre au lit du mourant et sur la tombe du mort. Narkissos s'était laissé convaincre.

Il s'était laissé convaincre, mais l'appréhension n'en persistait pas moins toujours. Durant ces trois mois, toutes les fois que quelqu'un venait le chercher, il avait peur qu'on ne vint lui annoncer une mort, et son cœur se serrait. A cette heure même, tandis que le sommeil descendait doucement sur ses paupières appesanties, aux visions agréables qui passaient devant lui comme des songes se mêlait l'image obsédante d'une confession *in extremis*.

Bientôt, toutes ces idées se confondirent, les impressions s'effacèrent graduellement dans son esprit, ses

paupières entr'ouvertes se fermèrent tout à fait, sa main retomba, lourde, sur le tapis, sa joue s'enfonça dans l'oreiller, et, dans la chambre fraîche et tranquille, résonna, sonore et régulière, la saine respiration du prêtre endormi.



Sa femme, ayant achevé sa tâche, alla sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le sommeil de son mari, dans la pièce voisine, et en rapporta un petit paquet.

Elle s'assit doucement sur un tabouret, près du foyer éteint, ouvrit son paquet et en étala sur ses genoux le contenu, pièce à pièce. C'étaient des vêtements d'enfant qu'elle avait empruntés à une voisine comme modèles du travail auquel elle voulait se consacrer désormais. Elle les examinait avec une lenteur dans laquelle il y avait un autre sentiment que la seule attention, jetant de temps à autre un regard de tendresse et de bonheur sur son mari qui dormait paisiblement.

IV

Tout à coup, le silence du dehors fut interrompu par des pas lourds qui semblaient s'approcher de la maison. Les pas s'arrêtèrent devant la porte dont la partie supérieure, poussée du dehors, s'entr'ouvrit en projetant brusquement un vif rayon de lumière dans la chambre. La respiration du pappas changea de rythme, sans s'arrêter cependant, tandis que la jeune femme, tournant la tête vers la porte entr'ouverte, posait son doigt sur ses lèvres pour recommander le silence.

Dans le carré éclairé parurent la poitrine et la tête d'un vieux paysan. Son fez usé était entouré d'un mouchoir de coton blanc dont les bouts pendaient par derrière pour protéger son cou ridé. Au-dessous du fez brillaient, sous d'épais sourcils blancs, les yeux vifs du vieillard. La sueur coulait de son front sur ses moustaches blanches. Dans sa main droite il tenait un bâton appuyé sur son épaule, et au bout du bâton était suspendue une corbeille couverte avec des feuilles de chou.

La femme du prêtre se leva et s'approcha de la porte, sans faire de bruit.

— Bonjour, mon vieux Thanasi, murmura-t-elle ; le pappas dort.

— Je le vois bien, répondit le vieillard en essayant,

mais sans succès, de mettre une sourdine à sa grosse voix. J'en suis bien fâché ; mais il faut le réveiller.

— Qu'y a-t-il donc ? Que lui voulez-vous ?

— Ce n'est pas moi, c'est le lépreux qui le demande.

— *Kyrie eleison !* le lépreux ! répéta la jeune femme.

Et à l'instant, lui revinrent à l'esprit les terreurs de son mari. La pensée que l'épreuve allait commencer par la mort du lépreux la fit tressaillir, sans compter la distance, car c'était à l'autre extrémité de l'île que ce malheureux passait son existence solitaire, et la chaleur était accablante en ce jour d'été.

— Je crois qu'il n'en a plus pour longtemps, dit le paysan.

— *Kyrie eleison !* répéta la jeune femme, ne trouvant pas d'autre expression pour rendre son angoisse et tournant les yeux vers le canapé.

Le prêtre avait tout entendu, mais comme dans un rêve. L'ouverture de la porte avait interrompu son sommeil ; mais ses sens étaient encore engourdis et les idées confuses dans sa tête. A travers ses paupières fermées il avait vu la lumière entrer brusquement dans la chambre, il avait entendu sa femme parler au vieux Thanasi, il avait compris que c'était le lépreux qui le demandait. Mais, quand il entendit la dernière phrase du vieillard et le *Kyrie eleison !* de sa femme, une sueur froide inonda son visage.

Il souleva la tête, laissa tomber ses pieds par terre, et, les deux mains appuyées sur le siège du canapé, les yeux fixés sur la porte, les lèvres entr'ouvertes, il resta immobile et atterré. Réfléchissait-il ? Non, il ne réfléchissait pas ; mais il croyait voir devant lui sur le rocher nu et

isolé au-dessus de la mer, la cabane misérable, de laquelle, il y avait de longues années, poussé par une curiosité d'enfant, il s'était approché pour voir ce que c'est qu'un lépreux. Il s'imaginait le voir en ce moment, l'infortuné habitant de la cabane, tel qu'il l'avait vu alors, assis par terre à l'ombre d'un cèdre et préparant pour sa nourriture des herbes sauvages dans un grossier vase de terre; il revoyait cette figure hideuse qu'il n'avait fait qu'entrevoir quand le lépreux s'était tourné de son côté, car alors il s'était enfui pour rejoindre ses petits camarades, qui, moins hardis, n'avaient pas osé le suivre et qui l'attendaient à quelque distance de la chaumière.

— Je vous demande pardon, mon pappas, dit le vieux Thanasi, de vous avoir réveillé; mais le lépreux est à toute extrémité; il désire vous voir; le chemin est long jusque là-bas; peut-être même n'arriverez-vous pas à temps.

Le pappas Narkissos se dressa sur ses pieds, soudainement réveillé de sa léthargie.

— Femme! mon bonnet et mon manteau!

La femme obéit sans rien dire et alla chercher dans la chambre à coucher le bonnet et le manteau.

— Tu ne vas pas faire ce long chemin à pied? dit-elle.

— Non, non, reprit le vieux Thanasi; je m'en vais chercher un âne; je reviens tout de suite.

— Est-ce que tu vas venir avec moi? lui demanda le prêtre.

— Assurément.

Et le vieillard alla en hâte à la recherche d'une monture.

— Vois, dit le prêtre à sa femme, tandis qu'il se lavait le visage et les mains dans l'évier; vois, le vieux Thanasi

est venu de si loin à pied ; il a vu le lépreux et lui a prêté secours, et cependant il est prêt à refaire tout ce long chemin avec moi, par humanité. Et moi, je ne songerais qu'à l'horreur d'assister à la mort d'un chrétien, et j'hésiterais quand il s'agit d'accomplir mon devoir !

La femme ne répondit pas et tendit la serviette dépliée à son mari.

Le pappas s'essuya les



mains, embrassa sa femme sur le front, prit son manteau, mit son chapeau et sortit, les clefs de l'église dans les mains.

La maison du prêtre était la dernière du village, isolée au pied du sommet abrupt dont les flancs étaient occupés par les autres maisons superposées les unes aux autres. Au milieu se trouvait la petite église de l'*Ypapandi*, vieil édifice de style byzantin dont la coupole, en forme de tour, s'élevait au-dessus des humbles toits du village. La rue étroite montait, en serpentant, de la maison du prêtre jusqu'à l'église. Le soleil, tombant à plomb, rendait la montée plus pénible que d'habitude. Les fenêtres des petites mai-

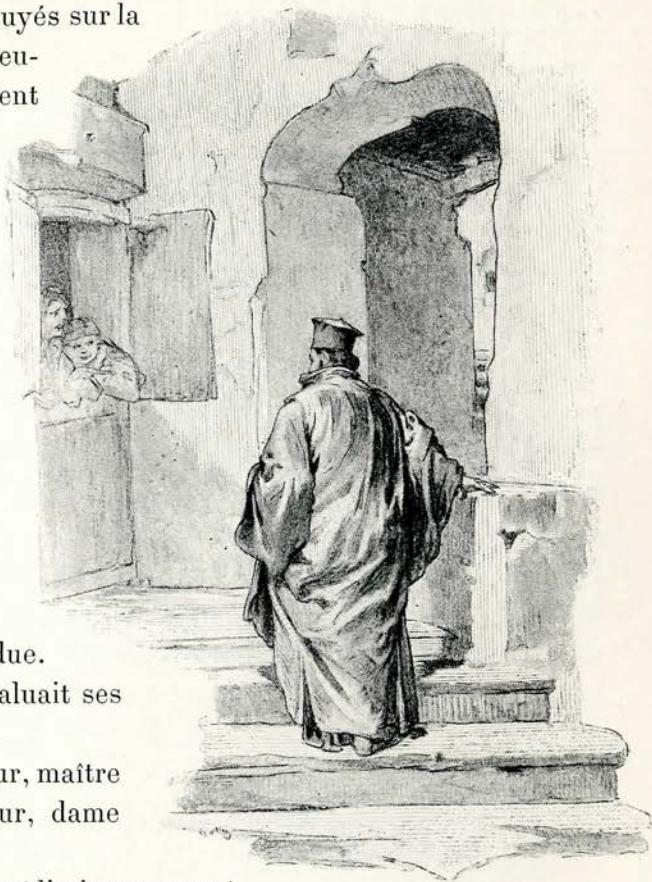
sons, des deux côtés, étaient hermétiquement closes ; mais çà et là, la partie supérieure des portes était ouverte et l'homme ou la femme, les bras appuyés sur la partie inférieure, semblaient attendre le passage du prêtre. Le vieux Thanasi, en passant avait raconté que le lépreux se mourait, et la nouvelle s'était aussitôt répandue.

Le curé saluait ses paroissiens.

— Bonjour, maître Jean ; bonjour, dame Thano.

— Votre bénédiction, pappas !

Ils auraient entamé volontiers une longue conversation ; mais le pappas se hâtait. Il arriva, tout en nage, devant l'église, ouvrit la porte, entra dans le temple tout frais, prit pieusement sur l'autel le vase sacré et son livre de prières, les enveloppa avec son étole ; il



mit le tout dans un carré de toile noire et sortit.

Il fermait à peine les portes de l'église qu'il entendit la voix du vieux Thanasi, pressant sa monture qui paraissait peu disposée à courir par cette chaleur.

Le prêtre alla au-devant de lui, caressa l'animal, l'enfourcha après avoir fixé le précieux paquet dans son sein, et l'on se mit en marche.

Le vieux paysan suivait à pied.

Le nombre de portes ouvertes s'était augmenté, et les villageois pieux, sachant quels objets sacrés le prêtre portait sous sa robe, faisaient le signe de la croix sur son passage.

Au seuil de sa maison, devant laquelle il devait passer, sa femme l'attendait. Il sourit, voulut dire un mot, mais les paroles ne venaient pas à ses lèvres. Elle, non plus, ne dit rien ; il sourit encore une fois, fit un signe de tête à sa femme qui s'efforça de sourire, elle aussi, et, frappant le cou de l'âne avec la corde qui lui servait de bride, il s'éloigna accompagné par le vieillard. Le sourire de la femme s'éteignit ; de son pouce, elle essuya une larme prête à tomber.

V

La route descendait à travers les champs et les vignes qui prolongeaient le village, puis elle remontait en traversant un épais bois d'oliviers jusqu'au sommet de la colline en face, où deux moulins à vent attendaient un souffle d'air pour ébranler leurs ailes immobiles. De là s'étendait un plateau en pente, terminé du côté méridional de l'île par des rochers à pic. Le chemin était rude et mal entretenu, mais le vieux Thanasi et son âne paraissaient accoutumés aux cailloux qui l'encombraient. Des deux côtés, des murailles basses de pierres sans ciment longeaient des vignobles. A mesure qu'on avançait, aux vignobles succédaient des champs déjà moissonnés.

Au delà de l'étendue cultivée, à gauche, le plateau, se redressant, formait une suite de collines couvertes de broussailles, tandis qu'à droite il inclinait graduellement vers le rivage. Plus loin s'étendaient les flots bleus de la mer Égée mouchetée par les montagnes éloignées des autres îles.

Le spectacle était vraiment superbe, mais le prêtre ne le regardait pas. Il n'avait devant les yeux que la hideuse figure du lépreux.

Lorsque sous un soleil ardent, sur une route difficile, on suit le pas d'une bête robuste, on n'est guère porté à

la conversation, même si l'on est plus jeune que Thanasi. Aussi le vieillard restait silencieux. Cependant le prêtre finit par entendre sa respiration haletante; tirant la corde vers sa poitrine, il arrêta l'âne. Le paysan, pressant le pas, vint le rejoindre.



- Qu'y a-t-il, pappas? Pourquoi vous arrêtez-vous.
- Je vais descendre, mon brave. Tu monteras, et nous changerons quand je serai fatigué.
- Comment? Moi, monter à âne et vous laisser marcher à pied!
- Tu es fatigué, mon vieux.
- Moi, fatigué? Je suis encore de force, soyez tran-

quille! A-t-on jamais vu un prêtre, portant les saints sacrements, suivre à pied son *agoyate* (1) assis sur sa monture? Allons!

Il n'y avait pas matière à plus longue discussion, d'autant moins que l'animal, obéissant à la pression morale de la voix du vieillard, accentuée par un vigoureux coup de poing sur sa croupe, avait repris vivement sa marche. Mais le prêtre ralentit son allure pour permettre au vieillard de le suivre plus aisément.

— Le trouverons-nous encore vivant? Qu'en penses-tu?

— Qui sait? Il était bien bas!

— Quand tu l'as quitté, comment était-il?

— Eh! mon Dieu! comme un homme qui se meurt.

C'était là précisément ce que voulait savoir le prêtre : comment est un homme lorsqu'il se meurt? La réponse du vieillard ne lui apprenait rien. Il aurait voulu se faire décrire le spectacle qu'il redoutait avant de l'avoir vu. Peut-être espérait-il se familiariser ainsi avec l'horreur instinctive qu'il ressentait depuis son enfance. Dans son âme se combattaient le sentiment lâche de la peur et le sentiment noble du devoir. L'indifférence avec laquelle le vieillard parlait de l'agonie, l'empressement qu'il mettait à retourner auprès du lépreux mourant, augmentaient la honte secrète que le prêtre avait de son manque de courage.

— Pourquoi donc es-tu venu avec moi? Est-ce pour me tenir compagnie?

— Oui; mais c'est surtout pour assister le lépreux à

(1) Conducteur de bêtes de somme.

ses derniers moments. Vous, pappas, vous allez lui donner les sacrements, puis, vous vous en retournerez; moi, je resterai. Le pauvre homme a passé toute sa vie seul et délaissé; il est juste qu'il ait au moins un chrétien près de lui à ses derniers moments.

Le prêtre sentit sa gorge se serrer.

— Tu es vraiment un bon chrétien, mon vieux Thanasî; mais ce devoir, c'est le mien, et je le ferai; c'est moi qui lui fermerai les yeux.

Le vieillard ne répondit pas et tous deux continuèrent leur chemin en silence.

La route n'était plus bordée de murs; elle passait à travers des buissons de myrtes sauvages et d'arbousiers, descendant vers la falaise abrupte. Bientôt elle fit un coude à gauche, en contournant une colline dénudée, et le prêtre vit tout à coup, de loin, le cèdre solitaire qui ombrageait la cabane du lépreux.

Il y avait quinze ans, à l'ombre de ce même cèdre, il avait vu le malheureux, dont la vie tout entière s'était écoulée dans cet endroit écarté, seul, abandonné, loin de toute société humaine, voyant chaque jour le soleil se lever et se coucher sans apporter aucun changement dans sa triste existence, portant le poids d'un malheur héréditaire dont il n'était pas responsable, vivant sans espérance, sans consolation, sans but.

Orphelin de père et mère, pauvre, sans soutien, il avait été atteint, tout jeune encore, de cette maladie hideuse. Les habitants de son village l'avaient contraint à s'isoler et forcé de prendre la place d'un autre lépreux mort dans cette même cabane, quelques années auparavant, s'engageant à lui fournir des vêtements et du pain. La charge que



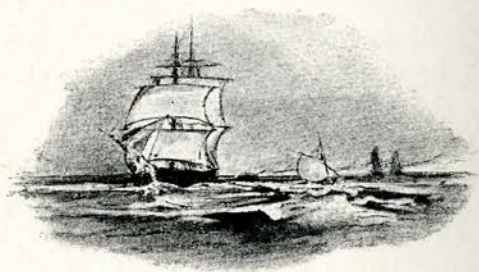
la commune avait assumée ainsi n'était assurément pas bien lourde. Le vieux Thanasi, qui avait quelques morceaux de terre situés au delà de la chaumière du lépreux, avait accepté la mission de lui apporter, chaque semaine, sa provision de pain ; mais la charité du paysan ne s'était pas arrêtée là. Il aidait l'anachorète involontaire à cultiver son petit jardin, il lui raccommo- dait ses outils, il lui procurait des graines, il lui donnait des conseils. Le plus grand de ses bienfaits était sa présence même. Il s'entretenait, pardessus le mur du jardin, avec le malheureux, car il s'était familiarisé par une longue habitude avec le terrible mal, et le lépreux l'attendait, comptant les jours et les heures qui le séparaient de sa prochaine visite.

Le vieux Thanasi était le seul lien qui le rattachât au reste du monde. Aucun autre être vivant n'osait s'approcher de lui. Parfois, quelque paysan, passant par là, lui adressait de loin la parole et peut-être même posait sur un rocher, bien en vue, son obole ; mais personne n'aurait osé venir le regarder de près. Ainsi sa vie s'était

écoulée, et les longues journées solitaires avaient passé ainsi les unes après les autres.

Le jardin, qui entourait sa chaumière, était clos d'une haie qu'il avait plantée lui-même et dans laquelle il s'était plu à entremêler des myrtes, des lauriers-roses et des cytises. En face de la mer, la haie s'entr'ouvrait; deux pierres marquaient l'entrée.

Que de fois, assis sur ces pierres, devant l'immensité de la mer crétoise, il avait vu les vagues se briser avec fureur sur le rocher ou bien expirer en murmurant à ses pieds! Que de fois, regardant de loin les blanches ailes des barques, il avait envié le sort des matelots qui, sains et robustes, luttaienent contre les éléments et voyageaient de rivage en rivage jusqu'au moment où ils revenaient chez eux, dans le sein d'une famille aimée, tandis que lui, attaché sur son rocher désert, il n'attendait, triste et solitaire, que la mort!



VI

C'est là, à l'entrée du jardin, que descendit le pappas Narkissos.

Le vieux Thanasi attacha avec la corde les deux jambes de devant de l'âne, limitant ainsi la liberté qu'il lui donnait, et passant devant le prêtre, il entra dans le petit enclos bien cultivé qui entourait la chaumière. Il fit quelques pas, puis se retourna.

— Asseyez-vous un moment sur cette pierre, mon pappas, dit-il, je vais voir comment est ce malheureux.

Le prêtre s'arrêta. Il tira de sa robe le précieux paquet, défit les cordons, posa avec précaution l'étole ainsi que son contenu sur la pierre, mit son bonnet à côté et, la tête nue, les bras croisés sur la poitrine, debout, attendit le vieillard.

Il était très pâle. Malgré lui, un désir ardent, une pensée coupable s'étaient emparés de son esprit : « Si le lépreux pouvait être déjà mort ! Si le vieux Thanasi pouvait venir dire qu'il ne reste plus qu'à l'ensevelir ! » Il essaya de repousser cette mauvaise pensée ; il implora le secours

d'en haut; il fit le signe de la croix et, tirant de l'étole son bréviaire, il se mit à lire les belles prières du service des morts. Ses yeux voyaient les mots, mais son esprit était à la chaumière. « Pourquoi Thanasi tarde-t-il tant? »

Il se dirigea vers la porte de la cabane; mais, au milieu du chemin, il s'arrêta, hésitant. Il aurait voulu appeler le vieillard, mais il eut peur d'élever la voix.

Enfin, Thanasi sortit. Le prêtre lui jeta un regard interrogateur.

— Il était assoupi; j'ai eu du mal à le réveiller; c'est à peine si l'on entend sa voix. Ses yeux éteints se sont ranimés quand je lui ai dit que vous étiez là. Entrez, mon pappas; allez lui donner les derniers sacrements.

Le prêtre retourna vers l'entrée de l'enclos, revêtit son étole, prit pieusement dans ses mains le saint-sacrement et marcha d'un pas ferme vers la chaumière. Sa pâleur seule trahissait le combat intérieur qui se livrait dans son âme.

Comme il arrivait près de la porte, le vieillard, qui le suivait, lui toucha respectueusement la robe; le prêtre, un pied sur le seuil, tourna la tête; ses longs cheveux flottaient sur son cou.

— Pappas, lui dit-il, ne touchez pas au linge qui lui couvre le visage; c'est lui-même qui me l'a fait mettre, pour que vous ne le voyiez pas.

— C'est bien, dit le prêtre gravement; ne viens pas avant que je ne t'appelle.

Et il entra dans la chaumière.

Le vieux Thanasi alla s'asseoir à l'entrée et attendit. Il attendit longtemps, étonné de ne pas voir sortir le prêtre ou de ne pas s'entendre appeler. Il avait envie d'aller voir; mais le ton dont le pappas lui avait recommandé de ne pas entrer était tel qu'il n'osait désobéir. Il attendait donc patiemment, regardant la mer bleue, ridée légèrement par la brise qui se levait. Le soleil commençait à décliner; les alouettes, s'élevant droit dans le ciel, remplissaient l'air de leur chant; la nature était calme et tranquille, tandis que le lépreux se mourait dans sa cabane.

Tout à coup, le vieillard entendit un bruit éloigné de pas et il vit la femme du prêtre qui se dirigeait vers la chaumière.

Il se leva et alla à sa rencontre.

— Quelle idée avez-vous eue, Madame, de faire toute cette route à pied?

— Je croyais vous rencontrer à mi-chemin, dit-elle, et peu à peu, je suis arrivée jusqu'ici. Où est le pappas?

— Il est là dedans avec le lépreux.

— Le lépreux est-il encore vivant, ou bien est-il mort?

— Je n'en sais rien.

— Va voir.

— Le pappas me l'a défendu.

La femme se tut; puis elle reprit avec quelque inquiétude :

— La nuit va nous surprendre ici.

— Qu'importe? Il y a de la lune. Mais vous, pourquoi donc êtes-vous venue?

— J'ai apporté son manteau.

Et elle montra, soigneusement plié sur son bras le manteau des dimanches du pappas Narkissos.

— Pourquoi faire? Il a déjà un manteau et il ne fait pas froid.

— Il en aura peut-être besoin, dit la femme.



Après quelques moments de réflexion le vieux Thanasi reprit :

— Est-ce que vous avez peur de remporter l'autre manteau?

— Que sais-je?

En disant ces paroles, ils arrivèrent à l'entrée de l'enclos.

— Asseyez-vous là. Vous devez être lasse.

— Non, reprit-elle, je ne suis pas fatiguée.

Puis, après un moment de silence :

— Si j'entrais? dit-elle.

— Comme vous voudrez; mais le pappas ne sera peut-être pas content.

Elle s'assit sur la pierre. A chaque instant elle tournait les yeux du côté de la chaumière; son anxiété était visible.

Le vieux paysan eut pitié d'elle. Peut-être aussi partageait-il son inquiétude.

— Calmez-vous, lui dit-il. Je vais aller tout doucement voir ce qui se passe.

Il s'avança lentement vers la cabane, tendant l'oreille à chaque pas. Aucun bruit ne venait jusqu'à lui. Arrivé à la porte, il s'arrêta. Le prêtre murmurait quelque chose.



A peine Thanasi pouvait-il distinguer le son de sa voix. Il pencha la tête dans l'intérieur. Il ne pouvait voir le visage du mourant, que lui cachaient les épaules du prêtre. A genoux sur le sol, la tête penchée, il récitait une prière. Le linge blanc dont Thanasi avait couvert le vi-

sage du lépreux était par terre, aux pieds du moribond.

Le vieux paysan se retira tout doucement et retourna sans bruit dans le jardin. La femme du prêtre, immobile, avait suivi du regard tous ses mouvements.

— Qu'as-tu vu? lui demanda-t-elle?

— Rien.

A ce moment, le prêtre sortit de la chaumière et, à pas lents, traversa le jardin. Il n'avait plus son manteau. Dans ses mains élevées, il portait le livre et le vase sacrés. Il s'avavançait, la tête droite, le regard serein, tandis que le vent agitait ses cheveux épars. Il paraissait transfiguré.

Il s'approcha du vieillard et de sa femme, n'exprimant aucun étonnement de la voir là. Ni l'un ni l'autre n'avait bougé pour aller à sa rencontre. Ils ne lui adressèrent point de questions; ils attendaient qu'il parlât.

— Il est mort, dit le prêtre.

La femme et le vieillard firent le signe de la croix.

— Demain matin, nous viendrons l'ensevelir, ajouta-t-il.

Sa voix avait un ton grave et solennel que sa femme ne lui connaissait pas. Elle écoutait, et les larmes lui montaient aux yeux. Elle sentait que cette épreuve avait à jamais fortifié l'âme de son mari.

— Faut-il que je reste ici passer la nuit? demanda le vieux Thanasi.

— Reste, si tu veux. Je viendrai demain de bonne heure.

Et voyant sa femme qui lui tendait le manteau :

— Tu as bien fait de me l'apporter, dit le pappas. J'ai mis l'autre sur le mort, pour le couvrir.

Et, marchant côte à côte, le prêtre et sa femme retournèrent à leur maison.



UN SOUVENIR

UN SOUVENIR

I



Bien des années ont passé depuis ce temps ! J'étais très jeune et je voyageais seul, pour la première fois. J'allais en France en passant par l'Italie.

A cette époque, les voyages étaient plus difficiles, plus coûteux et, en même temps, plus longs qu'ils ne sont aujourd'hui. Les bateaux à vapeur ne marchaient pas avec la même rapidité, ils n'étaient pas aussi nombreux que maintenant, mais ils s'arrêtaient d'un port à l'autre, donnant ainsi aux passagers le temps de visiter les villes, à la condition, bien entendu, que leur passe-port fût en règle et que la libre-pratique eût été admise. Les chemins de fer, supprimant les distances, ne reliaient point encore les villes entre elles. Les voyageurs, transportés sans hâte, par terre comme par mer, avaient ainsi tout le temps de respirer, de se reposer et de satisfaire leur curiosité. Et comme on voyage avec curiosité, lorsqu'on est jeune et

qu'on voit pour la première fois un monde inconnu et nouveau! Comme tout alors provoque l'étonnement et excite l'imagination. Oh! la jeunesse! la jeunesse! Comme elle embellit tout, tant qu'elle dure, mais comme elle dure peu!

Vingt-quatre heures d'escale à Naples, et nous partions pour Civita-Vecchia.

Après avoir vu le plus possible des curiosités de la ville, je retournai au bateau avant qu'il ne levât l'ancre. Le pont était couvert de monde, et ce ne fut pas sans peine que je pus retrouver parmi la foule pressée ceux de mes compagnons de voyage qui étaient restés à bord. Le signal du départ n'avait pas encore été donné, de sorte que je ne pouvais distinguer parmi tout ce monde ceux qui allaient s'ajouter au nombre de nos passagers de ceux qui étaient venus pour leur dire adieu. Mais, à mesure que l'heure avançait, les embrassades, les séparations et les départs successifs éclaircissaient les rangs. Les marchands de coraux, de peignes, de livres, de bijoux, mettant en ordre leur éventaire et leurs boîtes, commençaient à descendre dans les embarcations. Les matelots se mirent en mouvement, tirant les cordages, fermant les cales, et au brouhaha général vint s'ajouter le sifflement de la vapeur annonçant le départ.

Cependant, à peine revenu à bord du bateau, au milieu de l'animation et de la confusion qui régnaient encore, j'avais remarqué, dans le coin le plus calme de l'arrière, trois personnes assises, deux femmes et un homme, qui paraissaient avoir pris possession, depuis quelque temps déjà, de cette partie du pont.

Des deux femmes, l'une, jeune, très jeune, étendue sur une chaise longue en paille, avec des coussins accumulés qui soutenaient son corps et sa tête, suivait d'un œil languissant le mouvement qui se faisait autour d'elle. L'autre, avancée en âge, était assise derrière elle sur le banc qui faisait le tour du pont. Sur un tabouret bas, un vieillard, qu'à sa tournure on reconnaissait pour un ancien mili-



taire, tenait un livre qu'il ne lisait pas, et suivait, avec une attention constante, chaque mouvement de la jeune fille à laquelle, parfois, il adressait la parole à voix basse.

Évidemment, c'était un père avec sa fille malade, et, c'était une vieille bonne qui lui tenait lieu de mère et qui la soignait.

Les impressions de la jeunesse sont vraiment inef-

façables. Certaines figures restent à jamais gravées dans notre mémoire. Des événements qui, depuis de longues années, se sont déroulés devant nos yeux, sont toujours présents à notre imagination, et leur souvenir se réveille soudain, inopinément, sans que nous sachions ni pour-quoi ni comment!

Cette jeune fille, c'est à peine si je l'ai entrevue; c'est à peine si j'ai entendu le faible son de sa voix; je ne sais pas son nom, je ne connais même pas son pays; sa présence a, durant quelques heures seulement, jeté une ombre de tristesse sur mon âme, et pourtant je ne l'ai jamais oubliée; je ne l'oublierai jamais!

Elle était blonde, très blonde; on devinait, au premier abord, que c'était une fille du Nord. De ce que j'ai entendu dire plus tard, à son sujet, sur le bateau, je me suis formé l'idée qu'elle était Polonaise, mais je n'ai là-dessus aucun renseignement certain. Ses traits étaient réguliers, l'expression en était très douce. Elle était maigre, pâle et sans forces. Ses grands yeux bleus paraissaient encore plus grands à cause de la pâleur et de la maigreur de son visage et son regard se reposait, languissamment, sur tout ce qu'il fixait, avec une mélancolie inexprimable.

Dès que je la vis, je me sentis ému; je me souvins d'êtres chéris; je me rappelai ma famille, mon pays. Ce visage, pâle et charmant, obscurcit tout à coup la gaieté des impressions de mon premier voyage à l'étranger. Son triste regard pénétra mon âme de douleur.

Je m'assis sur le banc, du côté opposé, tout à fait à l'arrière, pour n'être vu ni d'elle ni de son vieux père, et je ne regardai plus qu'elle.

Le médecin du bord vint interrompre ma rêverie en m'adressant gaiement la parole pour me demander si je m'étais bien amusé à Naples.

C'était un homme excellent, ce docteur; il aimait à faire des plaisanteries et, par sa vivacité, contribuait à créer des rapports amicaux entre les passagers. Il m'avait pris sous sa protection dès le commencement de mon voyage et il était pour moi comme un vieil ami de famille. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, et à cette période de ma vie, je considérais comme des vieillards ceux qui avaient cinquante ans. Toutefois, son enjouement empêchait un peu le respect qu'aurait dû faire naître la différence d'âge qui existait entre nous. Au contraire, nous étions promptement devenus comme des camarades.

Le médecin se mit près de moi pour continuer la conversation et vit alors, pour la première fois, les étrangers qui se trouvaient en face de nous. La malade attira son attention. Il la regarda pendant quelque temps en silence. Sa verve fut subitement arrêtée!

— Qu'a-t-elle donc? lui demandai-je.

— Ne voyez-vous pas que la pauvre enfant est phtisique?

— Il se leva, se rapprocha du groupe et adressa la parole au vieillard; puis, prenant un tabouret, il s'assit, et ses larges épaules me cachèrent la figure de la malade.

Phtisique! Je savais ce que c'est que la phtisie! Je me souvins immédiatement d'un jeune professeur de notre collège, maigre, pâle, avec des taches rouges sur ses joues creuses, venant à la classe difficilement, faisant

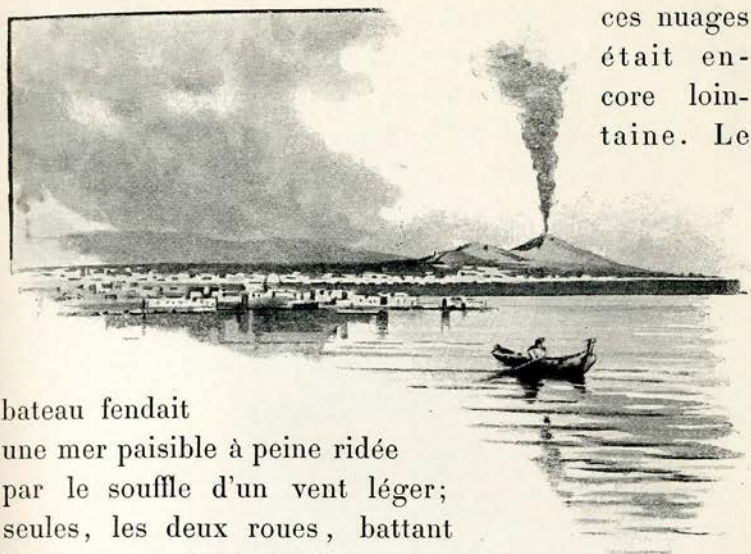
péniblement sa leçon, et s'arrêtant souvent pour tousser; puis le professeur ne vint plus; ses leçons furent interrompues; nous apprîmes qu'il gardait le lit, et quelques semaines plus tard, tous ses élèves suivirent son convoi.

Je n'avais pas vu d'autres victimes de cette terrible maladie, mais je savais que les phtisiques sont condamnés, et, les yeux fixés sur le dos du médecin, je revoyais, par la pensée, ce convoi funèbre et mon pauvre professeur porté en terre par quatre de ses élèves, choisis parmi les plus grands, sur son cercueil couvert de fleurs!

Cependant on leva l'ancre. Les roues tournèrent en battant bruyamment l'eau, et le bateau se mit en marche. Je me levai alors et, m'appuyant sur le rouleau de cordages, derrière le gouvernail, je regardai la ville splendide dont nous nous éloignons.

L'immense étendue de rivage qu'elle couvre avec ses maisons, ses palais, ses églises, étincelait sous les rayons du soleil couchant. La zone des collines verdoyantes tout autour augmentait, par l'opposition de ses vertes couleurs, l'éclat de la grande cité napolitaine. A droite, le Vésuve, élevant avec fierté ses flancs rugueux, noircissait au-dessus de lui le ciel bleu et étendait en nuage la colonne de son éternelle fumée.

Lorsque le bateau sortit du port et que la fraîcheur de la brise commença à devenir plus sensible, la vieille domestique ajouta, avec un soin touchant, des couvertures sur les pieds et les épaules de la jeune fille assise et presque couchée. Le temps était superbe, bien que, du côté du couchant, l'horizon assombri semblât présager que le calme ne devait pas durer; mais la menace de



ces nuages
était en-
core loin-
taine. Le

bateau fendait
une mer paisible à peine ridée
par le souffle d'un vent léger;
seules, les deux roues, battant
l'eau, marquaient, derrière lui, sa
route d'une double ligne d'écumes successives.

Oh ! comme j'aurais désiré me rapprocher de la malade, lui adresser quelques paroles de sympathie, étendre la couverture sur le bout de son petit pied que je voyais, de loin, découvert ; soutenir son coussin, lorsqu'elle tournait la tête vers la terre qui s'éloignait, pour regarder le sommet du volcan couronné de fumée ! Le tabouret, sur lequel le médecin venait de s'asseoir, était vide auprès d'elle, mais je n'osai pas m'approcher.

L'heure passait ; le soleil allait disparaître et l'air fraîchissait sensiblement. La bonne se leva, se pencha vers la jeune fille et lui murmura quelques mots avec un air d'humble tendresse. La malade tourna vers elle, lentement son regard. Elle ne parlait point, mais l'expression de ses yeux disait : « Laisse-moi ici ; je veux voir encore la mer, le ciel et le soleil couchant ! » Mais son père,

posant affectueusement la main sur sa main, lui parla, et l'accent de sa voix était celui de la prière.

La jeune fille se souleva péniblement, en faisant un effort, mais elle ne put se lever toute seule. Le vieillard

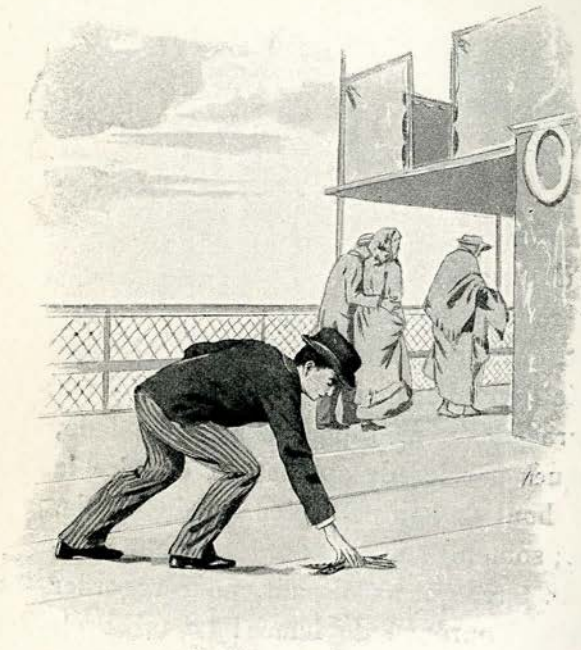
et la domestique la soutinrent de chaque côté et aidèrent ses pas chancelants sur le pont.

Tandis qu'elle se levait, un gant tomba des plis de sa robe. Ah! pourquoi ne l'ai-je pas gardé? Je me penchai, je le ramassai, et, m'avançant, je le remis à la bonne. La malade me vit, et,

penchant gracieusement la tête, avec un doux sourire sur ses lèvres pâlies, me remercia en italien, puis se mit à tousser.

Je me retirai, tout troublé.

La fatigue que lui causèrent les quelques pas qu'elle fit, suspendue en quelque sorte au bras de son père, cette toux sèche et profonde, prouvaient, plus que sa pâleur



même, le degré de sa faiblesse. Son mal était avancé, très avancé. En vain son pauvre père l'avait-il amenée de son pays du Nord pour recouvrer la santé sous le soleil du Midi, la vie abandonnait peu à peu ce corps gracieux. Mais pourquoi quittaient-ils Naples, se dirigeant vers le Nord?

Est-ce que le vieillard, ayant perdu tout espoir, voulait ramener sa fille, encore vivante, dans les bras d'une mère qui l'attendait avec angoisse, à leur foyer lointain? Ou bien, voulait-il voir mourir son enfant là où sa mère était morte, et l'ensevelir auprès d'elle, dans la tombe où lui aussi voulait reposer?

II

Le soleil disparut, perçant de ses derniers rayons les nuages qui devenaient de plus en plus compacts. La brise, qui tantôt n'était que fraîche, se changea en souffles saccadés d'un vent violent. La soirée prenait une mauvaise tournure, et les passagers, prévoyant une aggravation du roulis qui déjà commençait à se faire sentir, se retiraient, les uns après les autres, dans leurs cabines.

— Nous allons danser, ce soir ! disaient les matelots. Leur prédiction était confirmée par les préparatifs de l'équipage sur le pont, et, sous le pont, par ceux des garçons qui assuraient par des cordes les meubles du salon.

— Nous allons danser ce soir !

Je restai sur le pont, regardant la tempête s'approcher. Le bruit des vagues qui se brisaient, le sifflement sinistre du vent ne parvenaient pas à détacher mon esprit de la jeune fille inconnue. Comment va-t-elle ? Souffre-t-elle ? Aura-t-elle assez de forces pour résister aux mouvements du bateau, quand le roulis sera augmenté par la violence de l'orage qui arrive sur nous ?

Tous les passagers étaient rentrés dans leurs cabines. A l'exception des lourdes bottes des matelots sur les

planches du pont, on n'entendait aucun autre bruit humain au milieu du mugissement sinistre du vent et de la mer.

La nuit devint noire ; les nuages envahirent le ciel tout entier ; on ne voyait pas une étoile. Seule, l'écume phosphorescente des vagues déchainées scintillait dans l'obscurité. La violence du vent augmentait, et le navire, secoué, roulait d'un côté et d'autre, ou plongeait et remontait au sommet des vagues.

Appuyé contre l'entrée du salon, me garantissant du mieux que je pouvais du vent et de l'écume des flots, à chaque secousse violente je me demandais comment la pauvre jeune fille pourrait, de ses mains débiles, assurer son corps exténué ainsi ballotté dans son lit. Je me demandais comment elle pourrait passer les longues heures de cette nuit terrible, et à mes pensées se mêlait le douloureux souvenir du convoi de mon pauvre maître mort.

Enfin, les vagues, passant par-dessus le pont, m'obligèrent à descendre au salon.

L'unique lampe qui l'éclairait, suspendue entre les parois mouvantes, montrait jusqu'à quel point le roulis était fort. Les portes des cabines tout autour étaient fermées. On entendait des gémissements et des soupirs sortir de toutes parts. Je ne pouvais me décider à entrer dans ma chambre, ayant remarqué que j'avais pris à Naples, comme compagnon de voyage, un gros Italien avec lequel je ne me souciais pas de lier connaissance, surtout en pareilles circonstances. Je m'assis sur le banc qui fait le tour de la table. J'appuyai mes bras sur la table, ma tête sur mes bras, et je sentis le sommeil descendre sur mes paupières fatiguées.

Je ne sais si j'étais assoupi ou éveillé, lorsque j'entendis s'ouvrir, tout à coup, la porte de la cabine en face de moi. Je levai la tête. Le père de la jeune fille, tirant violemment le rideau rouge derrière la porte, pâle, terrifié, tournait les yeux vers la chambre de service.

— Puis-je vous être utile ? lui demandai-je. Que voulez-vous ?

— Le médecin ! Ma fille !...

Je montai, en courant, sur le pont. La cabine du docteur était près de la machine. Le vent soufflait avec furie ; l'écume des vagues retombait comme une pluie battante ; c'est avec peine que je pus arriver jusqu'à la porte. Je frappai à coups redoublés.

— Qui est là ?

— Une malade vous demande.

— Ah ! je sais qui. Entrez.

Et il ouvrit la porte.

Il ne s'était pas déshabillé. Il jeta sur ses épaules son manteau, prit, sur son bureau, une boîte contenant des remèdes, et nous sortîmes. Je l'accompagnai jusqu'à la porte de la cabine. Le vieillard ouvrit dès qu'il nous entendit. Il saisit le médecin par le bras, l'entraîna dans la chambre et referma la porte.

Je m'assis et j'attendis. J'attendis longtemps. Le bateau roulait sans cesse ; la mer grondait en se brisant contre ses flancs. Au milieu du bruit de la tempête, on entendait le son régulier de la machine qui luttait contre les éléments déchaînés. Mais, de la cabine il ne sortait aucun bruit.

— Que devient-elle ? Que devient-elle ?

Et je pressais mes mains avec angoisse.

Pourquoi mon âme tout entière était-elle attachée à cette jeune fille? Qu'y avait-il de commun entre elle et moi? Pourquoi mes yeux troublés se fixaient-ils sur l'image absente de sa figure pâle? Pourquoi la douleur me serrait-elle la gorge?

Oh! comme j'aurais voulu que la tourmente s'apaisât! Je sentais qu'à ce moment, j'aurais tout donné pour quelques instants de calme, mais les vagues en fureur battaient toujours le navire dont le mouvement ne discontinuait pas! Et l'heure s'écoulait sans que je pusse savoir ce qui se passait derrière la légère cloison qui me séparait de sa couche, sans que j'entendisse sortir de là le moindre bruit; je n'entendais même plus sa faible toux, et je tendais l'oreille avec l'espoir de l'entendre encore. Le silence était profond dans le salon. Les passagers étaient couchés ou endormis. Seulement là, en face de moi, je savais qu'il n'y avait ni calme ni sommeil. Cependant, là aussi, régnait un silence profond.

Enfin! la porte s'ouvre, et je vois la vieille bonne, le visage tout inondé de larmes, tirant le rideau pour laisser passer le médecin, qui avait les sourcils froncés et le visage sombre.

Je ne lui adressai pas une question; je ne lui dis pas un mot; j'avais compris que tout était fini!

— Comment! Vous êtes encore ici! me dit-il à voix basse, et il m'entraîna dans sa cabine.

A midi, nous entrâmes dans le port de Civita-Vecchia.

Je ne descendis pas; je restai à bord du navire.



Vers le soir, le père, tenant dans ses bras le corps inanimé de sa fille, comme une mère porte un enfant endormi, descendit l'échelle du bateau. Un long voile blanc couvrait la morte, l'enveloppant de la tête jusqu'aux pieds.

Le vieillard ne pleurait pas, mais l'expression de son visage marquait une douleur profonde.

Le médecin et la vieille femme étouffant ses sanglots, le suivaient.

Sur le pont, les rares témoins de ce poignant cortège, suivirent des yeux la barque funéraire, jusqu'à ce qu'elle fût cachée, près du quai, par les autres navires à l'ancre dans le port.



LE CAP DES DEUX FRÈRES

LE CAP DES DEUX FRÈRES

I

Pendant l'automne de l'année 18..., je fis un voyage dans les îles de la mer Égée. Je venais d'être gravement malade et les médecins avaient pensé qu'un changement complet d'air et de genre de vie était le meilleur moyen de rétablir mes forces épuisées. Pour moi, depuis longtemps, je désirais visiter les Cyclades, de sorte que jamais ordonnance ne me fut plus agréable.

Ma mère, qui ne pouvait m'accompagner ainsi qu'elle l'aurait voulu, insista pour que j'eusse auprès de moi une personne de confiance. J'aurais préféré voyager seul, mais je ne voulais ni lui désobéir ni la mécontenter. Il fut donc décidé que je ferais cette excursion en compagnie de mon cousin, Nico Maimas. Nico n'était mon aîné que de deux ans et il ne m'inspirait assurément aucun sentiment de respect. Sa qualité dominante était une ardeur à se sacrifier, avec un dévouement sans bornes, à ceux qu'il aimait. C'est pour cela que ma mère avait pensé à me le donner comme compagnon de route. A cet effet, elle avait obtenu

pour lui un congé de deux mois, du négociant chez lequel il était employé. Dieu sait quelles instructions particulières, en mère prévoyante, elle avait données pour moi à mon mentor !

Me conformant à un autre de ses désirs, je lui avais promis de rester dans les limites de l'itinéraire suivi par la Société de navigation à vapeur et de ne visiter que les îles où ses bateaux s'arrêtaient, sans jamais confier ma précieuse existence aux petits voiliers de nos îles, à ceux qu'on appelle chez nous : « barques à noyer les chiens ». Cette promesse m'obligeait d'avance à séjourner une semaine entière dans chacune des îles où je m'arrêtais, pour attendre l'arrivée du bateau suivant. Les communications, à cette époque, n'étaient pas plus fréquentes. Il n'y avait même pas longtemps que le service des Cyclades se faisait seulement tous les quinze jours, de sorte que le fait de n'être obligé à rester qu'une semaine dans chaque île, était déjà un avantage relativement considérable. D'ailleurs, le temps n'avait pas, ou, du moins, ne paraissait pas avoir, alors, autant de valeur qu'il en a aujourd'hui.

Les choses ainsi réglées nous partîmes, Nico et moi, et nous visitâmes successivement plusieurs îles. L'accueil hospitalier des habitants, les beautés de la nature, et souvent des excursions aux ruines de l'antiquité ou aux monuments du moyen âge, contribuaient à nous faire trouver la semaine consacrée à chaque île beaucoup plus courte que je ne me l'étais imaginé, en traçant notre itinéraire.

La sixième semaine après notre départ, vers le milieu d'octobre, nous arrivâmes à l'île où se passa ce que je me propose de raconter.

Par respect pour des personnes qui sont encore vivantes, je tairai le nom de cette île. Ses habitants, si mon récit arrive jusqu'à eux, n'auront pas de peine à reconnaître, sous des noms supposés, les personnes et les lieux dont je parle; mais, de toute façon, le secret restera, pour ainsi dire, dans un cercle de famille. Quant aux autres, ils peuvent, si cela leur plaît, croire que mon récit est de pure imagination.

N'ayant, Nico et moi, aucune relation dans cette île, nous avons demandé, avant notre départ, une lettre de recommandation à un de nos anciens maîtres, professeur au gymnase, qui était originaire de cette île, mais qui n'y était pas retourné depuis sa jeunesse. Le professeur accueillit notre demande avec empressement et s'assit devant nous pour écrire, sur-le-champ, la lettre que nous lui demandions.

— Je vais vous recommander, me dit-il, à M. Mélétis; c'est un homme qui considère comme son droit et son devoir d'offrir l'hospitalité à tous ceux qui visitent notre île, et il serait offensé si je vous adressais à un autre. — C'est un excellent homme, ajouta-t-il, mais comme il y a longtemps que je ne l'ai vu!

En disant ces mots, le professeur se mit à écrire. Mais tout d'un coup, il s'arrêta. La plume en l'air, il semblait que sa mémoire lui rappelait un souvenir lointain qu'il avait, pour un moment, oublié. Il fixait les yeux sur moi, mais on voyait bien que sa pensée était ailleurs.

— A quoi pensez-vous, Monsieur le professeur? lui demandai-je.

— Je pense, mon ami, que, depuis que j'ai vu M. Mélétis, il lui est arrivé quelque chose... Sa fille...

Le professeur n'acheva pas sa phrase.

— Nous ne sommes pas si dangereux, M. Maimas et moi, répliquai-je avec un sourire modeste.

— Il ne s'agit pas de cela, répondit sérieusement le professeur, sans s'expliquer davantage.



— Et pourtant, ajouta-t-il, après un moment de silence, il s'est passé tant d'années depuis!... Enfin! s'il ne peut pas vous recevoir chez lui, il saura bien vous loger ailleurs.

Et il acheva la lettre de recommandation.

Je la pris de sa main, en lui exprimant ma reconnaissance, sans attacher grande importance à ses hésitations, d'autant plus que, dès le collège, il m'avait laissé l'impres-

sion d'un homme trop méticuleux. Je mis la lettre dans mon portefeuille, et je ne pensai plus ni à Mélétiis, ni à sa fille, jusqu'au jour où nous montâmes à bord du bateau qui devait nous conduire dans cette île.

II

Le soleil était déjà couché lorsque nous nous arrêtâmes au milieu d'un golfe en forme de croissant. Je suppose que lorsque le soleil éclaire les collines qui entourent ce golfe et la vallée qui est au milieu, la vue en doit être agréable et gaie; mais, à cette heure, les lignes abruptes des hauteurs de chaque côté, hauteurs que l'obscurité croissante grandissait encore, et les ombres mystérieuses qui paraissaient prolonger indéfiniment la vallée en face de nous, nous firent une impression toute différente de celle que nous avaient laissée les autres îles que nous venions de visiter. Nico surtout en fut désagréablement impressionné. La gaité qu'il n'avait pas cessé de montrer jusqu'à ce moment, tomba tout à coup.

— Cet endroit est lugubre, dit-il.

C'était vraiment lugubre. Le golfe s'ouvrait du côté de l'Orient. A droite, c'est-à-dire vers le sud, les rochers abrupts finissaient brusquement, plongeant à pic dans la mer. Ce cap sombre inspirait la terreur. En voyant ses flancs noirs, je pensais involontairement aux nombreux navires qui avaient dû venir se briser là, aux vies qui s'étaient éteintes dans les eaux que son ombre obscurcissait.

Du côté opposé, vers le nord, les collines descendaient à la mer d'une façon moins sauvage, et, tout au bout, elles



se terminaient par un
rocher en forme de cône,
au sommet duquel on pouvait
encore distinguer, éclairés

par les dernières lueurs du couchant, les murs des maisons. C'était là que se trouvait la capitale de l'île, *le Château* (τὸ Κάστρον). Au-dessous du Château, sur le rivage, deux ou trois modestes constructions constituaient *la Scala*, qui servait de port à la ville.

C'est là qu'on nous débarqua. Nous fîmes prix avec un *agoyate* (guide), pour nous transporter au Château avec notre bagage.

La nuit était tout à fait venue. La route se fit au milieu d'une obscurité complète. D'abord, le chemin était assez bon, mais à mesure que nous nous éloignions du rivage, la montée devenait de plus en plus raide; nos mulets, suivis de l'*agoyate*, qui, de temps en temps, les excitait de la voix, avaient le pied sûr et ne bronchaient pas. Il n'y avait assurément aucun danger, et pourtant, la difficulté du chemin, les ténèbres épaisses qui nous enveloppaient, les rochers que nous voyions tout à coup s'élever devant

nous à chaque tournant de la route, la solitude, le silence, tout cela réuni nous serrait le cœur. Pendant tout ce trajet, Nico et moi, nous n'échangeâmes pas une parole. On n'entendait que le bruit des fers de nos montures et les rares éclats de voix de l'agoyate qui, eux non plus, n'avaient rien de gai.

A la fin, nous arrivâmes au Château.

Ces châteaux ont été construits, comme l'on sait, sur des sommets inaccessibles, dans le temps où les habitants des îles étaient exposés aux attaques des pirates, et parfois même à celles des gens qui étaient censés faire la chasse aux pirates. C'étaient de véritables forteresses. Il n'y avait pas de murailles extérieures, mais les maisons qui les entouraient, attachées les unes aux autres, formaient un véritable rempart circulaire, interrompu seulement, à un ou deux endroits fermés, par des portes. Aujourd'hui ces portes n'existent plus, comme, heureusement, le besoin de tant de précaution ne se fait plus sentir. Par ces portes ouvertes, ces châteaux commencent déjà à se vider; les habitants en descendent et vont se grouper ailleurs, dans des endroits plus vastes et plus commodes, du côté du rivage. Encore quelques générations, et ces forteresses ne seront plus que des ruines du moyen âge! Alors la capitale de l'île, vers laquelle nous montions, cette nuit, avec tant de peine et sous des impressions si lugubres, se trouvera là où est maintenant située *la Scala*.

Dès que nous fûmes entrés dans les rues étroites du Château, l'agoyate, prenant les devants, saisit le premier des mulets par la corde qui lui servait de bride, et, après quelques pas, il s'arrêta devant une grande maison à la porte de laquelle il frappa lourdement.

Partout, le silence et l'obscurité, dans la rue comme derrière les fenêtres fermées des maisons environnantes.

Nous mîmes pied à terre. La lettre de recommandation à la main, j'attendais, devant la porte fermée, à côté de l'agoyate, et je pensais que c'était, de notre part, une grave indiscretion de troubler, à cette heure, le repos de personnes que nous ne connaissions nullement et qui ne nous attendaient pas. Mais que faire? D'hôtel, il n'y en avait pas. Avant de commencer la montée, j'avais exprimé l'avis de passer la nuit dans le café de *la Scala*; mais l'agoyate s'était récrié : — « Comment donc! mais que dirait M. Mélétiis? » — Il est vrai que je ne croyais pas la route aussi longue. Et puis, Nico avait insisté pour aller au Château, prétendant qu'il avait besoin de dormir dans un lit convenable, tandis qu'en réalité il ne pensait qu'aux recommandations que ma mère lui avait faites à mon sujet. De toutes façons, il nous fallait bien demander l'hospitalité quelque part, et, partout, nous eussions causé le même dérangement sans avoir l'excuse d'une lettre de recommandation. Nous étions donc forcément obligés de déranger M. Mélétiis, en mettant de côté tout scrupule.

A la fin, j'entendis des pas dans la cour; la lourde porte de la maison s'ouvrit et je vis paraître une vieille servante qui tenait à la main une petite lampe, à l'aide de laquelle elle éclaira le visage de l'agoyate et le mien. Nico se tenait à l'écart, tâtant, dans l'obscurité, sur le dos des muets, pour s'assurer si tous nos effets étaient bien à leur place.

La vieille femme, élevant la lampe, nous regardait avec des yeux étonnés.

— Il vous est venu des étrangers, dit l'agoyate prévenant sa question.

— Veuillez, je vous prie, lui dis-je à mon tour, remettre cette lettre à M. Mélétiis. Nous ne voulons point le déranger, ce soir. Ce brave homme, — et je montrai l'agoyate, — nous trouvera quelque endroit pour passer la nuit.

La vieille femme sans rien dire, prit la lettre et, posant la lampe par terre, dans la cour, elle se dirigea du côté de l'escalier.

— Entrez, dit l'agoyate, certain d'avance de la réception qui nous attendait; et il retourna vers ses mulets, près de Nico qui continuait ses recherches dans l'obscurité.

Je n'entrai point, voulant une autre invitation que celle de mon guide. Je n'attendis pas longtemps; l'escalier cria sous des pas pressés; M. Mélétiis, suivi de la vieille servante, descendait pour nous recevoir.

— Soyez le bienvenu, me dit-il en me tendant hospitalièrement la main.

Je lui exprimai timidement l'intention d'aller coucher dans un café, en m'excusant de l'heure indue à laquelle nous nous présentions; mais lui, sans même me répondre, sortit de la porte, à la recherche de l'agoyate.

— Qui est là? demanda-t-il sans voir personne.

— C'est moi, Monsieur.

— C'est toi, Georges? dit M. Mélétiis, reconnaissant l'agoyate à la voix. — Appelle donc Pandéli pour t'aider à monter le bagage.

Et il se mit à crier :

— Pandéli! Pandéli!

— Quel est cet autre, là-bas? demanda-t-il, en entrevoyant la forme de Nico, dans l'obscurité.

Évidemment, M. Mélétis n'avait pas lu la lettre de recommandation du professeur et ne s'attendait pas à recevoir un second hôte; mais il ne laissa paraître aucune surprise, lorsque, au lieu de l'agoyate, je répondis à sa question :

— C'est mon cousin, M. Maimas.

Nico, cessant à la fin ses recherches, s'approcha et salua le vieillard, qui, sans distinguer ses traits, lui serra la main en lui répétant ses souhaits empressés de bienvenue.

Pendant, la porte d'un petit bâtiment à côté de la maison s'était ouverte; un jeune paysan, à moitié endormi, vint prêter son aide à l'agoyate.

— Montez, Messieurs, nous dit notre hôte, après avoir donné ses ordres à Pandéli; montez, je vous en prie.

Et, nous précédant, il entra dans la vaste cour au fond de laquelle, sur le premier degré de l'escalier, se tenait une femme, une lampe à la main.

— Sa fille, sans doute, pensai-je.

Je ne tardai pas à voir que je m'étais trompé. La lumière incertaine de la lampe, au milieu de cette grande cour obscure, et la forme svelte de la femme justifiaient mon erreur.

— C'est ma sœur, nous dit M. Mélétis. — Sophie, donne-moi la lampe.

Et, l'ayant prise, il commença à monter les degrés, tandis que M^{me} Sophie nous tendait les mains et nous souhaitait la bienvenue.

Nous insistâmes, tous les deux, pour que M^{me} Sophie

passât la première, et nous la suivîmes. Par malheur, Nico, qui venait le dernier, trébucha sur la première marche de l'escalier et tomba. Il se releva tout de suite, avant même que M. Mélétiis eût eu le temps de tourner la lampe de notre côté. Cette chute n'avait aucune importance, mais je savais combien Nico était superstitieux et en rapprochant cet accident de ses premières impressions au moment de notre arrivée dans le golfe lugubre et de son silence pendant tout le temps de la montée, je pensais que mon cousin ne devait pas être content.

Arrivés au premier, nous traversâmes, marchant l'un après l'autre à la file, une longue salle remplie de vieux meubles, et nous entrâmes dans un salon obscur dont un sofa à la turque occupait les trois côtés.

— Asseyez-vous, Messieurs, nous dit notre hôte, en posant la lampe sur une table à côté de la porte, tandis que M^{me} Sophie, se tenant debout, entre nous et la lumière, s'excusait d'avance de la frugalité du souper qu'elle allait nous faire apprêter à la hâte. J'eus peine à la convaincre que, venant de dîner à bord du bateau, nous n'avions, pour le moment, besoin que de sommeil.

M^{me} Sophie se retira et nous restâmes, tous les trois, assis sur le sofa. On voyait bien que M. Mélétiis avait envie de dormir; nous aussi, nous étions extrêmement fatigués, de sorte que la conversation traînait en longueur. Malgré cela, le vieillard nous demandait des nouvelles de la santé et de la famille du professeur, s'informait de notre voyage, et je répondais de mon mieux à ses questions. Nico ne soufflait mot; il n'était pas en train. Cependant, au dehors, dans la grande salle, on entendait les pas lourds de Pandéli et les pantouffles traînantes de M^{me} Sophie.

On montait notre bagage ; on transportait des meubles ; on enfonçait des clous dans le mur ; la maison était sens dessus dessous à cause de nous. Mais aucun bruit ne trahissait la présence de la fille de notre hôte.

La conversation entre M. Mélétiis et moi allait tomber tout à fait, quand la vieille servante vint faire diversion en apportant un grand plateau avec du glyco, du café, des pâtisseries, des amandes et des figues. M^{me} Sophie n'aurait pu se résigner à ce que nous fussions restés jusqu'au lendemain sans rien prendre. Pour ma part, je ne me montrai pas entêté, mais Nico ne voulut toucher à rien et resta dans son coin.

Quelques minutes après, madame Sophie rentra.

— Si vous voulez vous coucher, nous dit-elle, votre chambre est prête. Vous passerez une mauvaise nuit, mais veuillez m'excuser ; nous chercherons à vous installer mieux demain.

— Je vous garantis, Madame, lui répondis-je, que nous dormirons à merveille.

Et, la prévenant, je pris la lampe sur la table et je la suivis. Nico venait derrière moi ; M. Mélétiis fermait la marche.

III

La chambre dans laquelle nous avait conduits M^{me} Sophie, malgré les changements qu'on venait d'y apporter, paraissait, à première vue, être la chambre à coucher d'une jeune fille. Il me serait difficile d'expliquer pourquoi, mais je compris immédiatement qu'on nous avait donné la chambre de la fille de M. Mélétiis. Il va sans dire que je n'osai faire la moindre allusion à ce sujet devant le père et la tante.

De chaque côté de la fenêtre il y avait un lit ; à droite, un lit de fer tout simple, mais qui gardait comme un parfum virginal ; à gauche, on avait dressé, sur des tréteaux, un second lit. On voyait qu'on venait de le faire pour la circonstance aux traces qu'avait laissées sur le mur la commode qu'on avait reculée.

— Comment allez-vous vous partager les lits ? dit en souriant le vieillard, tandis que sa sœur jetait un dernier coup d'œil pour voir si rien ne manquait.

— Nous allons tirer au sort, répondis-je en riant. Du reste, tous les deux sont excellents, et je vous garantis que nous ne nous querellerons pas pour cela, Nico et moi.

A peine avais-je prononcé le nom de mon cousin que M^{me} Sophie se tourna tout d'un coup vers lui.

Nico était à côté de moi, et la lampe que je tenais à la

main lui éclairait le visage en plein. Depuis notre arrivée, il était toujours resté dans l'ombre et M^{me} Sophie voyait ses traits pour la première fois.

Sa figure changea dès qu'elle le regarda ; elle fut épouvantée ; c'était l'image même de la terreur. Les bras tendus, les doigts écartés, les lèvres entr'ouvertes, la bouche muette, les yeux fixés sur le visage de Nico, elle chancela, fit quelques pas en arrière, et s'assit ou plutôt tomba sur une chaise.

J'eus peur ; la lampe faillit m'échapper.

M. Mélétis courut vers sa sœur et lui saisit la main.

— Qu'y a-t-il, Sophie ? Qu'avez-vous ?

Elle ne répondit pas. Elle était encore sous le coup de la terreur.

M. Mélétis, suivant la direction de son regard, se tourna vers Nico qu'il voyait aussi pour la première fois en pleine lumière. Les traits du vieillard n'exprimèrent pas la même émotion que ceux de sa sœur, mais lui aussi regardait Nico avec un étonnement visible.

Je me retournai également de son côté.

Mon pauvre cousin avait l'air d'un homme qui ne sait que penser ni que dire. La situation était fort désagréable pour lui. Ces trois paires d'yeux fixés sur son visage, au milieu de ce silence de mort, le troublèrent, l'effrayèrent et le mirent en colère.

— Me direz-vous enfin ce que tout cela signifie ? s'écria-t-il.

Ce cri d'impatience de Nico eut un effet salutaire. Sa voix dissipa ou parut dissiper l'impression sous le coup de laquelle était restée la sœur de M. Mélétis. Elle poussa un profond soupir, ses mains retombèrent sur ses genoux,

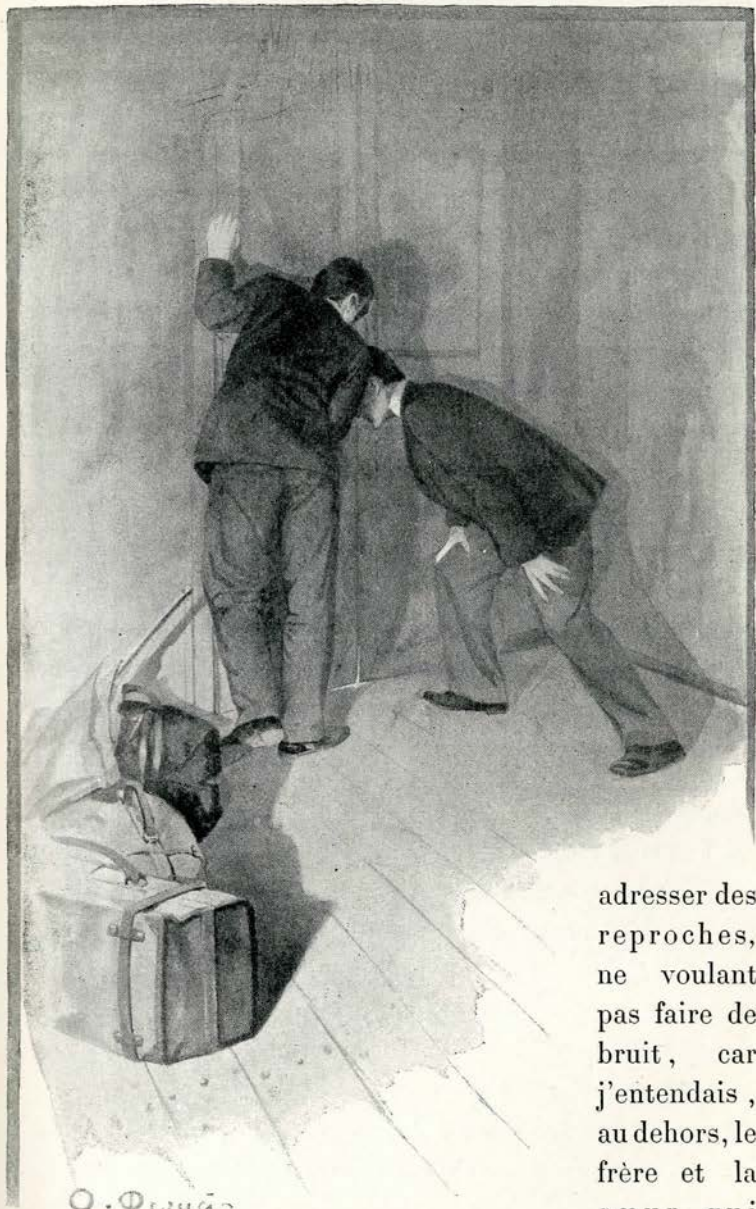
le sang remonta à ses joues, mais elle ne pouvait encore prononcer un seul mot.

M. Mélétiis prit la parole à sa place.

— Excusez ma sœur, je vous en prie, et excusez-moi aussi, pour cette inconvenante manifestation de notre étonnement. Mais M. Maimas ressemble d'une façon si extraordinaire à un jeune homme qui... que... que nous n'avons pas vu depuis de longues années, de sorte que ma sœur... Je suis tout à fait confus, Messieurs... — Sophie, que vont penser ces messieurs? Dites-leur au moins bonsoir.

M^{me} Sophie se leva, fit un effort pour balbutier quelques mots d'excuses, nous souhaita la bonne nuit, sans pourtant nous donner la main, et sortit de la chambre. M. Mélétiis resta encore quelques moments avec nous, en s'efforçant de dissiper la mauvaise impression qu'avait produite sur Nico la stupeur de sa sœur; mais, bien que Nico, de son côté, fit son possible pour répondre avec toute la courtoisie voulue, le vieillard comprit que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de laisser la chose s'effacer d'elle-même, et sans chercher à prolonger l'entretien, il nous souhaita une bonne nuit et nous laissa seuls.

Pendant qu'il ouvrait la porte pour sortir, j'entrevis, dans l'autre chambre, le bout de la robe de M^{me} Sophie. Elle attendait son frère. Je me hâtai de refermer la porte pour que Nico ne la vit pas. — Pourquoi? je ne pourrais le dire. Mais Nico avait aussi vu la robe, et, courant sur la pointe du pied, il se baissa et colla son œil au trou de la serrure. Je fus choqué de cette indiscretion et je m'efforçai de l'entraîner dans la chambre; mais il se tenait solide comme un roc. Je n'osai élever la voix pour lui



O. Quevauviller

NOUVELLES GRECQUES.

adresser des reproches, ne voulant pas faire de bruit, car j'entendais, au dehors, le frère et la sœur qui

parlaient à voix basse. Je l'avoue, à ma honte, pour moi aussi la curiosité l'emporta sur la bonne éducation, et je fis ce que je voulais empêcher mon cousin de faire. J'appliquai mon oreille aux fentes de la porte.

— Surtout qu'Hélène ne le voie pas! disait M^{me} Sophie, tout bas. Pour l'amour de Dieu, qu'elle ne le voie pas! Elle en mourrait!

— Silence! disait M. Mélétis.

— C'est lui, c'est lui-même en personne; on dirait un revenant!

— Silence! répéta le vieillard.

Et ils se retirèrent, tous les deux.

Nico se releva. Il était tout rouge.

— L'as-tu entendue? dit-il; elle me prend pour un revenant.

Et il voulut rire, mais son rire forcé était effrayant.

— Calme-toi, mon cher; ce n'est pas cela qu'elle a dit, — mais... ajoutai-je, fâché contre lui et encore plus contre moi-même, à cause de mon indiscretion, — si elle a dit cela, elle a bien fait; cela t'apprendra, une autre fois, à écouter aux portes.

L'heure n'était pas propice pour des leçons de morale. Nico, d'un ton sec, me dit :

— Il faut partir d'ici; il faut partir au plus vite!

— C'est bien. Partir à l'instant, c'est impossible; passons la nuit et nous verrons demain. Couche-toi maintenant.

— Me coucher! Est-ce que je puis dormir!

J'eus toutes les peines du monde à le décider, sinon à dormir, au moins à se déshabiller et à se coucher; et, pour lui donner le bon exemple, je commençai à me dés-

habiller moi-même. Mais alors surgit une nouvelle question :

— Dans quel lit me coucherai-je ?

Je voulais lui faire prendre le lit de fer, car je craignais que les planches de l'autre lit ne se missent à bouger sur leurs tréteaux, pendant la nuit, et qu'ainsi une nouvelle cause de trouble fût donnée à son système nerveux, déjà assez surexcité. Mais il n'y voulut consentir à aucun prix. C'était moi, qui, en ma qualité de convalescent, devais prendre le meilleur lit. — Et que dirait ma mère ?

— Enfin, je devais lui obéir, puisqu'il était l'aîné !

Je cédaï, pour abrégèr la discussion, après l'avoir toutefois prolongée assez longtemps afin de donner une nouvelle direction à ses pensées. Je me flattais d'y avoir réussi, et, en le voyant ôter son habit, je commençais à espérer que nous allions enfin dormir, lorsque, poussé par je ne sais quel sentiment, il interrompit tout à coup sa toilette de nuit, et, après avoir fermé la porte à clef, il se mit à examiner minutieusement tout ce qui se trouvait dans la chambre. Il alla jusqu'à relever les draps pour s'assurer que personne n'était caché sous nos lits. Après avoir regardé ce qui était sur le plancher, il se mit à passer l'inspection de ce qui était sur les murs. Je suivais ses mouvements en silence, souriant de la persistance de son inquiétude.

Au-dessus de son lit, du côté de la tête, étaient suspendues trois saintes images : la Vierge, au milieu, et, des deux côtés, saint Nicolas et l'archange Michel ; au-dessous des images était attachée au mur, par quatre clous, une bande de tapisserie faite à la main, qui paraissait avoir été mise là en l'honneur des saintes images.

A cela il n'y avait rien d'extraordinaire; cependant Nico examinait cette tapisserie avec une minutieuse attention. La petite lampe dans une main, de l'autre il soulevait la tapisserie là où elle n'était pas fixée par les clous, pour voir ce qu'il y avait derrière. Tout à coup, il approche la lumière du mur et se penche pour mieux voir; puis, sans dire un mot, il cherche à détacher un des clous d'en bas.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui dis-je, en m'approchant. Le clou était profondément enfoncé dans le mur.

— Qu'est-ce que cela, Nico? Il ne suffit donc pas que nous écoutions aux portes, nous allons maintenant crocheter les murailles.

Nico ne répondait pas; il continuait son petit travail.

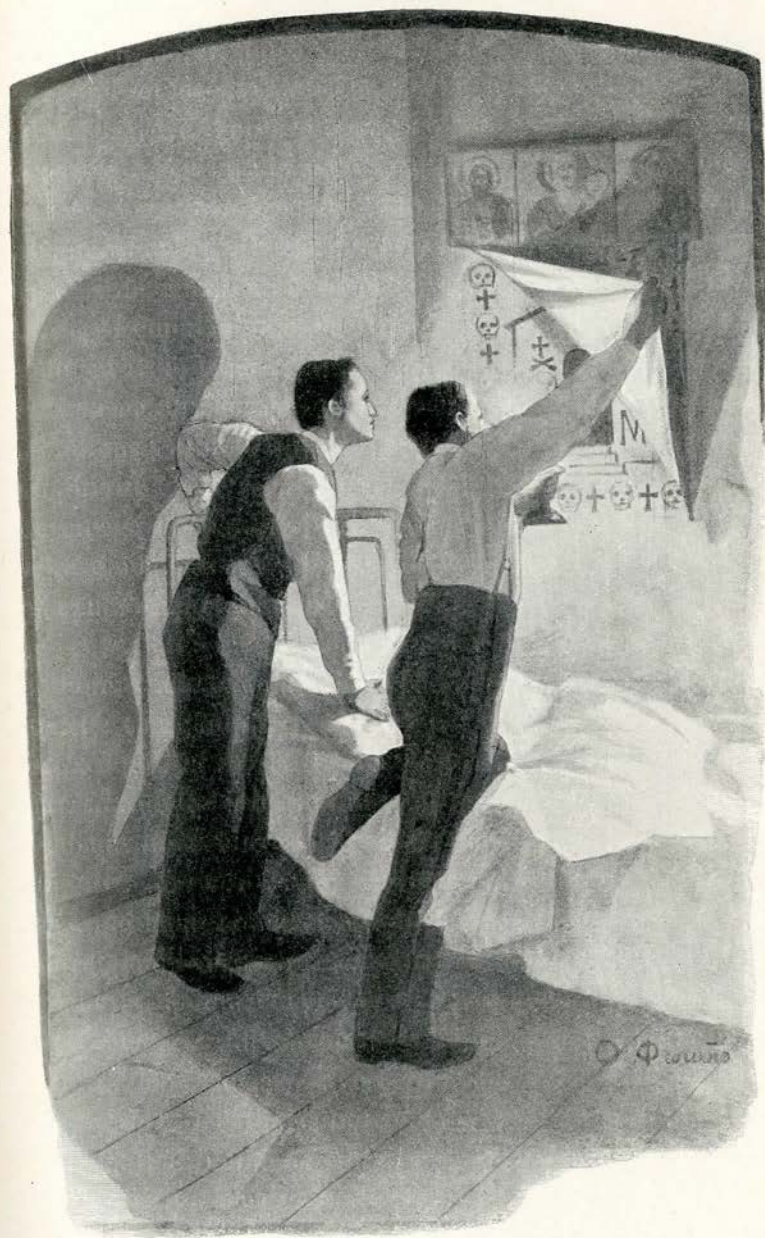
Le clou, cédant à la secousse imprimée par ses doigts, s'ébranla peu à peu et finit par sortir du mur et de la tapisserie.

Nico, à genoux sur son lit, souleva d'une main l'étoffe, et de l'autre, éclaira le mur.

Au-dessous, il y avait un dessin.

Je confesse qu'après ce qui venait de se passer tout à l'heure, sous l'impression de la terreur et des paroles de M^{me} Sophie, ainsi que du mystère que j'entrevois relativement à la jeune fille inconnue dont nous occupions la chambre, à cette heure de la nuit, au milieu du profond silence qui régnait dans la vieille maison, à la lumière vacillante de la lampe qui tremblait dans la main de Nico, je confesse que je ne regardai pas avec une froide indifférence le dessin qui absorbait l'attention de mon cousin, toujours à genoux sur son lit.

Dans un encadrement formé de petites croix et de têtes de mort, se rattachant successivement les unes aux



О. Фролов

autres en forme de chaîne, le dessin représentait un petit édifice, comme sont nos chapelles de campagne; mais ce n'était pas une simple chapelle, c'était un monument funéraire. Sur les deux battants de la porte, sous deux croix, on voyait comme deux colonnes d'inscriptions; mais, à cause de l'exiguité des dimensions, le peintre, ne pouvant reproduire les lettres, s'était borné à en indiquer l'apparence. De chaque côté de la porte, sur la façade du monument, étaient dessinées deux croix plus grandes, une de chaque côté, et, au bas de chaque croix, deux ossements entrecroisés. Sous les ossements, une tête de mort, et sous chaque tête de mort, une lettre capitale, à gauche une M, à droite une N.

Le dessin n'était pas artistique; il avait été tracé à l'encre sur la muraille polie à cet endroit, par une main qui ne semblait pas fort habile; mais l'absence même d'art augmentait l'effet, surtout dans la représentation des deux têtes de mort. Les ouvertures inégales de l'orbite des yeux avaient une horreur surnaturelle; les mâchoires décharnées s'entr'ouvraient de telle façon que ces bouches sans lèvres semblaient rire d'un rire satanique; et tout autour, les petites têtes de mort, entre les croix, regardaient, elles aussi, avec leurs yeux vides, et riaient avec leurs bouches décharnées; l'image était vraiment faite pour inspirer des pensées sinistres.

Nico ne pouvait en détacher ses yeux. Moi aussi, j'avais peine à maîtriser mon trouble.

— Laisse donc cela, lui dis-je; nous avons assez admiré cet objet d'art.

Et je retirai de ses doigts le pan de la tapisserie qui, en retombant, cacha le lugubre dessin.

Nico descendit de son lit et s'assit dessus. Il était tout pâle. Je pris, de sa main tremblante, la lampe et je la posai sur la table. Je voulais lui parler pour le calmer, mais je ne savais que lui dire ; je ramassai machinalement le clou qui était tombé sur son lit, et je tâchai de le remettre en place. Cela m'occupa quelques moments.

— Voilà qui est fait ! Maintenant tout est en ordre ; personne ne verra demain que nous avons passé la nuit à chercher à découvrir des secrets de famille.

— Quelle idée de m'avoir amené ici ! dit Nico. Dès le moment de notre arrivée dans ce port de malheur, j'ai eu le pressentiment que nous n'aurions que des désagrémens. Partons !

— C'est entendu, Nico ; nous partirons demain.

— Demain ? Et comment ?

— Nous trouverons une barque quelconque à *la Scala*. Tout s'arrangera.

— Une barque ? Et tu oublies ce que tu as promis à ta mère !

— Que faire alors ?

— Aller demander l'hospitalité ailleurs ; il doit y avoir d'autres villages dans l'île.

— Cela n'est pas possible, Nico. Ce serait faire un affront à M. Mélétiis qui nous a reçus avec tant d'empressement et de bonté !

Nous continuâmes pendant quelque temps à discuter là-dessus. Nico reconnaissait bien qu'il était inconvenant d'offenser gratuitement M. Mélétiis, mais, à aucun prix, il ne consentait à rester encore une semaine tout entière dans cette maison. Je ne faisais nulle objection, pour

des raisons que je crus inutile de communiquer à mon cousin. Sans connaître le mystère qui se cachait sous le toit de M. Mélétiis, tout ce que j'avais vu et entendu me prouvait suffisamment que notre visite ne devait pas être agréable à notre hôte, et que, tout spécialement, la présence de Nico pouvait être un danger pour sa fille. Il nous fallait donc partir au plus tôt, bien moins à cause des craintes superstitieuses de mon cousin que pour M^{lle} Hélène. Seulement, comment partir? En y réfléchissant, je trouvai le moyen.

Le bateau à vapeur qui nous avait amenés devait revenir de sa tournée, le surlendemain au soir; il est vrai que le prendre, c'était retourner dans l'île que nous venions de quitter, ce matin même. Toutefois, de là, nous pouvions reprendre, la semaine suivante, l'itinéraire que nous nous étions tracé. Nos amis seraient sans doute étonnés de notre retour inattendu, mais cela m'était indifférent. Nous pouvions bien trouver un prétexte pour le justifier, sans compromettre la réputation d'hospitalité de M. Mélétiis ou le bon renom de sa maison. L'essentiel, disais-je à Nico, c'est que dans cette autre île, il n'y avait ni revenants, ni femmes nerveuses, ni têtes de mort, ni croix sur les murailles, et que notre séjour dans la maison de M. Mélétiis se trouvait réduit à une seule nuit encore.

Nico, comprenant qu'il n'en pouvait être autrement, accepta mon projet, mais en protestant qu'il ne resterait pas une heure de plus, et que si je changeais d'avis, il partirait tout seul. Je savais bien qu'il ne disait cela que pour m'effrayer et qu'il ne se serait certainement séparé de moi, sous aucun prétexte. Je l'assurai que j'é-

tais bien décidé et que nous partirions, sans faute le sur-
lendemain.

— Et maintenant, Nico, dormons!

— Et comment veux-tu que je dorme avec ces têtes
de mort au-dessus de mon lit?

— Fais comme tu voudras; mais, moi je veux dormir.

J'achevai de me déshabiller et je me couchai dans le lit
de fer que je trouvai très moelleux, tandis que Nico se
jetait, tout habillé, sur son lit, bien décidé à ne pas
éteindre la lampe et à attendre ainsi le lever du jour.

IV

Je n'ai pas l'habitude de dormir quand il y a de la lumière dans ma chambre, mais j'avoue que ce n'était pas cela qui empêchait le sommeil de fermer mes paupières. J'étais préoccupé de la fille de M. Méléti. Je ne pensais qu'à elle.

Pourquoi donc serait-elle en danger de mourir, si elle voyait Nico? Pourquoi cette image de saint Nicolas dans sa chambre? Pourquoi cette lettre N sous la croix et la tête de mort? Mon imagination s'ingéniait à créer le roman qui se cachait sous la stupeur de M^{me} Sophie, les paroles de son frère, et ce dessin, caché par la tapisserie, mais je ne pouvais arriver à une conclusion qui satisfît ma curiosité.

— Il me faut cependant éclaircir ce mystère, me disais-je. Mais comment?

Je faisais mille plans pour tirer cette affaire au clair. La vieille servante, l'agoyate, Pandéli, apparaissaient devant mes yeux comme des fantômes; je leur posais habilement des questions insidieuses; je les prenais dans mes filets; ils me répondaient, ils trahissaient le secret de leur maître; mais ce qu'ils me disaient n'avait ni sens ni suite. J'étais en pleine confusion d'idées, je tombais de sommeil. J'essayai de calmer mon imagination, en

me disant que j'avais devant moi, encore deux journées et une nuit; que, dans cet intervalle, il se présenterait bien une occasion de découvrir la vérité; et, fermant les yeux, je pris la résolution de m'endormir.

Cependant le sommeil ne venait pas. Il ne venait pas, car, par malheur, et comme si ce n'était pas assez de tout ce qui s'était passé, un vent violent s'éleva subitement. Il mugissait furieusement autour des murs; il sifflait en secouant les volets fermés; parfois, il me semblait que mon lit et toute la maison en étaient ébranlés. J'avais pitié du pauvre Nico, en pensant à l'impression que devait lui causer le bruit de cette tempête. Je le voyais, à travers mes paupières entr'ouvertes, étendu sur son lit, les mains croisées derrière la tête, et les yeux, grands ouverts, fixés sur le plafond. Deux ou trois fois, il m'adressa la parole, tout bas, pour me demander si je dormais. Je ne répondais pas, car je n'avais aucune envie de renouer la conversation. Du reste, qu'aurais-je pu lui dire? Et puis, je sentais le besoin de me reposer. Je finis par m'endormir.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais assoupi, lorsque, tout à coup, je me sentis secoué par une main froide, lourdement posée sur mon épaule. Effrayé, j'ouvris les yeux et je me mis sur mon séant. Nico était debout devant moi, un doigt sur les lèvres.

— Silence, me dit-il tout bas; il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. Écoute!

En effet, j'entendis des pas et des voix basses dans la salle à côté. Je sautai à bas de mon lit, et je courus du côté de la porte.

Dans les mauvaises actions, malheureusement, ce

n'est que le premier pas qui coûte. Il y a quelques heures à peine, je m'irritais contre mon cousin, parce qu'il espionnait M. Mélétiis et sa sœur; maintenant, c'était à mon tour d'appliquer mes yeux au trou de la serrure, sans même penser que je transgressais ainsi les lois de la plus simple convenance.

La salle était éclairée par les premiers rayons du jour, tandis que, dans notre chambre close, la lampe qui brûlait gardait encore l'obscurité de la nuit. M. Mélétiis, en robe de chambre et en bonnet de nuit, traversait la salle pour rentrer dans son appartement, et, au bout de la salle, sur les derniers degrés de l'escalier, deux femmes descendaient. Par derrière, je reconnus M^{me} Sophie; l'autre personne me sembla être une femme jeune; toutes les deux avaient des robes noires; ce n'étaient certes ni des fantômes ni des esprits. J'entendis leurs pas s'éloigner; puis, un moment après, la porte de la maison se referma avec bruit.

Lorsque je me retournai, je vis Nico, debout, au milieu de la chambre, faisant le signe de la croix.

Lui aussi, il avait fini par s'endormir, mais son sommeil inquiet avait été brusquement interrompu par le mouvement qui s'était fait dans la maison. Il n'avait pas eu le temps de se reconnaître, lorsque, encore sous le coup des impressions de la nuit, il était venu me réveiller, tout effrayé. Cette fois je pouvais sans feinte, me moquer de ses inquiétudes, d'autant mieux que le jour était venu.

J'éteignis la lampe et j'ouvris la fenêtre pour laisser entrer l'air du matin et les joyeux rayons du soleil levant.

Le vent était tombé et le ciel était pur.

La vue que l'on avait de la fenêtre était vraiment superbe. La maison était une de celles qui formaient l'enceinte extérieure du Château. Dominant la vallée, elle était en face du promontoire élevé qui, hier soir, à la lueur du crépuscule, nous avait fait une impression si désagréable. Actuellement, vu d'en haut et éclairé par le soleil, il n'avait plus cet aspect lugubre. Cependant, il y avait toujours quelque chose de sauvage et d'effrayant dans la ligne abrupte qu'il dessinait sur l'horizon, en plongeant d'une telle hauteur dans la mer. Au sommet brillait, sous les rayons du soleil, comme un point blanc, un tout petit édifice, sans doute une petite chapelle.

Le spectacle que j'avais devant moi était splendide dans sa variété; la vallée cultivée en bas finissait, en se rétrécissant, dans des bois d'olivier. A droite, au pied des rochers sur lesquels le Château était bâti, étaient les rares constructions de *la Scala*. La vue s'étendait et se reposait sur mille détails charmants, mais mes yeux se reportaient toujours sur le cap en face, attirés par cet immense rocher à pic.

Au delà du cap s'étendaient les eaux bleues de la mer Égée, et, tout au loin, à travers le brouillard du matin, on apercevait, bleuâtres aussi, les sommets des montagnes des autres îles.

Le bruit joyeux des cloches d'une église voisine détourna mon attention du magnifique panorama que je contemplais.

Il me rappela que c'était dimanche.

V

Lorsque nous sortîmes de notre chambre, après avoir fait notre toilette tout à loisir, nous trouvâmes dans la salle M. Méléti occupé à prendre son café. Il nous souhaita le bonjour avec une politesse dans laquelle on n'aurait pu trouver aucune trace des émotions de la veille. Frappant dans ses mains, il appela : Marie ! Marie !

La vieille servante nous apporta le café.

— Comment se porte M^{me} Sophie ? demandai-je.

— Elle va très bien, je vous remercie, répondit M. Méléti, et la preuve, c'est qu'elle est sortie ce matin, de très bonne heure, avec ma fille. Elles sont allées, toute les deux, passer leur dimanche au couvent des sœurs.

Ce départ de la tante et de la nièce avait évidemment été combiné pour que M^{lle} Hélène ne vît pas Nico. La chose avait été arrangée ainsi pour aujourd'hui ; qu'allait-on imaginer encore pour demain ?

— Ainsi donc, repris-je un peu désappointé, nous n'aurons pas l'honneur et le plaisir de voir mademoiselle votre fille.

— Certainement si ; elle reviendra dans la soirée ; elle m'a prié d'excuser auprès de vous son absence. Elle vous dira elle-même ses regrets, ce soir.

Ce soir !

Eh bien ! attendons jusqu'à ce soir.

Après avoir pris notre café, nous allâmes à l'église où les marguilliers vinrent nous recevoir avec tous les honneurs réservés aux étrangers, nous offrant, selon la coutume, de grands cierges, sur des plateaux d'argent sur lesquels nous nous empressâmes de déposer notre offrande pour « *huile de l'église* ».

Après l'office, la matinée se passa en visites. M. Méléti nous conduisit chez toutes les autorités et chez toutes les personnes marquantes de l'île.

L'accomplissement de ce devoir m'avait beaucoup amusé dans les autres îles que nous avons parcourues ; j'avais eu ainsi l'occasion d'y faire de nombreuses connaissances qui n'avaient pas peu contribué à rendre notre séjour très agréable. Ici, au contraire, je ne trouvai aucun plaisir à ces corvées obligatoires. Mon esprit était ailleurs, et notre résolution de partir le lendemain me rendait tout à fait indifférent à ces relations d'un jour. De plus, l'insomnie de la nuit passée ajoutait à ma mauvaise disposition. Nico, de son côté, ne paraissait pas plus en train. Mais nous ne pouvions éviter ces conséquences d'une hospitalité si cordialement offerte, et nous rendîmes visite successivement à l'*éparque* (sous-préfet), au *despote* (évêque), au *démarque* (maire), au receveur des finances, à l'ancien député, à la femme du député actuel et à tous les personnages importants de l'île.

Était-ce par un pur effet du hasard que M. le sous-préfet nous invita gracieusement à souper et à passer la soirée chez lui, ce même jour ?

Était-elle bien sincère la protestation de M. Méléti, qui voulait à toute force nous garder chez lui et ne céda que

devant les instances réitérées du sous-préfet qui l'obligea même à nous accompagner ?

A midi, on nous servit, chez M. Mélétiis, un copieux repas auquel prirent part quelques-unes des personnes que nous avions visitées dans la matinée. Il n'y avait absolument que des hommes. Marie et Pandéli servaient avec un empressement dont l'excès témoignait que pareille fête n'arrivait pas souvent.

Notre hôte présidait le repas avec dignité, comme un homme accoutumé à accomplir tous les devoirs de l'hospitalité.

C'était un homme, en tout, digne et solennel. Sa tenue, ses façons, le ton de sa voix, jusqu'à son costume, et aussi la manière d'être des autres habitants à son égard, tout démontrait sa noble origine. C'était un vrai représentant de l'aristocratie de nos îles. La tradition vénitienne qui s'y est conservée, et les rapports non interrompus avec l'étranger, grâce aux communications maritimes, ont produit dans ces îles des mœurs et des coutumes qui ne se retrouvent pas sur le continent. Maintenant, tout cela s'efface peu à peu. La pratique des mœurs constitutionnelles, et aussi la vie de l'Université, amènent un mélange des classes et un nivellement qui tendent à détruire de plus en plus les inégalités, bonnes ou mauvaises, du temps passé.

M. Mélétiis paraissait avoir une soixantaine d'années. Il était maigre, d'une taille moyenne que faisaient paraître plus grande la raideur de son maintien et son cou droit qu'enveloppait de plis nombreux et serrés une haute cravate blanche; il avait les lèvres et le menton rasés. Sa tenue était d'accord avec son expression sé-

rieuse, avec le ton grave de sa voix, avec sa parole lente et mesurée. Je ne l'ai pas vu rire; en revanche, il souriait souvent; mais on voyait que ce sourire n'était pas un signe de gaieté, mais plutôt une habitude de courtoisie. Ses yeux restaient tristes quand ses lèvres souriaient.

Pendant le repas, la conversation, comme cela était naturel, roula sur les choses de l'île. Nico, qui heureusement, paraissait ne plus penser aux événements de la veille, demandait des renseignements à son voisin; les autres convives prenaient part à la conversation, chacun ajoutant à la liste des curiosités qu'il nous fallait voir, et tous, à la fois, exaltant, par patriotisme local, l'importance des édifices et des sites qu'ils nous signalaient.



— Tout cela est beau et mérite assurément d'être vu, dis-je, mais malheureusement nous ne pourrions pas tout voir, car nous devons partir demain.

Je crois ne pas m'être trompé, en remarquant un éclair de satisfaction dans le regard que M. Mélétiis tourna tout à coup de mon côté, tandis qu'il manifestait, le plus naturellement du monde, son étonnement et ses regrets.

— Demain, s'écria-t-il, c'est impossible! Nous ne vous laisserons pas partir!

Tous les convives appuyèrent chaleureusement la protestation de notre hôte.

Nico et moi, nous exprimions nos regrets de ne pouvoir

prolonger notre séjour, tout en promettant de revenir prochainement. On n'eut pas l'air de considérer notre résolution comme définitive, et, de notre côté, nous ne crûmes pas devoir insister davantage.

Cependant, on arrêta, pour le lendemain, le plan d'une excursion sous la conduite d'un jeune neveu de M. Méléti, M. Spiraki, qui assuma, spontanément et avec empressement, l'office de *cicerone*.

Le repas se prolongea assez longtemps. Il était à peine terminé et nous venions de passer dans la grande salle pour prendre le café, lorsque recommencèrent les contre-visites que nous rendaient les personnes que nous étions allés voir, le matin. L'évêque, le sous-préfet, le receveur des finances, l'ancien député, le maire, le juge de paix, tous les notables de l'île vinrent l'un après l'autre. L'après-midi se passa ainsi. Cependant Nico et moi, nous sentions le besoin de sortir, de prendre l'air, de respirer, de marcher. M. Méléti le comprit, et vers le coucher du soleil, il proposa à tous ses amis qui remplissaient encore la salle, de nous montrer les ruines d'un ancien monument qui se trouvait à une demi-heure de distance. Nous sortimes donc tous ensemble. Notre promenade, vu le grand nombre de personnes qui y prenaient part, ressemblait assez à l'excursion officielle d'un congrès scientifique. Nous aurions assurément préféré être libres et seuls. Mais l'hospitalité impose des devoirs à celui qui la reçoit comme à celui qui la donne. Du reste, la promenade était charmante, la soirée splendide, la vue magnifique et l'air vivifiant. Les ruines aussi étaient intéressantes, quoique, autant que je puisse me le rappeler, les explications archéologiques de M. l'Instituteur, qui faisait également

partie du cortège, m'aient paru un peu fantaisistes.

Nous revînmes très tard. M. Mélétis, à chaque instant, regardait sa montre.

Lorsque nous fûmes près du Château, il exprima la crainte que M^{me} la sous-préfète ne fût inquiète et il nous proposa de nous rendre directement à la sous-préfecture. Naturellement, nous n'avions, Nico et moi, aucune objection à faire à cette proposition, bien que le but de M. Mélétis ne m'eût point échappé. Il voulait nous éloigner de chez lui, et je compris que, pour aujourd'hui du moins, il me fallait renoncer à tout espoir d'éclaircir le mystère.

Mais demain me restait !

Ce qui achevait de piquer ma curiosité, c'était le silence général au sujet de la fille de M. Mélétis. Ni dans nos visites, ni pendant le repas, ni plus tard, chez M. le sous-préfet, personne n'avait demandé des nouvelles de M^{lle} Hélène. On aurait dit qu'il y avait une entente générale pour n'en point parler.

M^{me} la sous-préfète, que nous n'avions pas vue à notre visite du matin, nous reçut avec beaucoup d'empressement et d'amabilité. Elle ne se défendit pas trop des éloges anticipés que les autres invités lui firent au sujet de son habileté à confectionner le pâté aux poules, où elle excellait, en sa qualité de Rouméliote. Le souper était excellent ; le pâté aux poules justifia complètement la réputation de M^{me} la sous-préfète ; les toasts répétés à la santé de chacun des invités et des absents, qui ne furent pas oubliés, ne finissaient pas ; la conversation était animée ; le souper se prolongea jusque fort avant dans la nuit.

Enfin, M. Mélétis pensa qu'il était temps de donner le signal du départ.

M. Spiraki promet de venir nous réveiller de bonne heure, le lendemain, pour l'excursion projetée.

Ce fut encore la vieille Marie qui nous ouvrit la porte. M^{me} Sophie ne parut pas, M^{lle} Hélène encore moins. En réponse à une question de M. Méléti qui faisait semblant de s'étonner de leur absence, Marie lui dit que ces dames s'étaient couchées.

Pour notre part, je crois que nous eussions dormi, cette nuit, même si tous les démons de l'île étaient venus faire leur sabbat dans notre chambre, tant nous étions fatigués. Nico, qui avait retrouvé son courage dans notre résolution de partir le lendemain, se déshabilla à la hâte et se mit dans les draps de son lit. Quelques instants après, nous dormions tous les deux d'un profond sommeil.

VI

Le lendemain, M. Spiraki vint avant le jour. Il dut frapper assez longtemps à notre porte avant de réussir à nous éveiller. Nous lui dîmes que nous serions bientôt prêts. Il ne nous avait pas prévenus qu'il viendrait de si bon matin. Je ne puis dissimuler, que, réveillé ainsi en sursaut, avant l'heure, je l'envoyai à tous les diables, et je n'oserais pas affirmer que je ne lui donnai pas pour compagnon de route la personne respectable de M. Méléti, car j'étais convaincu que c'était encore lui qui avait combiné cette excursion. Mais je n'étais pas d'humeur à me soumettre ainsi, bonnement, à ses machinations. Moi aussi j'avais fait, dès la veille, mon plan pour déjouer le sien. Il est bien entendu que je n'en avais pas soufflé mot à mon cousin.

— Nico, lui dis-je, tandis que celui-ci faisait sa toilette tout en me reprochant ma paresse; je ne me sens pas à mon aise, ce matin; j'aime mieux rester me reposer. Va donc tout seul avec M. Spiraki.

Il ne m'était pas difficile, après les deux repas copieux et prolongés de la veille, de prétendre un malaise tout naturel; le difficile était de persuader à Nico de me laisser seul. Durant tout notre voyage, il ne m'avait pas quitté d'une minute. Il aurait cru manquer à sa promesse envers

ma mère en cessant, pour un instant, de veiller sur moi. Et j'allais lui demander de me laisser seul, aujourd'hui! Et où cela? Dans cette maison hantée par les fantômes?

J'avais cependant fini par le décider, lorsque M. Spiraki revint demander si nous étions prêts. Nico lui ouvrit la porte et le fit entrer ainsi que M. Mélétiis. Tous les deux furent étonnés de me trouver encore au lit. Notre hôte, surtout eut peine à dissimuler sa contrariété sous sa politesse accoutumée. En apprenant que j'étais indisposé, il ne put s'empêcher de froncer le sourcil. Il eut l'air cependant de se préoccuper de ma santé; mais il ne me trompa point; je connaissais la cause de son désappointement. Pour le tranquilliser, je me hâtai d'ajouter que Nico irait tout seul avec M. Spiraki, visiter les curiosités de l'île. Un sourire froid du vieillard dissimula à peine sa secrète satisfaction.

— Au moins vous ne partirez pas ce soir? me dit-il.

— Je regrette beaucoup de ne pouvoir répondre à votre désir, mais il faut absolument que nous partions.

M. Mélétiis recommença ses protestations de la veille, mais, voyant que notre résolution était bien arrêtée, il renouvela l'expression de ses regrets, en nous faisant promettre que nous reviendrions une autre fois.

Je ne fis aucune difficulté d'acquiescer à sa demande, tandis que Nico continuait à garder un silence significatif.

Cependant, M. Spiraki pressait mon cousin de se dépêcher. Tous deux prenaient congé de nous lorsque M. Mélétiis, en s'adressant à son neveu, lui dit :



— Puisque ces messieurs sont décidés à partir ce soir, pourquoi donner à M. Maimas la fatigue de revenir ici, au Château, par le même chemin? Il serait plus simple pour vous de descendre à *la Scala*, où nous irions vous retrouver. Au lieu de souper ici, en hâte, j'enverrai le souper là-bas, au café, et nous pourrions manger tout à notre aise, sans crainte de manquer le bateau.

J'admiraï, à part moi, cette nouvelle combinaison de M. Mélétiis.

Nico demanda alors à M. Spiraki à quelle heure environ ils arriveraient à *la Scala*. Celui-ci, reprenant les détails du programme de la journée, calcula le temps qu'il fallait pour aller d'une étape à l'autre, et il assura qu'on serait rendu au port avant le coucher du soleil.

— De quel côté, demandai-je, à mon tour, comptez-vous arriver à *la Scala*?

M. Spiraki, étendant la main du côté de la fenêtre ouverte, répondit :

— Par le cap qui est là, en face; le chemin n'est

pas facile, mais la descente se fait en peu de temps.

— Et combien de temps faut-il d'ici jusque-là, en faisant le tour par les hauteurs ?

— Une heure, à peu près.

— C'est bien. Si, dans l'après-midi, je me sens un peu mieux, j'irai au-devant de vous jusque-là. A cinq heures, pas plus tard. Le premier arrivé attendra l'autre.

— C'est entendu, dit Nico.

— Comment s'appelle ce cap, pour le cas où je perdrais mon chemin ? demandai-je.

— Je vous donnerai un guide, si vous persistez dans votre intention d'aller jusque-là, répondit M. Mélétiis.

— Merci, car je désire beaucoup voir le panorama, de ce point élevé.

— De là, on voit le monde tout entier dit M. Spiraki.

— Comment s'appelle cet endroit ? lui demandai-je encore.

M. Spiraki me parut hésiter un moment, il tourna ses yeux du côté de M. Mélétiis, puis il répondit :

— Le cap des Deux-Frères.

— Alors, à cinq heures, reprit Nico.

Tous les deux nous serrèrent la main, et, quelques instants après, j'entendais les pas des mulets retentir sur le pavé de la rue étroite.

M. Mélétiis m'engagea à rester couché tant que je le voudrais, et me dit que, lorsque je serais levé, je le trouverais dans la salle, où il allait lire les journaux.

VII

Je ne me pressai point.

Je trouvai M. Mélétiis lisant les journaux d'Athènes que notre bateau avait apportés l'avant-veille. Après les compliments d'usage, lorsque je l'eus assuré que mon indisposition n'avait aucune importance, il me demanda si je voulais faire une petite promenade jusqu'à l'heure du dîner.

— N'aurai-je pas l'honneur de saluer ces dames auparavant? demandai-je.

— Certainement, si vous le désirez.

Et il se leva.

Je me levai aussi.

— Permettez-moi, ajouta-t-il, d'aller voir si elles sont dans leur chambre.

Je restai seul.

Enfin! J'avais réussi! J'allais donc la voir cette demoiselle Hélène! Mon habileté avait eu raison des ruses de son père. J'attendais le retour de celui-ci, tout content de moi et tout joyeux de mon succès.

Je n'attendis pas longtemps.

— Venez, me dit M. Mélétiis, en rentrant dans la salle. Seulement, ajouta-t-il en m'arrêtant sur le seuil, je vous prie de ne point prononcer devant ma fille le nom de votre cousin.

Avant d'ouvrir la porte de la chambre où il allait me faire entrer, il s'arrêta encore :

— Ma fille parle très peu... Vous verrez...

Il s'arrêta, en hésitant, comme s'il avait voulu m'en dire davantage; mais, sans rien ajouter, il ouvrit la porte.

— Passez, Monsieur.

Nous entrâmes.

M^{me} Sophie, interrompant son ouvrage, se leva et me tendit la main en s'informant de ma santé avec beaucoup d'intérêt.

Je ne sais ce que je répondis; mes yeux étaient fixés sur la jeune personne vers laquelle M. Mélétiis s'avancait.

Elle était assise près de la fenêtre, un livre ouvert sur ses genoux. M. Mélétiis penchant la tête vers elle, lui dit quelques mots, tout bas, puis, se retournant de mon côté : — Ma fille, me dit-il.

Je m'approchai et la saluai respectueusement.

La jeune fille s'était levée aussi, mais lentement; elle me tendit, lentement, la main, comme si chaque mouvement lui eût coûté un effort, et ses lèvres laissèrent tomber, lentement, ces mots : Soyez le bienvenu! » C'est à peine si on entendait le son de sa voix.

La profonde impression que me fit sa beauté était-elle due, en partie au moins, à la mélancolie indicible qu'exprimaient ses traits et chacun de ses mouvements?

Sa robe de deuil, toute simple, faisait ressortir l'élégance de sa taille élevée. Elle était grande; ses épaules tombant de l'attache de son cou flexible, comme celles d'une statue antique, donnaient à sa personne une grâce

et, en même temps, une souplesse qui étaient en contradiction avec la lenteur de ses mouvements.

Elle avait la tête couverte d'un fichu noir négligemment noué sous le menton, qui encadrait, comme d'un voile de deuil, un visage ovale, d'un ton mat. Ses traits étaient d'une régularité parfaite. Le regard calme de ses grands yeux noirs à travers des cils longs et serrés, ses lèvres pâles et sans sourire, tout cela donnait à son visage une expression de douleur intense, mais d'une douleur renfermée en elle-même, qui ne cherche pas de consolations et qui n'en pourrait pas trouver, d'une douleur enfin avec laquelle on vit et avec laquelle on meurt.



Sa vue m'impressionna comme celle d'un tableau religieux ou d'une chaste statue. Elle inspirait la sympathie et imposait le respect. Tout en elle semblait dire : « Je ne suis plus de ce monde. »

M^{me} Sophie prit la parole, en passant, avec beaucoup de vivacité, d'un sujet à l'autre. M. Méléti s'aidait de son mieux, tout en mesurant ses paroles, selon son habitude. De mon côté, je m'efforçais de ne pas laisser tomber la conversation; mais il me serait impossible de dire de quoi nous avons parlé.

M^{lle} Hélène ne prononça pas une seule parole, ni à ce moment, ni pendant le dîner, ni après, jusqu'à l'instant

où, sous prétexte d'aller préparer nos effets, je pris congé de ces dames, en leur faisant mes adieux.

Avait-elle suivi la conversation? Je ne saurais le dire. Ce que je sais, c'est que je m'enfermai dans ma chambre, tout triste, ayant toujours devant moi l'image de cette belle jeune fille pâle.

J'avais honte maintenant de ma sottise curieuse! De quel droit avais-je voulu pénétrer le chagrin caché de cette famille si digne de respect? Pourquoi avais-je voulu connaître son secret? Le sentiment de l'inconvenance de ma conduite se traduisait en colère contre mon professeur qui nous avait laissés venir troubler, par notre présence, le calme de cette maison en deuil. De quelle sollicitude, de quelle affection M. Méléti et sa sœur n'entouraient-ils pas l'existence de cette pauvre jeune fille, tandis que nous, ou plutôt, moi seul, — car enfin qu'avait fait Nico? — moi seul, au lieu de respecter ce mystère, je m'étais mis à écouter aux portes et à combiner un plan pour découvrir des choses qui, en somme, ne me regardaient pas. J'étais irrité contre moi-même. Je marchais de long en large dans ma chambre, maudissant mon indiscrétion.

J'ouvris la fenêtre pour essayer de changer le cours de mes pensées en regardant la verte vallée et la mer toute bleue. La vue du cap qui se dressait en face de moi me rappela que c'était là que je devais aller retrouver Nico et M. Spiraki. — Voilà le moyen de chasser la mélancolie qui m'oppressait! La promenade serait pour moi une diversion agréable, et puis, j'avais hâte de quitter cette maison où je sentais que ma présence, même sans Nico, devait être importune.

Je me pressai donc de faire mes préparatifs de départ et je sortis de ma chambre, à la recherche de M. Mélétiis qui eut la bonté de se charger du soin d'expédier nos bagages directement à *la Scala*. Malgré toutes mes instances pour qu'il ne se dérangeât pas, il voulut, à toute force venir, de son côté, à *la Scala*, pour nous offrir à souper et assister à notre embarquement. Il chercha même à me détourner de mon projet, afin que nous pussions descendre ensemble ; mais, devant mon intention arrêtée de faire cette promenade, il insista pour qu'au moins je n'allasse pas à pied jusque-là, dans la crainte d'une trop grande fatigue pour moi. Je ne cédai pas davantage sur ce point. Cependant je ne pus empêcher le vieillard hospitalier de donner à Pandéli l'ordre de m'accompagner avec un mulet, pour le cas où je me sentirais fatigué.

VIII

La route suivait la crête des hauteurs qui, entourant la vallée, partaient du Château pour aboutir au cap, en face, et formaient le golfe de *la Scala*. Pendant tout le trajet, j'avais à mes pieds, à ma gauche, la vallée fertile et, au delà, la mer. A droite, je voyais les hauts plateaux de l'île descendre graduellement vers le rivage, couverts de vignes et de champs moissonnés. Les maisons de deux villages et un monastère apparaissaient à quelque distance, au loin. L'air frais et calme de la mer, le parfum des lentisques sauvages qui bordaient la route, la circulation du sang activée par la marche, tout tendait à me ranimer. Je marchais vite et je jouissais pleinement du plaisir de cette belle promenade. Les impressions tristes de cette journée, sans s'effacer entièrement, pesaient de moins en moins sur mon esprit.

Pandéli suivait, à quelque distance, en trainant son mulet.

Lorsque nous fûmes près du cap, la route, facile jusque-là, se changea brusquement en sentier de plus en plus raide et escarpé. Ce sentier inclinait à droite pour contourner le rocher au sommet duquel il conduisait. A un point, il bifurquait; une partie descendait, par une pente rapide vers la vallée, du côté de *la Scala*, l'autre montait en suivant, de tout près, les bords du précipice.

Là, le rocher était à pic. Je voyais la mer écumer à mes pieds, et j'entendais le bruit de l'eau frappant contre le rocher.

Pandéli s'approcha pour me proposer de monter sur sa bête; mais je refusai, plus sûr de mes pieds que de ceux de son mulet. Je montais haletant, ce qui me rappela que j'étais encore en convalescence. A chaque pas, j'espérais arriver au sommet et voir paraître le petit monument que j'avais aperçu, de notre fenêtre, mais je ne voyais encore ni sommet ni monument, et j'avançais de plus en plus péniblement. Enfin, le sommet m'apparut, et, en même temps, à ma grande satisfaction, je vis, à quelques pas de là, Nico et M. Spiraki qui, montés du côté opposé, étaient devant la petite chapelle. Ils ne nous voyaient pas et ne nous avaient même pas entendus venir. Le vent du sud, dont les flancs du rocher nous avaient protégés jusqu'alors, soufflait à cet endroit avec violence et sans obstacle. Je voulus les appeler, mais ma voix ne sortait pas de ma poitrine oppressée.

Mon cousin était devant la petite chapelle. Que regardait-il donc avec tant d'attention?

M. Spiraki nous tournait le dos.

Nous étions arrivés tout à fait près de lui, lorsque, entendant enfin nos pas, il se retourna et vint à notre rencontre. Nico tourna la tête, lui aussi, mais sans se déranger, et me fit silencieusement signe de la main de venir près de lui.

Je m'approchai. Je compris alors la cause de son attention. Le dessin que nous avions vu sur le mur de notre chambre était la reproduction fidèle de cette chapelle. Des deux côtés de la porte, sur les murs blanchis,

étaient peintes en noir deux grandes croix ; sous chaque croix, deux ossements entre-croisés, sous les ossements, une tête de mort, et sous les têtes de mort, deux lettres capitales : une M à droite, une N à gauche ; il ne manquait à la chapelle que son encadrement de petites croix et de têtes de mort. L'inscription sur les battants de la porte, effacée par la pluie et le vent, n'était plus lisible.

Voilà donc l'explication du mystère ! Je pouvais, en ce moment connaître la vérité, mais je n'osais articuler la question qui me venait aux lèvres.

— N'est-ce pas vraiment curieux ? me dit Nico, tout bas. J'inclinai la tête en silence.

En ce moment, le plus ému des deux n'était assurément pas Nico. En face du monument funéraire dont nous avions vu le dessin reproduit sur le mur de notre chambre, ses craintes superstitieuses s'étaient dissipées ; sa curiosité seule s'était éveillée, tandis que d'autres pensées occupaient mon esprit.

Tout à coup, sans aucun préambule, il s'adressa brusquement à M. Spiraki.

— Que s'est-il donc passé ici ?

M. Spiraki fit semblant de ne pas avoir entendu la question, et ne répondit rien.

Devinant la raison de son silence, je lui dis :

— Elle aimait donc bien ce pauvre Nico ?

M. Spiraki me regarda avec étonnement.

— Comment savez-vous ? dit-il.

Je fis un signe de la main qui signifiait : « Je sais et cela suffit. »

— Ah ! Messieurs, reprit M. Spiraki, ce que je puis vous dire, c'est que Nico l'aimait passionnément ; mais,

il renfermait son amour dans son cœur. Ni M. Mélétis ni son propre père ne connurent jamais son secret, quoique Nico fût toujours là, auprès d'eux. Il n'a jamais quitté notre île, tandis que son frère était allé faire ses études à l'étranger. N'est-il pas naturel qu'elle aussi l'aimât, ce jeune homme qu'elle connaissait depuis son enfance, dont elle devait avoir senti l'adoration muette. Les vieillards ne comprennent pas ces choses ! Leurs pères avaient d'autres projets. Celui dont les deux fils sont là voulait, selon la coutume, marier d'abord l'aîné, Micho ; M. Mélétis croyait assurer le bonheur de sa fille, en choisissant le savant, le médecin...

M. Spiraki s'interrompt ; son visage, si gai d'ordinaire, s'était assombri ; des souvenirs douloureux oppressaient son âme et il semblait la soulager en nous en parlant, car il croyait que je savais tout.

Il reprit :

— C'est ici même, sur ce rocher, qu'eut lieu l'affreux combat ! — « Ni moi, ni lui, » avait dit Nico, lorsqu'il apprit la décision de son père, quelques jours à peine après le retour de Micho, qui était revenu avec son diplôme. Les fiançailles devaient se faire le soir même. Nico avait couru de chez son père chez M. Mélétis. Impossible de leur faire entendre raison à l'un ni à l'autre. Dieu seul sait quelles paroles de colère ont été échangées en ce moment ! Dieu sait comment les deux vieillards irrités surexcitèrent le jeune homme par leurs reproches ! Le malheureux était hors de lui. — « Ni moi, ni lui ! » — avait-il dit ; et il était sorti en courant... Mais pourquoi vous répéter cette triste histoire, Messieurs, puisque vous la connaissez ?

— Personne ne l'a suivi? demandai-je.

— Eh! qui aurait pu se douter de ce qui allait arriver? Personne même ne l'aurait jamais su si, par hasard, derrière Nico, n'était monté ici, seul témoin de cet affreux drame, Pandéli, que voilà.

Nous nous tournâmes, tous les trois, vers Pandéli qui, assis par terre, à quelques pas, regardait vaguement la mer, tandis que son mulet cherchait sa pâture, au milieu des ronces et des épines, dans le petit espace triangulaire qui séparait la chapelle du bord à pic du précipice. Pandéli tenait la corde, de peur que son mulet ne s'approchât trop du bord.

M. Spiraki continua :

— Micho était allé, dès le matin, dans un champ qui appartenait à son père, ici, tout près du cap; nous l'avons traversé tout à l'heure avec M. Maimas. C'est là que son frère est venu le trouver. Quelle explication voulait-il avoir avec lui?... Malheureusement, c'est ici, qu'ils se rencontrèrent. Pandéli, qui venait derrière Nico, ne pouvait encore apercevoir son frère; il vit seulement Nico s'arrêter brusquement au bout de la montée, tirer son poignard de sa ceinture et le jeter dans la mer. A mesure que Pandéli s'approchait, il entendait les éclats de voix des deux frères. Ils étaient en colère!... Puis, tout à coup, plus rien!... Lorsque Pandéli fut arrivé en haut et qu'il put voir ce qui se passait, il n'était plus temps de les séparer. Étroitement enlacés, ils luttèrent, là, sur ce petit espace triangulaire; ils étaient tout au bord du précipice; ils tombèrent, tous les deux ensemble, et Pandéli n'entendit qu'un seul bruit, lorsqu'ils furent engloutis dans les flots...

— M. Spiraki, cria Pandéli, sans se lever, je vois la fumée du bateau.

— Il n'est pas encore l'heure!

— Le vent le pousse par ici, reprit Pandéli.

M. Spiraki, se faisant une longue vue de ses deux mains, regardait l'horizon où nos yeux, mal exercés, ne distinguaient rien encore.

— En effet, dit-il, et, se tournant vers nous : Messieurs, nous n'avons que le temps de descendre à *la Scala*, si vous voulez souper avant que le bateau arrive. Dépêchons-nous, s'il vous plaît.

— Allons! dit Nico, et il suivit Pandéli qui s'était déjà mis en marche en traînant son mulet.

Je jetai un dernier regard sur la petite chapelle et je me dirigeai, avec M. Spiraki, vers la descente.

— M. Spiraki, demandai-je, quelle espèce d'homme était ce pauvre Nico?

— Que voulez-vous dire?

— Était-il blond ou brun? Auquel de nous ressemblait-il? A mon cousin ou à moi?

— Plutôt à votre cousin.

Nous étions précisément arrivés au sommet du plateau.

— Faites attention, ici, dit M. Spiraki en passant le premier. La descente, au commencement, est difficile; plus bas, il n'y a plus de danger; si on tombe, au moins, on ne tombe pas dans la mer.

L'endroit était vraiment périlleux et il me semblait l'être encore davantage maintenant. Heureusement la descente s'opéra sans accident.

Le soleil était tout à fait couché, lorsque nous arrivâmes à *la Scala*.

IX

M. Mélétiis nous attendait. D'en bas, on ne voyait pas encore la fumée du bateau, caché par le promontoire, et on ne savait pas qu'il devait arriver avant l'heure; cependant le souper était tout prêt; on ne tarda pas à le servir dans le petit café.

Nous ne disions pas grand'chose. Nous étions pressés, et, d'ailleurs, le mouvement dans le café et au dehors était une cause perpétuelle de distraction. Les insulaires qui s'apprétaient à partir et ceux qui attendaient les arrivants, entraient, sortaient, parlaient, criaient, préparaient leurs bagages, les chargeaient dans les petites barques de *la Scala*, en somme le tohu-bohu était tel que nous n'aurions pu causer avec M. Mélétiis, même si nous y avions été disposés.

Le souper fini, nous sortîmes.

Mon cousin et M. Spiraki se dirigèrent vers la barque pour voir si tous nos effets y étaient bien déposés. M. Mélétiis et moi, nous marchions le long du rivage. M. Mélétiis avait l'air préoccupé; il semblait vouloir me dire quelque chose. En effet, après quelques moments de silence, il s'arrêta, et de sa voix lente et mesurée, il me dit :

— Je vous dois une explication, Monsieur, je vous la

dois d'autant plus que je comprends que c'est par délicatesse que vous avancez votre départ, et je suis au regret de la façon dont je vous ai reçu chez moi.

— M. Mélétiis, m'écriai-je, nous vous sommes très reconnaissants de votre bon accueil. C'est moi, au contraire, qui dois vous demander pardon de l'embarras et du trouble que nous avons mis dans votre maison. Mais, ni mon cousin ni moi, ne pouvions nous douter de ce que nous savons maintenant.

M. Mélétiis se retourna vers moi; je continuai sans paraître remarquer son étonnement.

— La faute n'en est pas à nous, elle est à notre professeur qui nous a recommandés à vous, sans rien nous dire.

— Ce n'est la faute de personne, pas plus la sienne que la vôtre. Il y a longtemps que votre professeur a quitté notre île, et il ne saurait connaître les détails de notre triste existence. Il est vrai que ma maison n'est plus ouverte, comme autrefois; il y a bien des années que j'ai perdu l'habitude de recevoir mes amis; mais, le soir où vous êtes venus frapper à ma porte, j'en ai ressenti une véritable joie; ma première pensée a été que votre présence pourrait contribuer à apporter un changement salutaire dans l'état de ma pauvre fille. Malheureusement, l'impression que fit sur ma sœur la ressemblance de votre cousin avec ce malheureux jeune homme...

Le vieillard s'arrêta.

— Je suis profondément affligé, dis-je, de cette fâcheuse coïncidence.

— D'autant plus que cette ressemblance n'était pas si frappante, reprit M. Mélétiis; mais le même nom, les souvenirs réveillés soudain dans cette chambre, furent comme

un coup de foudre pour ma sœur. Je ne vous cache pas, qu'à ce moment-là, moi aussi, je partageais son émotion ; plus tard, j'ai voulu raisonner avec elle ; mais peut-on raisonner ses impressions ? Pouvions-nous être sûrs d'avance que la vue de votre cousin ne ferait pas le même effet sur ma fille ? Et les médecins nous ont dit que la moindre frayeur, la moindre émotion pourraient avoir pour elle des conséquences funestes. Vous l'avez vue aujourd'hui,



calme et tranquille ; mais, ce calme, il y a quelques mois à peine que nous l'avons obtenu, après bien des années de souffrances. Vous comprenez, Monsieur... notre seul espoir, maintenant, c'est que ce calme la ramènera peu à peu à la santé. Nous vivons, ma sœur et moi, dans cette espérance et nous tremblons à l'idée que quelque événement imprévu vienne la détruire... Voilà l'explication que je tenais à vous donner, Monsieur.

La voix du vieillard était tremblante.

Je serrai sa main en silence.

A ce moment retentit le sifflement aigu du bateau à vapeur qui contournait le promontoire. Au milieu de l'obscurité croissante, ses longs mâts et sa cheminée noire s'avançaient sur l'eau, comme des fantômes.

Pandéli, courant vers nous, nous appelait de loin :

— Il est temps, Messieurs.

Nous retournâmes du côté de la barque qui n'attendait plus que moi. M. Spiraki y avait déjà pris place, voulant à toute force nous accompagner jusqu'au bateau.

Nous prîmes congé de M. Mélétiis avec une émotion profonde et sincère.

— N'oubliez pas, nous dit-il, que vous m'avez promis de revenir.

— Je vous promets de revenir avec joie, et tout exprès, lorsque vous me ferez savoir le rétablissement complet de la santé qui vous est si chère !

Depuis, je n'ai plus reçu de ses nouvelles.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVIS DES ÉDITEURS	VII
La Sœur laide.	1
Chez l'oculiste.	65
L'Enragé.	97
Philippe Marthas.	119
Pourquoi je suis resté avocat.	159
Le pappas Narkissos.	185
Un Souvenir.	217
Le Cap des Deux frères.	233